God
054
Bac/Mem
102508

00102508

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

MEMOIRES SECRETS.

TOME PREMIER.

MÉMOIRES SECRETS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA

10250

REPUBLIQUE DES LETTRES EN FRANCE,

DEPUIS MDCCLXII JUSQU'À NOS JOURS;

OU

JOURNAL D'UN OBSERVATEUR,

CONTENANT *les Analyses des Pieces de Théâtre qui ont paru durant cet intervalle; les Relations des Assemblées Littéraires; les Notices des Livres nouveaux, clandestins, prohibés; les Pieces fugitives, rares ou manuscrites, en prose ou en vers; les Vaudevilles sur la Cour; les Anecdotes & Bons Mots; les Éloges des Savans, des Artistes, des Hommes de Lettres morts, &c. &c. &c.*

PAR FEU M. DE BACHAUMONT.

TOME PREMIER.

. . . . *huc propius me,*
. . . . *vos ordine adite:*
HOR. L. II, Sat. 3. vs. 81 & 82.

A LONDRES,
CHEZ JOHN ADAMSOHN.
M.DCC.LXXVII.

00102508

AVERTISSEMENT
DES
EDITEURS.

L'INVASION *de la Philosophie dans la République des Lettres en France, est une Epoque mémorable par la Révolution qu'elle a opérée dans les Esprits. Tout le monde en connoît aujourd'hui les suites & les effets. L'Auteur des* Lettres Persannes *& celui des* Lettres Philosophiques, *en avoient jetté le germe ; mais trois sortes d'Ecrivains ont surtout contribué à le développer. D'abord les* Encyclopédistes, *en perfectionnant la Métaphysique, en y portant la clarté, moyen le plus propre à dissiper les ténebres dont la Théologie l'avoit enveloppée, ont détruit le Fanatisme & la Superstition. A ceux-ci ont succédé les* Economistes : *s'occupant essentiellement de la Morale & de la Politique Pratique, ils ont cherché à rendre les Peuples plus heureux, en resserrant les liens de la société par une communication de services & d'échanges mieux entendue, en appliquant l'homme à l'étude de la Nature, me-*

re des vraies jouissances. Enfin des tems de trouble & d'oppression ont enfanté les Patriotes, *qui remontant à la source des Loix & de la Constitution des Gouvernemens, ont démontré les obligations réciproques des Sujets & des Souverains, ont approfondi l'histoire & ses monumens, & ont fixé les grands principes de l'Administration. Cette foule de Philosophes qui se sont placés comme à la tête des diverses parties de la Littérature, a principalement paru après la Destruction des Jésuites : véritable point où la Révolution a éclaté.*

Il étoit sans doute bien essentiel d'en marquer les progrès, d'en saisir les circonstances, d'en recueillir les détails les plus particuliers. C'étoit l'objet de l'Observateur dont nous publions le Journal. *Il accumuloit ainsi les matériaux propres à l'histoire complette d'un pareil événement. On sait combien* M. de Bachaumont *étoit renommé pour ses connoissances multipliées & pour son goût exquis. Il présidoit aux Conférences Académiques, tenues chez une femme d'esprit* (*), *faisoit depuis plus de 40 ans*

(*) Madame *Doublet*, très connue en France & chez les Etrangers.

son unique occupation de tout ce qui se passoit dans Paris capable d'exciter l'attention. On y rédigeoit un Journal, dont il avoit extrait les détails convenables à son entreprise. Mais indépendamment de cette utilité particuliere, il faut avouer que rien n'est plus commode, ni plus agréable, que de retrouver sous un même point de vue ce qu'il faudroit chercher dans une multitude fatiguante & souvent ennuyeuse d'Ouvrages Périodiques : d'ailleurs, outre le travail commun avec tous, le Rédacteur en avoit un autre, plus rare & plus précieux; c'est un choix d'Anecdotes qu'on ne rencontre nulle part & qui font le mérite intéressant de sa Collection; sans parler d'une multitude de Pieces secretes, que ses liaisons très étendues le mettoient à même de se procurer.

Quant aux Notices des Ecrits nouveaux, des Pieces de Théâtre, des Assemblées Littéraires, elles sont encore distinguées par une précision unique, & surtout par une impartialité qu'on attendroit envain d'un Critique affiché pour tel. Celui-ci ne visoit ni au Lucre, ni à la Renommée, ne parloit que d'après son sentiment intime : il n'étoit d'aucun parti, d'aucune ca-

bale, & rien ne pouvoit l'empêcher de consigner son jugement dans toute son intégrité.

L'acquisition de ce Journal, qui commence en 1762 & qu'on a continué jusqu'au premier Janvier 1775, nous a fait naître l'idée d'en suivre le Plan. Nous prévenons le Public que desormais à l'ouverture de chaque année, nous lui fournirons le résultat, jour par jour, de ce qui sera arrivé de remarquable dans le même genre. Nous espérons qu'il nous saura gré d'une Collection neuve, non moins instructive qu'amusante, & comme le Résumé des différens Journaux qu'il est presqu'impossible de lire en totalité.

MEMOIRES SECRETS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES EN FRANCE, DEPUIS MDCCLXII, JUSQU'A NOS JOURS.

Le 1 Janvier 1762.

Les Chevaux & les Anes, ou Etrennes aux Sots. Tel est le titre d'une espece d'Epître de 200 Vers environ, qu'on attribue à M. de Voltaire, & par laquelle il ouvre l'année littéraire. C'est une Satyre dure & pesante contre quelques auteurs, dont celui-là croit avoir sujet de se plaindre, & contre M. Crevier (*a*) particuliérement. Elle n'est point assez piquante pour faire plaisir au commun des Lecteurs, qui ne se passionnent pas à un certain degré pour les diverses querelles du Philosophes de Ferney.

Sermon du Rabin Akib, autre brochure en prose, attribuée à M. de Voltaire, & dans laquelle il se plaint de l'atrocité du dernier Auto da Fé de Lisbonne. Il invoque l'Eternel, pour

---

(*a*) M. Crevier est Professeur de l'Université & Auteur d'une histoire de ce Corps, dans laquelle il a inséré des personnalités odieuses contre M. de Voltaire, & l'attaque sur son irréligion.

dessiller les yeux des Barbares qui font un Acte de Religion aussi contraire à l'humanité & si peu digne de Dieu. Les Jésuites s'y trouvent englobés au sujet de Malagrida. Le tout est assaisonné de traits mordans & d'autant plus forts que la plupart ne seroient pas faciles à refuter. Ils sont rendus avec une liberté philosophique, qui n'est pas faite pour enlever tous les suffrages.

1 *Janvier* 1762.

La Gazette de France paroît aujourd'hui sous la nouvelle forme qu'elle doit avoir. Elle sera dorénavant faite sout les yeux du Ministre des Affaires Etrangeres, minutée par des Commis de ce Département, & rédigée par M. *Remond de Ste. Albine.* Les Ministres du Roi dans les cours étrangeres ont reçu ordre d'instruire de tout ce qui se passeroit d'intéressant ou de curieux. Les Intendans des Provinces sont obligés d'en faire autant: on espere, avec ces arrangemens, la rendre piquante pour le lecteur, & afin de lui ôter l'air de vetusté qu'on lui reproche, on la publiera deux fois par semaine (le lundi & le vendredi). On auroit pour but de faire tomber les Gazettes étrangeres. Malheureusement le gros du public s'en laisse plus imposer par le ton républicain que par la véracité du rédacteur. Ainsi malgré ces précautions, malgré les talens de M. *de Ste. Albine*, le faiseur de Gazettes par excellence, il est à craindre que cel-

le-là ne reste toujours en possession d'ennuyer par des raisons que l'on sent facilement.

(*a*) Mlle. *Arnoux* (*b*) ne se borne pas à embellir la scene lyrique. Ses affections particulieres nous offrent des exemples dignes du bon vieux temps. Elle avoit profité avec empressement d'un voyage de M. de Lauraguais à Geneve (*c*) pour se soustraire à sa tyrannie. (*d*) En fuyant

---

(a) On n'insere ici cette anecdote qu'eu égard aux personnages, qui jouent tous trois un rôle dans le monde littéraire.

(*b*) Mlle. Arnoux, la premiere actrice de l'Opéra, la plus pathétique qui ait peut-être jamais paru.

(*c*) M. le Comte de Lauraguais a fait, il y a quelques mois, un voyage à Geneve, pour consulter M. de Voltaire sur une Tragédie d'*Electre* de sa façon. Il est de l'Académie des Sciences.

(*d*) Mlle. Arnoux, excédée de la jalousie de M. de Lauraguais, avôit profité de son absence pour rompre avec lui. Elle avoit renvoyé à Mad. la Comtesse de Lauraguais tous les bijoux dont lui avoit fait présent son mari, même le carosse, & deux enfans dedans, qu'elle avoit eus de lui. Elle s'étoit tenue cachée pour se soustraire aux fureurs d'un amant irrité: elle s'étoit même mise sous la protection de M. le Comte de St. Florentin, dont elle avoit imploré la bienveillance. On ne peut peindre l'état de démence où cette rupture avoit jetté M. le Comte de Lauraguais. Tout Paris étoit inondé de ses élégies.

cet objet, soi-disant le premier de son cœur, elle avoit passé dans les bras d'une malheureuse victime de l'infidélité d'une héroïne du Théâtre François (*a*). M. Bertin (*b*) crut trouver dans cette Belle ce qu'il cherchoit vainement

---

Enfin, à la fougue d'une passion effrénée ayant succédé le calme de la raison, il s'étoit livré aux sentimens généreux, qui devoient nécessairement reprendre le dessus dans un cœur comme le sien. Il y avoit eu une entrevue entre sa maîtresse & lui ; il avoit poussé la grandeur d'ame au point de lui déclarer qu'en renonçant à elle, il n'oublioit point ce qu'il se devoit à lui-même, & lui envoyoit en conséquence un contrat de deux mille écus de rentes viageres. Sur le refus de Mlle. Arnoux, Mad. la Comtesse de Lauraguais étoit intervenue, & avoit sollicité l'Actrice sublime de ne point refuser un bienfait auquel elle vouloit participer elle-même : Elle lui avoit fait ajouter qu'elle n'eût aucune inquiétude de ses enfans, qu'elle en auroit le même soin que des siens propres. Mlle. Arnoux n'avoit point cru devoir se refuser à cette dernier invitation, & M. Bertin ayant de son côté fait vis-à-vis de M. de Lauraguais les démarches qui convenoient dans les circonstances, tous les procédés avoient été remplis, & il étoit entré en pleine propriété de sa nouvelle conquête.

(*a*) Mlle. Hus.

(*b*) De l'Académie des Belles-Lettres, auteur de l'*Ile des foux*, & Trésorier des Parties Casuelles.

depuis si longtems. (*a*) Il n'a rien épargné pour mériter la bienveillance de sa nouvelle maîtresse: tout a été prodigué: mais l'excès de sa générosité n'a pu triompher d'une passion mal éteinte; l'amant tyrannique regnoit au fond du cœur, ses écarts ont disparu, on a oublié ses crimes: l'amour a réuni deux amans, qui plus épris que jamais l'un de l'autre, présentent au Public un événement qui fait l'entretien de tout Paris. L'infortuné Bertin, aussi honteux de sa tendresse que piqué du changement de sa perfide, est, dit-on, dans le plus cruel désespoir.

Le 2 Janvier 1762.

On a donné aujourd'hui, pour la troisieme fois, *Zulime*, Tragédie nouvelle de M. de Vol-

---

(*a*) M. Bertin avoit cru longtems posséder le cœur de Mlle. Hus; si les bienfaits avoient quelque droit sur celui d'une femme de cette espece, il avoit lieu de n'en point douter; il avoit fait en sa faveur une dépense prodigieuse. Cependant n'ayant pu se refuser aux soupçons dont on le tourmentoit, il en avoit vérifié la vérité, & avoit trouvé son infidele couchée dans sa Maison de Passy, avec le fils de l'Entrepreneur des Eaux de ce lieu. Celui-ci s'étant fait jour l'épée à la main, cette avanture étoit devenue trop publique, pour que M. Bertin pût vivre encore avec une femme qu'il regrettera peut-être toujours. On évaluoit alors le mobilier de Mlle. Hus à plus de 500,000 Livres.

taire. Le jour de la premiere repréſentation, l'auteur nous a fait dire, dans une eſpece de compliment, que cette piece avoit été jouée, il y a près de 22 ans; qu'il l'avoit retirée à la 8e. repréſentation; que d'autres occupations l'avoient empêché longtems d'y faire les corrections dont elle étoit ſuſceptible, mais qu'ayant paru étrangement défigurée à l'impreſſion depuis environ ſix mois, ſes entrailles paternelles s'étoient émues, & il avoit cru devoir la donner au Public telle qu'elle étoit. Sans parler aujourd'hui du fonds de la piece, ce que nous ferons mieux, lorsque les Repréſentations ſeront finies, nous nous contenterons de rendre compte des motifs véritables qui ont fait jouer ce Drame.

Il fut aſſez mal reçu du Public autrefois, & tout le monde en général étoit d'avis que M. de Voltaire ſacrifiât cet enfant indigné de ſa plume; mais par une bizarrerie qu'on remarque quelquefois dans les plus grands hommes, il s'eſt toujours obſtiné à regarder cette tragédie comme excellente. Sa tendreſſe s'eſt accrue à proportion de la froideur du public, & depuis pluſieurs années il n'a jamais donné aucune piece aux comédiens, qu'il n'ait mis pour clauſe que *Zulime* paſſeroit avant. Ceux-ci ont éludé tant qu'ils ont pû, de ſatisfaire à leur engagement. Enfin M. de Voltaire, toujours jaloux d'occuper la ſcene, & de tenir ſans relâche les yeux fixés ſur lui, ne ſe trouvant rien de prêt pour

cet hyver (*a*), a forcé les acteurs de tenir leur parole. Ils ont appris la piece, & s'étant apperçu que sur les planches elle ne faisoit pas tout l'effet qu'on avoit lieu d'en attendre, ils ont fait de nouvelles représentations par l'organe de Mlle. Clairon; l'auteur ne s'y est pas rendu, & cette actrice, (le chef-d'œuvre de l'art) qui s'est flattée de pouvoir par la magie de son jeu faire disparoître les défauts de son rôle, a trouvé son amour-propre d'accord avec celui de M. de Voltaire; elle a fait sentir la déférence qu'on devoit aux ordres d'un tel bienfaiteur, & les Comédiens ont passé par dessus leurs scrupules. On ne peut disconvenir que c'est à elle que l'auteur doit la suspension de la chûte de son Drame.

Le 3 Janvier 1761.

Il paroît depuis quelque tems un Livre, intitulé: *De la Nature.* C'est un gros in-8. imprimé en pays étranger; on l'attribue à divers auteurs. C'est le Systême de Spinosa développé par le systême physique du monde. Si ce livre prend à un certain point dans le public, on en parlera plus amplement. En général il est très savant & très abstrait, à un chapitre près, très puérile, qui traite du babil des femmes. Il exige une grande contention d'esprit. Il pour-

---

(*a*) M. de Voltaire avoit bien une Comédie, mais qui a essuyé tant de contradictions à la censure, qu'il y avoit à craindre qu'elle ne pût être jouée.

roit, quant au ſujet, ſervir de pendant au *Livre de l'Eſprit*; mais quant à la forme, ce ſeroit mettre un tableau du *Guerchin* à côté d'un de *l'Albane*.

Le 4 *Janvier* 1762.

M. l'Abbé de la Porte, Auteur de L'*Obſervateur Littéraire*, ſuccombe enfin, faute de débit. En vain comptoit-il parmi ſes ſouſcripteurs les plus illuſtres perſonnages : en vain M. de Voltaire l'avoit-il encouragé par ſes éloges & par ſa correſpondance : le libraire a déclaré ne pouvoir plus ſuffire aux frais de l'impreſſion, & ce Journaliſte diſcontinue, à commencer de cette année. On ne peut s'empêcher de convenir qu'il n'ait le talent de faire un extrait, ſurtout quand il eſt queſtion d'un ouvrage profond & raiſonné; mais il regne dans ſon ſtyle une certaine peſanteur, peu propre à lui concilier le grand nombre des lecteurs. Cette retraite eſt d'autant plus fâcheuſe, que ce Journaliſte tenoit en échec celui de l'*Année Littéraire* (*a*). Tous deux amuſoient le public impartial, par leurs débats burleſques. Il eſt à craindre que le dernier ne ſe prévale de ſon triomphe, & n'affecte le Deſpotiſme de la République des Lettres.

Le

(*a*) M. Fréron.

Le 5 Janvier 1762.

On se communique sous le manteau de petits vers polissons de M. l'Abbé de Voisenon à Made. la Marquise de Pompadour. Ils ont été présentés au nom de M. le Maréchal Prince de Soubise, qui avoit fait présent à cette Dame d'un anneau de diamans. Ces agréables ordures ont plu infiniment à la Cour, & tirent encore un plus grand mérite du mystere avec lequel cela se communique : si cette gentillesse se répand à un certain point, on la hazardera ici.

Il y a des vers du même abbé sur Mlle. Marquise, maîtresse de M. le Duc d'Orléans. Tout cela est charmant & est marqué au coin de la plus fine galanterie.

Le 6 Janvier 1762.

Il y a dans la petite piece des *Etrennes aux Sots* une Note concernant l'Abbé de la Coste, dans laquelle on insinue qu'il a coopéré au travail de l'Année Littéraire. M. Fréron, auteur de ce Journal, piqué de cette association, prétend, en rendant compte de la piece ci-dessus, insérer une remarque très infamante & pour le protégé & pour le protecteur. Il veut mettre, Nota. M. D. V. veut sans doute parler de *l'Abbé de la Porte*, (a) *digne à tous égards des mé-*

(a) L'abbé de la Porte avoit été autrefois associé de M. Fréron, & depuis s'étoit rangé sous la protection de M. de Voltaire.

mes châtimens que l'autre: mais la Justice n'a pas encore sévi contre ce dernier. On ne doute pas que cette obſervation ne ſoit arrêtée à la Police, en conſéquence on la conſigne ici.

Le 7 Janvier 1762.

On commence à parler beaucoup de l'*Ecueil du Sage*, Comédie philoſophique & en vers de dix ſyllabes, de M. de Voltaire. On eſpere qu'elle triomphera des ſcrupules de la Cenſure & de la Police, & que nous la verrons enfin repréſenter. Sans prématurer le jugement qu'on en doit porter, nous nous contenterons de mettre ici une anecdote qui concerne cette Comédie & qui eſt des plus agréables. C'eſt une plaiſanterie que s'eſt permis M. de Voltaire, & qui a dû l'amuſer infiniment.

Avant qu'il fut queſtion de cette piece, un jeune homme obſcur vint la préſenter comme ſienne, ſous le titre *du Droit du Seigneur*, au Comédien ſemainier. (*a*) Il fut reçu avec la morgue ordinaire, & ce ne fut qu'en faveur de ſes inſtances les plus reſpectueuſes & les plus humbles qu'on lui promit d'y jetter les yeux. Il fallut bien des courſes, bien des prieres, avant d'obtenir une nouvelle audience. Enfin on lui déclara qu'on avoit parcouru ſa Comédie &

(*a*) On appelle Semainier, celui qui eſt nommé chaque ſemaine pour ſuivre les affaires de la troupe. C'étoit le Sr. Bellecour dans ce tems-là.

qu'elle étoit déteſtable. Le jeune candidat demanda ſi on avoit lû exactement ce Drame? Il obſerva que cet Arrêt étoit bien rigoureux; qu'il avoit montré ſa Comédie à quelques gens de goût, qui ne l'avoient pas jugée ſi défavorablement; qu'il avoit même l'honneur du ſuffrage de M. de Voltaire. On lui rit au nez: on lui dit qu'il ne falloit pas ſe laiſſer ſéduire par ces applaudiſſemens de ſociété; que la plûpart des gens du monde n'entendoient rien à ces ſortes d'ouvrages; & quant à l'illuſtre auteur qu'il réclamoit, que ſans doute c'étoit un perſiflage. Le pauvre diable inſiſta pour obtenir une lecture, la troupe aſſemblée: on lui repliqua qu'il ſe moquoit, que la Compagnie ne s'aſſembloit pas pour de pareilles miſeres. Il fallut avoir recours aux ſuppliques & aux baſſeſſes, & les entrailles du Comédien s'étant émues, on lui accorda par compaſſion un jour de lecture. Le comique Aréopage étoit ſi prévenu, que vraiſemblablement il ne fit pas grande attention à ce qu'il entendoit, & la Piece fut conſpuée par toute l'aſſemblée. Le jeune homme ſe retira fort content de la comédie qu'il venoit de jouer. Quelque tems après, M. de Voltaire adreſſa cette même Piece aux Comédiens, ſous le titre qu'elle porte aujourd'hui. On la reçut avec reſpect: elle fut lue avec admiration; & on pria M. de Voltaire de continuer à être le bienfaiteur de la Compagnie. Ce

n'eſt que quelque tems après que cette anecdote s'eſt divulguée; on en a beaucoup ri, & l'on s'eſt rappellé plus que jamais la carricature (*a*) plaiſante, où l'on peint ce tribunal ſous l'emblême d'un certain nombre de buches en coëffures ou en perruques.

Le 8 *Janvier* 1762.

On continue *Armide* à l'Opéra. Nous allons rendre compte à cette occaſion de l'état actuel de ce Spectacle.

La haute-contre y eſt dans le plus grand délabrement. *Pillot* eſt le ſeul chanteur qu'oſe avouer l'Opéra. Quel chanteur, encore, quel ſucceſſeur de Jéliotte! Sans ame, ſans figure, ſans caractere, n'ayant pour lui qu'un peu d'organe. *Gélin* & *Larrivée* nous dédommagent dans la baſſe-taille: l'un a le timbre plus ſonore, plus mâle; l'autre plus onctueux, plus pathétique: tous deux ſont Acteurs, mais le dernier a ſans contredit plus de feu, plus de naturel, plus d'aiſance dans ſon jeu. C'eſt un homme d'un talent rare, & qui peut ſe promettre le plus grand ſuccès.

En femmes, nous comptons Mlle. *Chevalier*, Mlle. *Arnoux* & Mlle. *le Mierre*. La premiere jouit d'une réputation faite depuis longtems, & l'excellence avec laquelle elle rend le rôle d'Armide eſt une preuve qu'elle peut encore acquérir. La ſe-

(*a*) Dans l'Académie des Colporteurs.

conde est, au gré des connoisseurs, l'actrice la plus naturelle, la plus onctueuse, la plus tendre qui ait encore paru. Elle est sortie telle des mains de la nature, & son début a été un triomphe. Qui ne seroit enchanté de la méthode, du goût, du prestige avec lequel Mlle le Mierre nous peint tous les objets sensibles de la Nature! Sa voix est une magie continuelle. C'est tour-à-tour un rossignol qui chante, un ruisseau qui murmure, un zéphir qui folâtre. Toutes trois font l'admiration, l'amour & les délices des partisans du Théâtre Lyrique.

La Choréographie est sans contredit la partie la mieux garnie & la plus parfaite de l'Opéra: *Vestris* &.Mlle. *Lany* passent pour les premiers Danseurs de l'Europe. Toutes les Nations étrangeres, qui nous contestent le reste, sont d'accord sur ceci. On a fait l'éloge le plus complet du premier, en disant qu'il nous empêche de regretter *Dupré*. Il est des gens même, amis de la nouveauté, sans doute, qui trouvent le premier plus fini & plus varié dans son jeu.

Quant à la seconde, personne des contemporains ne se rappellé avoir vu une Danseuse aussi précise, aussi savante dans ses mouvemens. Le frere de cette derniere est admirable pour la Pantomime. *Laval* & *Lyonnois* seroient des Danseurs sublimes, si Vestris n'existoit pas. Tous ces illustres sont doublés par huit ou dix jeunes gens, dont quelques-uns promettent infiniment.

L'Opéra a fait cette année l'acquisition de Mlle. *Allard.* Mlle. *Lyonnois* doit voir avec plaisir renaître son enjouement & sa gaieté dans cette agréable Danseuse. Elle inspire la joie dès qu'elle paroît, & ce sentiment ne fait point tort à celui d'admiration qu'on lui doit. Mlle. *Vestris* est toujours en possession de la danse voluptueuse & même lascive : c'est ce que lui reprocheront sans cesse les défenseurs des mœurs, & c'est un défaut qu'ils lui pardonneront intérieurement, tant que le physique aura quelque empire sur eux. De très jolis minois décorent délicieusement les Ballets, & les premieres Danseuses ont l'espérance de se voir remplacer par plusieurs du second ordre.

Le Cordon de St. Michel, dont M. *Rebel*, l'un des Directeurs, vient d'être décoré l'année derniere, doit donner une grande émulation à ses collegues & à ceux qui lui succéderont : nos plaisirs ne peuvent que gagner à cette illustration.

Le 9 Janvier 1762.

Les Constitutions des Jésuites se répandent imprimées nouvellement, avec une traduction. Elle a été faite sous les yeux de M. de Flesselles, (*a*) & c'est M. *de la Bonneterie*, Agrégé

(*a*) M. de Flesselles, Procureur général de la Commission nommée par le Roi pour examiner les Constitutions des Jésuites.

en Droit, qui a eu le courage de digérer cet ennuyeux travail. On ne dit rien du fonds, déjà ſavamment diſcuté par les premiers Tribunaux. D'ailleurs, cet ouvrage ne peut intéresſer que les enthouſiaſtes de la Société, ou ſes adverſaires infatigables. Le tout eſt précédé d'un avertiſſement ſuccint, qui reçoit tout ſon luſtre de quelques corrections qu'a daigné y faire une main auguſte (a).

Le 12 Janvier 1762.

On voit dans le public une Lettre de M. Greſſet à M. le Duc de Choiſeul, au ſujet du Mémoire hiſtorique des dernieres Négociations entre la Cour de France & celle de Londres. Elle eſt en proſe & en vers. L'auteur paroît plus avoir eu pour but de faire ſa cour au Miniſtre que de ſoutenir ſa célébrité dans cet ouvrage. Il eſt, à tous égards, indigne de ſon auteur.

Le 13 Janvier 1762.

Il eſt toujours queſtion de la réunion de l'Opera-comique à la Comédie Italienne. Cette affaire, qui ſembleroit n'en devoir être une que dans les ruelles, fait une très grande ſenſation à la Cour; elle y cauſe des ſchiſmes. M. l'Archevêque, au grand étonnement de tout Paris, eſt intervenu ſur la ſcene; il ſollicite vi-

(a) Feu Mr. le Dauphin.

vement la conſervation du théâtre de la foire. Les fonds abondans que lui fournit ce ſpectacle, dont il retire le quart pour les pauvres, l'ont porté à cette étrange démarche. On craint bien qu'elle n'ait pas le ſuccès dû au zele de ce reſpectable Prélat. Malgré ſes repréſentations, on croit que la réunion aura lieu. Il s'eſt tenu à ce ſujet un grand Conſeil des Dépêches, & il faut que cette affaire ſe termine inceſſamment. Bien des gens prétendent que la réunion ne peut que contribuer au détriment des deux Spectacles, & que c'eſt un ſûr moyen de les faire tomber : le bon goût n'aura pas à s'en plaindre.

Le 14 *Janvier* 1762.

On vend ſous le manteau un Livre intitulé : *Manuel de l'Inquiſition*. Il ne peut que contribuer à augmenter l'horreur qu'on a de cet exécrable Tribunal. Il en dévoile tout le ſyſtême & toute la forme.

Le 16 *Janvier* 1762.

On a donné aujourd'hui la 9e. & derniere repréſentation de *Zulime*. Avant de finir d'en parler, traçons-en une légere eſquiſſe.

Dans cette piece, malheureuſement trop reſſemblante à *Bajazet*, l'auteur paroît avoir eu pour but de peindre les fureurs & les égaremens d'un amour aveugle & effréné. Mais dans l'un, le nœud, l'intrigue, le dénouement naiſſent, ſe forment, ſe développent des flux & re-

ſſux du cœur humain. La piece de l'autre ne ſe ſoutient que par de petits incidens, des reſſorts poſtiches. Les paſſions du premier ne parlent que leur langage; elles ont leur logique, elles agiſſent comme elles doivent, elles ſont conſéquentes dans leur inconſéquence même. Tout eſt abſurde, merveilleux, incroyable dans le ſecond. Enfin chaque ſpectateur lit, ſent, approuve dans ſon cœur ce que diſent les héros de Racine. On ſe trouve, au contraire, totalement étranger aux ſituations que nous préſente M. de Voltaire; on n'a jamais vu ni entendu rien de pareil, on ne ſe reconnoît point dans les perſonnages qu'il met ſur la ſcene. Du reſte, une Princeſſe qui s'enfuit avec un Captif, qu'elle aime ſans ſavoir s'il répond à ſa paſſion, qui ne l'interroge là-deſſus que lorſqu'il eſt trop tard pour reculer & qu'elle a parcouru le royaume avec lui; une épouſe qui joint à un amour héroïque pour ſon mari, la baſſeſſe de tromper une amante innocente; un héros, qui après avoir conſenti à duper une jeune perſonne pour recouvrer ſa liberté, héſite à le faire lorſqu'il s'agit de ſe conſerver la vie, qui n'a le courage ni d'étouffer, ni d'avouer ſes remords; un pere imbécille, qui court à la tête d'une armée contre ſa fille & deux eſclaves fugitifs. Voilà les caracteres de cette Tragédie. Un château inveſti par une armée, où l'ennemi entre & d'où il ſort ſans que ceux qui y commandent le ſa-

chent ou l'empêchent ; des assiégés qui ont la liberté de s'enfuir sur leurs vaisseaux & qui ne le font pas ; un Prince qui paroît pouvoir tout ; & qui n'use pas de sa puissance, qui menace lorsqu'il est seul, & qui n'agit pas à la tête de ses troupes. Une fille qui n'a pas la hardiesse de se défendre contre son pere, & qui a celle de n'oser lui sacrifier un amant qui l'abandonne. Des menaces qui ne s'effectuent pas ; de beaux projets qui ne se réalisent jamais. Voilà par où la Tragédie se prolonge pendant cinq actes. Deux coups de poignard enfin, dont l'un est suspendu, dont l'autre est mortel, terminent ce monstrueux drame.

Le dirons-nous encore ? On n'y reconnoît pas même cette touche harmonieuse, ce coloris brillant, qu'on admire dans les plus mauvais ouvrages de M. de Voltaire : on n'y trouve en rien ce grand homme. Qu'il s'en console, en se rappellant que Corneille a fait *Agésilas* & *Attila* !

Le 17 *Janvier* 1762.

Les Muses & les Arts pleurent la disgrace de deux de leurs illustres protecteurs : Mrs. le Riche de la Poupeliniere & La Live d'Epinnay (*a*) viennent d'être rayés de la liste des Plutus de France. La gloire les dédommagera de cette dis-

(*a*) Ils étoient tous deux Fermiers généraux. Ils ont été remerciés par une Lettre de M. le Contrôleur général, au nom du Roi.

grace ; leurs noms plus durables seront à jamais écrits dans les fastes du Parnasse. Le premier, outre la munificence royale avec laquelle il encourageoit les Artistes & les Gens de Lettres, possédoit lui-même des talens précieux ; il a fait un Roman, des Comédies. Ses bons mots qu'on pourroit recueillir, seroient seuls un titre au bel esprit. Le second tient sa maison ouverte à toute l'Encyclopédie : c'est un Lycée, un Portique, une Académie. Sa digne épouse a vu longtems enchaîné à ses pieds le sauvage Citoyen de Genêve (*a*), & tandis que son mari verse ses richesses dans le sein du mérite indigent, elle l'anime de ses regards, elle enflamme le génie & lui fait enfanter des chef-d'œuvres.

Le 18 Janvier 1762.

M. Piron a fait une satyre en vers, intitulée : *Le Sallon*. C'est une critique du tems, qui ne contient rien de neuf ni de piquant ; c'est un très mauvais ouvrage.

On a donné aujourd'hui la premiere Représentation de *l'Ecueil du Sage*. M. de Voltaire, pour consoler ses envieux, après avoir échoué dans le tragique, a voulu sans doute échouer aussi dans le comique. Cette Piece est aussi mauvaise dans son genre que *Zulime* l'étoit dans le sien. C'est une bigarrure des plus choquantes.

(*a*) M. Rousseau a été amoureux fol de Madame de la Live.

Les deux premiers actes sont une farce, une parade digne des boulevards; le troisieme se monte sur le haut ton; le quatriéme le soutient, & le cinquieme est des plus détestables. Il y a pourtant quelques scenes qui décelent le grand maître, & c'est en cela que ce Drame est supérieur à la derniere Tragédie de l'auteur.

Le 19 Janvier 1762.

On parle beaucoup de la reprise de l'Encyclopédie. Les volumes de planches commencent à paroître; ils réveillent la curiosité publique, & l'on se demande quand on verra finir cet ouvrage, *dont la suspension fait gémir l'Europe?* Tout le manuscrit est fait; on n'attend qu'un regard favorable du Gouvernement, pour en profiter, & se mettre du moins à l'abri des persécutions de l'ignorance & du fanatisme, ensorte que l'autorité ne pourra plus se prévaloir contre ce dépôt immortel de l'esprit humain.

Le 20 Janvier 1762.

Il paroît que tout le monde n'est pas d'accord pour admirer le retour de Mlle. Arnoux à M. le Comte de Lauraguais. Ce raccommodement fait moins d'honneur à la constance des deux personnages que de tort à leur bonne foi. M. Bertin avoit payé les dettes de la belle fugitive, il a marié sa sœur, il a fait des dépenses considérables, qu'on évalue à plus de 20,000 écus. Pour conserver l'héroïsme il eut fallu que l'amant en faveur eût remboursé à l'amant disgra-

cié les frais immenfes que lui avoit occafionnés fa nouvelle conquête, ou qu'au moins il fe fût paffé à cet égard des procédés, dont on ne parle point. C'eft avec douleur que nous fommes obligés de renvoyer Mlle. Arnoux dans la foule des femmes dont nous l'avions tirée. Nous convenons qu'elle avoit furpris mal à propos l'admiration des cœurs tendres & fenfibles, que féduit toujours ce qui porte l'empreinte des grandes paffions.

On vante depuis quelque tems une Tragédie d'*Eponine* de M. de Chabanon. Ce jeune homme, peu connu jufqu'à préfent, avoit longtems fait l'admiration des Concerts par fon violon, dont il joue fupérieurement. Depuis quelques années il s'eft jetté dans le Grec, il s'eft acquis une place à l'Académie des Belles-Lettres, il veut entrer dans la carriere du théâtre. Sa Tragédie, qu'on exalte infiniment, fuivant l'ufage, & dont nous avons entendu la lecture, n'a rien d'extraordinaire. Sa héroïne reffemble beaucoup à l'*Idamé* de l'*Orphelin de la Chine*: quant à la verfification, elle nous a paru plus ampoulée que mâle & nerveufe. Nous en citerons deux vers, que l'auteur chérit avec la plus grande complaifance. L'un eft:

„ Votre crime eft écrit des traits de l'évidence.

L'autre, en parlant d'un fcélérat intrépide:

„ Et l'airain de fon front lui fervira d'Egide.

Ce Drame a eu bien de la peine à être reçu des Comédiens. L'auteur, avec raiſon, voulut d'abord ſe concilier le ſuffrage de Mlle. Clairon. Cette Actrice éloigna bien loin cette demande; elle s'excuſa ſur ſa ſanté, ſur le travail dont elle étoit accablée; elle demanda du répit, elle gémit ſur ſon ſort, *d'être toujours entre le fer & le poiſon* : ce ne fut qu'avec de très grandes protections que M. de Chabanon obtint de ſe faire entendre. Il fut bien récompenſé de ſes peines & de ſa conſtance, il eut le plaiſir de voir fondre en larmes l'héroïne du Théâtre. Depuis lors, elle eſt engouée de ſon rôle, & attend avec impatience le moment de ſe venger ſur les ſpectateurs, des larmes que lui a arrachées un jeune homme qui chauſſe le cothurne pour la premiere fois.

Le 22 *Janvier* 1762.

M. Bouchot, Agrégé en Droit, & auteur d'une traduction du Théâtre Italien, fait courir dans les maiſons une Lettre imprimée, dans laquelle il ſe défend avec beaucoup d'ardeur d'avoir traduit les Conſtitutions des Jéſuites. Cet ouvrage, preſque nul en Littérature, n'eſt ni aſſez bon pour avoir la crainte délicate d'enlever la réputation du véritable Traducteur, ni aſſez mauvais pour que l'amour-propre ſe trouve gravement offenſé d'une imputation ſemblable. Il faut qu'il y ait quelque animoſité particuliere que nous ne pouvons deviner. C'eſt un différend

à vuider entre le pere véritable & le pere putatif, ou qui semble appréhender de l'être.

Le 24 Janvier 1762.

M. Colardeau avoit fait, il y a quelques semaines, une piece de vers, intitulée: *le Patriotisme*, à l'occasion des Vaisseaux que les différens Corps du Royaume s'empressent d'offrir au Roi. Jusqu'à présent le Ministere, toujours sage & modéré, avoit enchaîné le zele de ce Poëte, en s'opposant à l'impression de son ouvrage. Les mêmes vues de prudence avoient fait sévir la Police, au commencement de cette année, en brisant, en pulvérisant, quantité d'ouvrages de sucrerie & autres matieres, où l'artiste industrieux avoit cherché à reproduire sous différentes formes les monumens de la ferveur patriotique. Il paroît qu'on permettra désormais de prendre l'essor à l'enthousiasme du citoyen, le Ministre a fait écrire à M. Colardeau que la Cour approuvoit son ouvrage, & il est enfin imprimé. Nous y trouvons beaucoup de poësie, de zele, & peu de pensées.

Le 25 Janvier 1762.

On parle beaucoup du retour de M. de Voltaire en ce pays-ci: on va jusqu'à dire qu'il aura une pension considérable à la cour: ces bruits ne sont encore que très vagues. D'après cette supposition, on a toujours fait à compte l'Epigramme suivante.

Voltaire, en esprit fort, plein d'orgueil & de ruse,
Après avoir choisi le sein des Protestans,
Pour éviter les Sacremens,
Vient mourir à Paris, sachant qu'on les refuse.

Le 26 Janvier 1762.

Il court des couplets sur les Prélats qui ont assisté à leur assemblée, convoquée par le Roi, pour connoître des Constitutions des Jésuites. Ces chansons sont très satyriques: la plûpart y sont traités avec le dernier mépris; elles portent sur des anecdotes malheureusement trop vraies & trop connues, & pour comble de douleur elles sont imprimées.

Le 29 Janvier 1762.

Epitaphe de l'Abbé de la Coste, attribuée à M. de Voltaire.

La Coste est mort! Il vaque dans Toulon (*a*)
Par cette mort un emploi d'importance:
Ce Bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Freron. (*b*)

Le 27 Janvier 1762.

*Lettre du Pere Neuville, écrite à Madame de ***, à St. Germain en Laye.*

Madame,

„ La nuit du préjugé est trop profonde & la
„ tempête trop violente: nous n'échapperons pas
„ à

(*a*) Cet Abbé avoit été envoyé aux Galeres, comme tout le monde sait.

(*b*) Auteur de l'*Année Littéraire.*

» à ce naufrage. Je ne sais pas ce que l'Etat ga-
» gnera à la destruction de la Société; je sou-
» haite que la Religion n'y perde rien. Il est
» vrai que le suffrage des Evêques a été haute-
» ment en notre faveur: (*a*) il ne fermera pas
» le tombeau ouvert & creusé pour nous; il ne
» servira que d'une Epitaphe honorable.

(On ne donne point cette Lettre pour authentique.)

Le 28 Janvier 1762.

L'Abbé de la Porte ne convient pas que ses feuilles meurent d'inanition: il prétend que son association au Sr. de la Place, quant au choix des Mercures, le met dans le cas de discontinuer son travail: il insinue même qu'il a l'expectative de remplacer ce Journaliste (*b*).

M. de la Dixmerie, (*c*) coopérateur de l'Abbé de la Porte, passe aussi au Mercure pour la

(*a*) Les Evêques, au nombre de 40, s'étoient assemblés chez M. le Cardinal de Luynes, pour examiner l'Institut des Jésuites: 34 ont été d'avis de laisser l'Institut tel qu'il est, en assujettissant néanmoins les Jésuites aux Ordinaires: les 6 autres ont estimé de les remettre dans l'état que leur avoit donné le Colloque de Poissi.

(*b*) M. de la Place est malade depuis longtems, & pourroit ne pas vivre beaucoup.

(*c*) M. de la Dixmerie a fait quelques Romans & quelques pieces de Vers.

partie des Contes, dont il a le privilege exclusif, ou du moins en chef. Le Ministre (M. de St. Florentin) veut absolument rendre à cet ouvrage la vogue qu'il a toujours eue sans la mériter. Il a décidé, pour engager les gens de Lettres à seconder ses vues, qu'il n'y auroit dorénavant de pensions (a) données sur cet ouvrage, qu'à ceux qui l'auroient enrichi de leurs productions.

Il est aussi question de faire servir l'ouvrage de l'Abbé de la Porte comme de Satellite au Mercure, c'est-à-dire de le donner en forme de Supplément, & aux mêmes souscripteurs. Il ne paroîtroit que sous permission tacite, il serviroit de correctif à l'autre; il tempéreroit sa fadeur, & du tout il se formeroit un aigre-doux qu'on croit capable de réveiller le goût du Lecteur.

Le 29 Janvier 1762.

La piece d'*Eponine* fait un bruit du diable, & l'on prétend qu'elle va être jouée par ordre du Roi. M. de Richelieu, Gentilhomme de la Chambre, ayant sçu que plusieurs Grands arrêtoient cette Tragédie pour en favoriser d'autres, s'est piqué au jeu, & est allé trouver le Roi, en

(a) Le Mercure rend environ 60,000 Livres: il y a 16,000 Livres de frais, & 28,000 de Pensions; ensuite les non-valeurs, sommes arriérées, recouvremens à faire, &c.

lui demandant des ordres précis pour prévenir ce schisme entre les Gentilshommes de la Chambre. Le Monarque s'est prêté avec bonté aux vues de M. le Duc de Richelieu.

Le 30 Janvier 1762.

Il est bon de rendre compte aussi de l'état actuel de la Comédie Françoise. Nous partirons à l'avenir de ce point, comme d'un thermometre sûr, pour apprécier l'amélioration ou le dépérissement de ce Spectacle.

Mlle. *Clairon* en est toujours l'héroïne. Elle n'est point annoncée, qu'il n'y ait chambrée complette. Dès qu'elle paroît, elle est applaudie à tout rompre. Ses enthousiastes n'ont jamais vu, & ne verront jamais rien de pareil : c'est l'ouvrage le plus fini de l'art. . . . . . Mais c'est de l'art, disent quelques critiques. Ils se rappellent qu'elle a longtems été mauvaise, qu'elle a lutté six ans contre le public, que son organe bruyant assourdissoit les oreilles, sans émouvoir le cœur. A force de tâter, elle s'est enfin fait un jeu à elle; les glapissemens de sa voix sont devenus les accens de la passion, son enflure s'est élevée au sublime. Cette Actrice a de tout tems eu la position théâtrale, beaucoup de noblesse dans sa démarche, dans ses gestes de main, dans ses coups de tête. Quoique d'une stature médiocre, elle a toujours paru sur la scene au dessus de la taille ordinaire. Par quelle fatalité des infirmités habituelles nous privent-elles si souvent de

la voir ? Pourquoi fommes-nous inceffamment menacés de la perdre ? (*a*)

Mlle. *Dumefnil* eft fans contredit plus actrice née que Mlle. Clairon; fon jeu eft plus naturel, plus décidé, plus franc; mais fon amour-propre lui auroit dû confeiller de fe retirer, il y a quelques années. Elle n'a pas fenti qu'elle ne pouvoit que perdre à mefure que fa rivale gagneroit : ce n'eft pas qu'elle ne lui faffe encore éprouver quelquefois fon ancienne fupériorité, qu'elle ne l'écrafe des élans de fon génie. Malheureufement, ce ne font que les derniers éclats d'une lumiere qui s'éteint ! D'ailleurs le vice crapuleux (*b*) par lequel elle fe laiffe dominer, la met trop fouvent dans le cas de fubftituer fur la fcene les écarts de fa raifon aux défordres des grandes paffions qu'elle doit peindre.

A qui les confeils d'un amour-propre bien entendu euffent-ils été plus néceffaires qu'à Mlle. *Gauffin* ? Elle ne fent pas qu'il eft un tems où il

(*a*) Mlle. Clairon eft attaquée de la maladie des femmes : elle joue peu fouvent, en conféquence de fes infirmités. Ses camarades lui faifoient reproche un jour de fa rareté : „ il eft vrai que je ne joue pas fré„ quemment, répondit-elle ; mais une de mes repré„ fentations vous fait vivre pendant un mois.

(*b*) Mlle. Dumefnil boit comme un cocher : fon laquais, lorfqu'elle joue, eft toujours dans la couliffe, la bouteille à la main, pour l'abreuver.

faut se soustraire aux applaudissemens, sans quoi les applaudissemens nous échapent à la fin. Son genre ne peut s'allier avec les rides de l'âge: une vieille poupée ne figurera jamais bien dans l'*Oracle* ni dans les *Graces*; *Zaïre* doit porter empreinte sur son front toute la candeur de son ame. Quand Mlle. Gaussin joue dans cette piece, on est tenté de demander si c'est à elle que M. de Voltaire adressa, il y a trente ans, cette Epitre si tendre, si touchante, où le cœur parle plus que l'esprit? Ce qu'elle est, fait oublier ce qu'elle a été. Plus heureuse cependant que Mlle. Dumesnil en un point, elle n'a point encore de rivale qui la remplace. Ses défenseurs prétendent que son peu d'opulence (*a*) la met dans le cas de sacrifier sa gloire à son bien-être: il faut qu'elle soit bien mal à l'aise, ou qu'elle se soucie bien peu de sa réputation!

Il n'y a que vous qui ne vieillissez point, inimitable *Dangeville!* Toujours fraîche, toujours nouvelle, à chaque fois on croit vous voir pour la premiere. La Nature s'est plû à vous prodiguer ses dons, comme si l'art eût dû tout

(*a*) Mlle. Gaussin a eu les amans les plus illustres, mais elle a toujours sacrifié l'intérêt au plaisir. Quand on lui reprochoit son extrême facilité, elle disoit: *Que voulez-vous? Celá leur fait tant de plaisir, & il m'en coûte si peu!*

vous refuser, & l'art s'est efforcé de vous enrichir de ses perfections, comme si la Nature ne vous eût rien accordé. Quel feu dans votre dialogue! Quelle expression dans votre scene muette! Quelle force comique dans le moindre de vos gestes! Quel aveugle préjugé vous refuse dans la société (*a*) un esprit qui pétille dans vos yeux, qui brille sur toute votre physionomie! Si l'on vouloit personnifier cette intelligence humaine, on ne pourroit lui donner une figure mieux assortie que la vôtre. Continuez à faire les délices & l'admiration de la scène françoise. Sur votre modele puissent se former des Actrices dignes de vous remplacer! espoir d'autant moins fondé, que plus elles auront de sagacité pour saisir la finesse de votre jeu, plus elles se sentiront hors d'état de vous atteindre.

Quant aux dix autres Actrices (dont quatre pensionnaires, à l'essai) qui composent la troupe femelle de cette Comédie, nous ne les tirerons point de la foule qu'elles ne se soient distinguées par leurs talens. Quelques-unes donnent des espérances, d'autres ont une figure à laquelle nous rendons hommage dès à présent.

De quinze Acteurs que compte la Comédie, (dont deux à l'essai) s'il n'en est peut-être au-

---

(*a*) On prétend que Mlle. Dangeville est buse en conversation.

cun aussi transcendant que les quatre femmes que nous venons de nommer, il en est peu qui n'aient du moins un mérite particulier. Le jeune *Molé* attrape le ton semillant d'un Marquis éphémere. L'emphase de Paulin, dans ses rôles de Tyran, ne messied pas. D'ailleurs il excelle à faire le Paysan. Un récit plein de feu ou de pathétique est très bien rendu par *Dubois*. *Bonneval* joue le sot à merveille ; *Dangeville*, le niais : *Armand* a toute l'effronterie, toute la scélératesse des Valets de l'ancienne Comédie : ses allures, son ton, son visage ne conviennent point à la finesse, à la décence de ceux de la nouvelle. Les Acteurs que le Public distingue, sont *Grandval*, *Bellecour*, *Le Kain*, *Préville*. & *Brizard*.

Grandval & *Bellecour* courent la même carriere dans les deux genres. Le premier a plus d'importance, plus de morgue, plus de faste ; l'autre, a plus de naturel, plus d'aisance, plus de fatuité : les rôles d'ironie, de dédain, de mépris, conviennent mieux au premier ; ceux d'entrailles, d'onction, de pathetique, mieux au second : celui-là nous paroît fait davantage pour le Comique, où il est permis de charger, d'enchérir sur le pinceau de l'auteur : celui-ci est mieux dans le Tragique, où il faut souvent rapprocher de la nature un rôle gigantesque que le Poëte en a trop écarté. Grandval est plus consommé ; nous espérons que Bellecour sera quelque jour plus fini. Tous deux sont hommes à

bonnes fortunes, (a) & puisent dans le commerce des femmes cet air de triomphe & d'impudence qui sied si bien aux héros de théâtre.

Il falloit que *Le Kain* fût acteur né, puisque M. de Voltaire l'a jugé tel (b), malgré son organe ingrat, & sa figure ignoble. Le Public est fort partagé sur ce Comédien : les uns le regardent comme sublime, d'autres comme détestable. C'est qu'il a de grandes beautés dans son jeu, & de grands défauts. Les premieres empêchent ses partisans de voir les autres, & ceux-ci font disparoître celles-là aux yeux de ses contempteurs. L'art, quelquefois, le fait aller au-delà de la nature ; il reste quelquefois en deçà de la nature pour ne pas donner assez à l'art.

(a) On raconte qu'une femme de très grande considération s'étant engouée de Grandval, l'envoya chercher, l'admit dans un tête-à-tête ménagé exprès, & filant peu à peu sa défaite, lui dit, en regardant des portraits de famille qui ornoient l'appartement : „ Ah ! „ Grandval, que diroient ces héros, s'ils me voyoient „ entre vos bras ?...... Ils diroient, répondit l'im„ pudent vainqueur, ils diroient que vous êtes une „ putain ".

(b) C'est M. de Voltaire qui a produit Le Kain à la Comédie, après l'avoir fait jouer longtems chez lui ses différentes pieces ; &, en général, il faut convenir que ce sont celles que Le Kain joue le mieux.

l'art. Assemblage étonnant de grandeur & de bassesse, de sublime & d'enflûre! on doit, ou l'admirer à l'excès, ou le dégrader souverainement.

Préville est admirable pour la pantomime : il est acteur jusqu'au bout des doigts ; ses moindres gestes sont épigramme ; il charge avec tout l'esprit possible, c'est le Callot du Théâtre. Aussi inimitable que Mlle. Dangeville, il n'est pas aussi étendu dans son genre : sa figure ne comporte point certains rôles, où il faut jouer la dignité, à laquelle l'actrice atteint quand elle veut. Rien de si agréable que de les voir en présence l'un de l'autre ; ils sont faits pour dérider les fronts les plus graves, pour évertuer les plus stupides, pour rendre l'esprit palpable aux plus sots.

Brizard est le dernier dont nous ayons à parler. Il a la majesté des Rois, le sublime des Pontifes, la tendresse ou la sévérité des Peres. C'est un très grand acteur, qui joint la force au pathétique, la chaleur au sentiment : il est généralement admiré. Nous ne voyons personne qui lui refuse son suffrage, & son jeu n'a encore essuyé aucune critique.

D'après ce détail, il est aisé de juger que le Théâtre de la Comédie Françoise a les Acteurs les plus parfaits de l'Europe, quoi qu'en disent les censeurs, qui n'admirent jamais le présent. Nous croyons fort que la génération comique

actuelle vaut la génération passée, que les Barons & les Montménils sont remplacés, & que les Roscius antiques ne dédaigneroient pas d'applaudir aux Roscius modernes.

Le 31 Janvier 1762.

Enfin, après plusieurs Conseils des Dépêches, il est décidé que l'Opéra-Comique est supprimé; que le fond des pieces appartiendra à la Comédie Italienne, & que ce genre de spectacle sera subordonné, comme les deux Comédies, à l'inspection des Gentilshommes de la Chambre. Il est question de plusieurs arrangemens ultérieurs, dont nous parlerons, quand ils seront triés au clair.

Le 31 Janvier 1762.

M. de Voltaire a écrit à M. l'Abbé d'Olivet, que c'est mal-à-propos qu'on faisoit courir le bruit de son retour à Paris, qu'il étoit content comme un Roi sur son lac.

Il se défend aussi d'être l'Auteur de *l'Ecueil du Sage*. Il l'attribue à un Académicien (M. Picardin) de Dijon. Il trouve pourtant de l'intérêt dans cette Piece, & ce grand homme continue à persifler le public, suivant sa coutume.

Le 1 Février 1762.

Vers de M. de Voltaire à M. Blin de St. Maur, qui lui avoit envoyé un exemplaire de son Héroïde de *Gabrielle d'Etrées à Henri IV.*

Mon amour-propre est vivement flatté
De votre écrit; mon goût l'est davantage:

On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art, blessé la vérité.

Pour Gabrielle, en son apoplexie,
D'autres disent qu'elle parle longtems:
Mais ses discours sont si vrais, si touchans,
Elle aime tant, qu'on la croiroit guérie.

Tout Lecteur sage, avec plaisir verra,
Qu'en expirant, la belle Gabrielle
Ne pense point que Dieu la damnera,
Pour trop aimer un Amant digne d'elle.

Avoir du goût pour le Roi Très Chrétien,
C'est œuvre pie, on n'y peut rien reprendre:
Le Paradis est fait pour un cœur tendre,
Et les Damnés sont ceux qui n'aiment rien.

Le 1 Février 1762.

Les Comédiens Italiens ont donné aujourd'hui pour la premiere fois, *les Bossus rivaux*, Parodie nouvelle, imitée d'une piece de M. Goldoni, qui porte le même nom, à laquelle on a ajouté quelques avis. Cette drogue n'a point eu de succès, elle est de M. Riccoboni.

Le 3 Février 1762.

Jamais les Italiens ne s'étoient vus assiéger par une foule pareille à celle d'aujourd'hui. C'étoit une fureur dont il n'y a pas d'exemple: des flots de curieux se succéderent sans interruption, & débordoient dans toutes les rues voisines: l'ouverture de l'Opéra-Comique sur leur Théâtre attiroit ce concours prodigieux. Tout étoit loué depuis

plusieurs jours, jusqu'au paradis. On a commencé par *la nouvelle Troupe*, Comédie de Favart, à la fin de laquelle on a ménagé une scene qui a amené la réunion des deux Spectacles, & un acteur y a harangué le Public à ce sujet, & lui a demandé ses bontés. *Blaise le Savetier* a suivi, & l'on a fini par *On ne s'avise jamais de tout*. Le premier, (paroles de Sédaine, musique de Monsigny) n'a pas semblé si déplacé. Le jeu des acteurs occupe mieux le vuide du lieu, mais cette gentillesse n'a pas fait le même plaisir qu'à l'ordinaire. On sent facilement qu'il faut d'autres organes & d'autres acteurs pour un local aussi différent. L'orchestre même s'est trouvé avoir dégénéré. Enfin, l'on augure mal de cette jonction.

Le 4 Février 1762.

On a repris aujourd'hui *Zaïs* à l'Opéra: (paroles de Cahusac, musique de Rameau) jamais on n'a vu spectacle si abandonné. Les premieres loges étoient absolument nues, les secondes très peu garnies, surtout en femmes; le reste à l'avenant. La foule s'est encore portée vers les Italiens, & à la honte de notre Nation on continue à remarquer combien les treteaux l'emportent sur la majesté de la scene.

Gardel a remplacé Vestris. Ce jeune Danseur acquiert de jour en jour: il court la même carriere que le dernier, & quoique bien loin en-

core, on remarque qu'il s'élance de plus en plus & cherche à l'attraper.

Le 4 Février 1762.

L'Abbé Yvon, qui passoit pour avoir contribué en grande partie à la these de l'Abbé de Prades (*a*) & qui avoit été comme enveloppé dans sa disgrace, après dix ans d'exil reparoit enfin à Paris. Tous les Matérialistes applaudissent au retour de cet illustre Apôtre.

Le 5 Février 1762.

Le *Journal Encyclopédique*, peut-être aussi partial que les autres ouvrages de cette nature, mais au moins plus plein & plus intéressant, outre son chef ordinaire, (M. Rousseau de Toulouse,) vient d'acquérir pour conducteur à Paris, M. l'Abbé Méhégan. Cet Irlandois, auteur de quelques Opuscules romanesques, est surtout connu pour avoir rompu une lance contre l'auteur de l'*Année Littéraire*. (*b*) Puisse une

(*a*) L'Abbé de Prades avoit soutenu en Sorbonne, en 1751, sans réclamation, une These où le Matérialisme se découvroit de toutes parts. Enfin toutes les Puissances Seculieres & Ecclésiastiques s'éleverent contre ces impiétés, & il fut flétri par Arrêt du Parlement.

(*b*) Dans un Pamphlet intitulé: *Lettre à M. de**** sur l'Année Littéraire, & en particulier sur la feuille du* 11 *Mai* 1755.

belle ambition l'engager à rendre son Journal capable d'écraser les feuilles de son adversaire !

Le 7 Février 1762.

La réunion de l'Opéra-comique aux Italiens ne paroît encore que provisoire jusqu'à Pâques, pour s'assurer du suffrage du Public. En conséquence cinq sujets seulement, dont deux femmes du premier, ont été pris à l'essai : on ne s'accoutume point à ce mélange. Les Italiens s'immiscent avec les Naturels. Les premiers cherchent en vain à se parer de la gaieté naïve des seconds, & ceux-ci enflés de leur nouvelle dignité de Comédiens du Roi, mettent dans leur jeu une importance qui gâte tout.

Le 8 Février 1762.

Le *Censeur hebdomadaire* de M. Daguin, commencé en 1760, se continue cette année ; mais son abondance est tarie de moitié. Ces feuilles ne seront plus que de 24 pages in 8°. Ce Journaliste n'est ni profond ni plaisant. Comme c'est celui qui se reproduit le plus souvent, il est à même de se saisir de ce qui paroît, & d'en orner son ouvrage. C'est un auteur précaire, qui ne se soutient absolument que par le travail des autres.

Le 9 Février 1762.

M. Falconnet, Médecin consultant du Roi, des Facultés de Paris & de Montpellier, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, l'un des plus sçavans hommes de l'Eu-

rope, est mort hier après midi, d'une retention d'urine. Il avoit 91 ans. Il est plus cité comme Editeur, Traducteur & surtout Compilateur, que comme Auteur.

Il avoit toute sa vie ramassé les anecdotes qu'il avoit apprises; il les mettoit sur des cartes; & sa compilation se montoit à plus de 150,000 Notes de cette espece. Il a légué cette curieuse partie de son Cabinet à M. de Ste. Pelage, son confrere de l'Académie des Belles Lettres.

On évalue la Bibliotheque de M. Falconnet à près de 40,000 Volumes. Il avoit légué depuis longtems au Roi les Livres rares & autres qui ne sont point à la Bibliotheque de S. M. Le nombre s'en monte à plusieurs milliers. Il s'en étoit conservé l'usufruit, & le Roi, en reconnoissance, lui avoit fait une Pension de 1,200 Livres, réversible sur la tête de sa sœur, qui vit encore.

Le 11 *Février* 1762.

Trois Pieces que les Comédiens n'ont pas voulu recevoir, paroissent imprimées, & les Auteurs font juge le Public.

La premiere est de M. le Comte de Lauraguais: c'est *Clitemnestre*. Il est certain que plusieurs Tragédies ont été jouées, & ont eu un succès passager, quoique fort inférieures à celle-là. Le reproche dont l'Auteur ne peut se défendre, c'est d'avoir osé lutter contre M. de

Crébillon & contre M. de Voltaire, sans avoir fait mieux. Il a fait tout ce qu'il a pu auprès des Comédiens pour les séduire; il s'étoit engagé à fournir les habillemens & à subvenir aux frais. Ils n'ont pas cru pouvoir manquer à ce point aux deux peres existans de leur Théâtre.

La seconde est un *Alexandre*, de M. le Chevalier de Fénelon. Il paroît que tout le monde passe assez condamnation sur celle-là.

La 3e. est *Dom Carlos*, de M. le Marquis de Ximenès. Le même sujet a été traité par Campistron, sous un nom différent (d'Andronic) suivant Fréron. La premiere n'aura jamais l'air que d'une copie de la seconde. Il trouve que l'auteur frappe bien un vers. On a longtems cru que M. de Voltaire retouchoit les ouvrages de M. de Ximenès.

Le 12 Février 1762.

On a fait une Epigramme sur *Zulime*, qu'on attribue à M. le Comte Turpin. La voici :

Du tems qui détruit tout, Voltaire est la victime;
Souvenez-vous de lui, mais oubliez Zulime.

Le 13 Février 1762.

On a joué depuis quelques jours à Bagnolet *Le Berceau*, Conte de la Fontaine, ajusté au Théâtre par M. Collé. Il y avoit trois lits sur le Théâtre, pour six, ce qui a donné lieu à des plaisanteries. On a trouvé la piece froi-

de, & quelqu'un disoit au Duc d'Orléans *Monseigneur, il faudroit bassiner ces lits-là.*

Le 14 *Février* 1762.

Nous avons pensé perdre ces jours-ci Mr. de Crébillon (*a*), qui est fort vieux. Il s'en est heureusement tiré : il a reçu ses Sacremens, & peu de tems après le Viatique; il a mangé des huîtres.

Le 15 *Février* 1762.

On fait à M. de Marmontel le même honneur qu'à la Fontaine. On regarde ses Contes comme une mine féconde, dont on cherche à s'approprier les richesses. On vient de mettre en Comédie *Annette & Lubin.* Cette Piece en un Acte & en Vers, mêlée d'Ariettes, de Vaudevilles, de Divertissemens, a été reçue sur le Théâtre Italien avec les plus grands applaudissemens. C'est une bagatelle très jolie; il n'y a que quelques mauvaises plaisanteries à retoucher, & le dénouement à resserrer.

Lubin aime Annette, Annette aime Lubin; ils pratiquent l'amour sans le connoître. Le Bailli, qui a de la passion pour la jeune Villageoise, est

---

(*a*) On rapporte qu'un jour, étant allé chez le Roi, S. M. le reçut avec bonté, & dans le courant de la conversation : *vous êtes vieux*, lui dit le Roi, *vous avez plus de quatre-vingts ans.* —— *Non, Sire*, lui répondit-il, *c'est mon Extrait-Baptistaire qui les a.*

conséquemment jaloux : il cherche à troubler cette belle union ; il veut les inquiéter, leur donner des remords : il interpose l'autorité du Seigneur pour remédier au scandale que cause dans le village le désordre de leurs moeurs. Celui-ci s'en laisse imposer d'abord, il punit les deux Amans ; peu à peu il revient de son erreur, il reconnoît leur innocence ; il confond l'imposture du calomniateur, & couronne la flamme innocente d'Annette & de Lubin.

Cette piece, soupoudrée par-tout d'un sel attique & délicat de courtisan, ne peut partir en entier de M. Favart, qui en est le prête-nom : il n'a que du gros-sel. Tous les connoisseurs y reconnoissent la Muse de l'Abbé de Voisenon. En général elle est écrite dans le goût des Pastorales de Fontenelle, avec un naturel trop affecté ; pleine de choses trop pensées, trop spirituelles. Après tout, honneur a M. de Marmontel, qui est l'architype de ce Drame ingénieux !

Le 16 Février 1762.

On nous a donné, l'an passé, *la Confession*, *la Mort* de M. de Voltaire ; on nous produit aujourd'hui son *Testament Littéraire.* Malheur aux plaisans sinistres qui nous obligent à prévoir un événement dont l'aspect afflige toute la Littérature ! Quant à cette production, elle est d'un homme qui à force de chercher de l'esprit en rencontre quelquefois par hazard. On l'attribue à l'Avocat Marchand.

Le 17 *Février* 1762.

Chanson sur les Evêques (*a*). *Sur l'air:* De Joconde.

Le haut Clergé s'est assemblé
Pour juger les Jésuites,
Des mœurs de la Société,
Des progrès & des suites:
Mais de ces fameux assassins
Préférant la finance,
Ces Prélats laissent aux Destins
A conserver la France.

Le Cardinal (*b*), homme d'esprit,
Est de l'Académie (*c*);
Mais il n'a pensé ni produit,
Depuis qu'il est en vie:
Ennemi du bien & du mal,
Il prit en patience
Le coup qui le fit Cardinal,
Contre toute apparence.

Au bout du compte un tel soufflet, (*d*)
Au milieu de la joue;

(*a*) Il y avoit alors une assemblée de Prélats, nommés par le Roi, pour examiner la Doctrine des Jésuites.

(*b*) Le Cardinal de Luynes, chez qui se tenoit l'assemblée.

(*c*) Il étoit de l'Académie Françoise.

(*d*) On prétend que M. de Luynes a commencé

Aux descendans de *Cadenet*, (*a*)
Tombe-t-il dans la boue?
S'en venger, c'est courir hazard,
Et pardonner, bassesse;
L'Eglise lui sert de rempart,
Pour soutenir noblesse.

Beaumont (*b*), par Grisel (*c*) inspiré,
Laquais, (*d*) Prêtre hypocrite,
A l'aveuglement condamné,
De rien ne voit la suite :
Cependant il a fort bien sçu
Que l'affreux Régicide,
Par les Ignaciens conçu,
Fit Damien (*e*) parricide.

---

par servir, mais ayant reçu un souflet dont il ne prit pas vengeance, il fut obligé de prendre le parti de l'Eglise.

(*a*) Voyez l'histoire de la Mere & du Fils par Mezeray, où est toute l'origine de la maison de Luynes.

(*b*) L'Archevêque de Paris.

(*c*) Grand Pénitencier, l'ame damnée de M. l'Archevêque & son Confesseur.

(*d*) On prétend que M. Grisel a été Laquais: c'est un fol dont on cite mille traits extravagans, entr'autres celui de Mlle. Huno, Maîtresse de M. de la Valierè. On l'accuse d'avoir volé 50,000 Livres à la succession de Mr. de Tourni, Intendant de Bordeaux, dont il étoit Directeur.

(*e*) L'exécrable assassin du Roi.

Or, de ces faits, nos chers amis,
Quelle eſt la conſéquence?
Dira-t-on qu'avec ces maudits,
Il eſt d'intelligence?
Non: cherchant l'abſolution,
Cette troupe perfide
Vint le ſoir même à Charenton,
Pour laver l'homicide.

Cambrai, (a) ce Prêtre mépriſé,
La honte de l'Egliſe,
Par ſes confreres appellé
Comble encor leur ſottiſe:
Aux pieds de ſa vieille Beauté,
Cherchant ce qu'il doit dire,
Il immole la vérité
A l'amoureux délire.

Nicolaï (b), ſot, plat & long,
Vendu comme ſon frere, (c)
Au feu Cardinal Du Perron
Veut renvoyer l'affaire;
Et de la place qu'il remplit
Oubliant la décence,

(a) L'Archevêque de Cambrai, amant de Madame la Comteſſe de Lismore.

(b) L'Evêque de Verdun, qui porte toujours des cheveux plats & longs.

(c) Le Premier Préſident de la Chambre des Comptes, qu'on dit vendu à la Cour.

Insulte, fier de son crédit,
Et Soissons (a) & la France.

Sans respect pour sa dignité
Orléans (b) se rétracte (c),
Chacun sait que sa parenté
Ne fut jamais intacte;
Il corrompt jusqu'à son cousin:
On passe la cousine (d),
Mais la Feuille qu'il tient en main (e)
Vaut bien la Loi Divine.

Le reste, un amas d'ignorans,
De l'Eglise la lie,
Bas valets, lâches courtisans
De cette Secte impie:
Craignant le fer & le poison,
Tous ces Prêtres coupables,
Laissent leur Prince à l'abandon
De ces gens détestables.

(f) . . . .

(a) M. de Soissons ayant répondu à M. de Verdun, qui citoit continuellement le Cardinal du Perron en faveur des Jésuites, que c'étoit un fripon à ne point citer: celui-ci repliqua à M. de Fitz-james que c'étoit lui qui en étoit un.

(b) M. de Jarente.

(c) Etant Evêque de Digne, il avoit été contre les Jésuites.

(d) Mlle. de Jarente, qui demeure chez son oncle.

(e) Il a la Feuille des Bénéfices.

(f) On a retranché quelques couplets qui ne signifient pas grand'chose.

S'étonnera-t-on que Ricci, (*a*)
Ce monstre sanguinaire,
Défende (*b*) à sa cohorte ici
D'être à ses vœux contraire?
Quand il signeroit mille fois,
C'est un nouveau parjure:
Ce Barbare ne suit de loix,
Que contre la Nature.

Vengez-vous, grand Prince, il est tems:
Chassez la race impie:
Vengez Lisbonne, Henri le Grand,
L'Amérique & l'Asie:
Quiconque oseroit des Césars
Insulter la puissance,
Doit être puni sans égards;
C'est le vœu de la France!

Le 18 *Février* 1762.

L'Académie Royale de Musique a retiré *Zaïs* hier, & a remis des Fragmens, composés de l'Acte du Bal des *Fêtes Vénitiennes*, de celui de *Pygmalion*, & de celui de l'*Amour & de Psiché*.

L'Opéra se retourne en tout sens pour ramener la foule: l'engouement du Public paroît tout décidé en faveur des Italiens; il faut le laisser se blaser sur ce spectacle.

(*a*) Le Général des Jésuites.

(*b*) Le Général n'a voulu entendre à aucune réforme concernant sa *Société*; il a répondu au Roi qui lui proposoit la réforme de son Ordre: *sint ut sunt aut non sint!*

Dans le premier Acte, Mlle. le Mierre fait le rôle du Maître de Musique, avec un enjouement, une vérité, un goût qui ravissent. Le second ne sert qu'à faire regretter Géliotte. Muguet ne peut en rien représenter Pygmalion: c'est un acteur maigre, qui n'a pas la moindre figure; il a l'air d'une marionette. D'ailleurs on a fort mal à propos fait jouer Mlle. Allard, qui n'est point du tout faite pour chanter, non plus que pour le genre de Danse qu'exige le rôle de la statue animée. On ne peut exprimer les acclamations du Public, à la vue de Mlle. Arnoux, qui n'avoit point paru depuis longtems. Elle est en possession de nous reproduire Psyché, & d'inspirer l'amour à tous les cœurs de ceux qui la voient dans cette Tragédie.

Le 19 *Février* 1762.

M. l'Abbé Morlaix, Docteur de Sorbonne, & l'un des Coopérateurs de l'Encyclopédie, s'avoue l'auteur du *Manuel de l'Inquisition.* Il étoit déjà connu par la vision du Sr. Palissot, pamphlet très satyrique, (*a*) qui lui avoit fait faire quelque séjour à la Bastille.

Le 20 *Février* 1762.

Il s'est passé hier un événement à la Comédie Françoise, qui doit faire à jamais époque dans l'histoire du Théâtre. On

(*a*) Des femmes de la plus haute considération y étoient tournées en ridicule.

On jouoit *Tancrede*: Mlle. Clairon faiſoit *Aménaïde.* Quand elle en fut à ces Vers:

„ On dépouille Tancrede, on l'exile, on l'outrage...
„ C'eſt le ſort d'un héros d'être perſécuté....
„ Tout ſon parti ſe tait: qui ſera ſon appui?
„ Sa gloire! . . . .
„ Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs.....
„

l'Actrice ſublime donna des inflexions de voix ſi nobles & ſi pénétrantes, que tous les ſpectateurs, pleins de l'événement du jour (*a*), ſentirent l'à propos. Le nom de *Broglie* vola de bouche en bouche, & le ſpectacle fut interrompu à pluſieurs repriſes par des applaudiſſemens qui ſe renouvelloient ſans ceſſe.

Le 22 *Février* 1762.

Le livre de *la Nature* ne mérite pas la même célébrité éphémere qu'il a eue: c'eſt une nouvelle pierre ajoutée à l'édifice du Matérialiſme, façonnée à-peu-près comme les autres. Les quatre propoſitions cardinales de l'auteur ſont: 1. Il y a un équilibre néceſſaire de biens & de maux dans la Nature. 2. La Génération uniforme des Etres. 3. L'Inſtinct moral. 4. Le Phyſique des Eſprits. Il convient qu'il n'a point inventé ces différens Syſtêmes, mais il prétend

(*a*) M. le Maréchal *de Broglie* a reçu hier une Lettre de Cachet, qui l'exile dans ſes terres.

aller plus loin. que les autres, & en déduire des conséquences neuves. On sent qu'elles ne peuvent être à l'avantage ni de la morale, ni de l'humanité. Ce livre est trop scientifiquement écrit pour amuser les gens superficiels, & il ne l'est pas assez agréablement pour attacher les Sçavans, auxquels il n'apprendra rien. Le mal qu'il fera, sera donc très peu de chose, puisque peu de gens le liront. On l'attribue à un M. *Robinet*.

Le 24 *Février* 1762.

On parle beaucoup du Requisitoire de M. le Procureur général (La Chalotais) du Parlement de Bretagne contre les Jésuites. Nous n'en ferons mention qu'en ce qui concerne notre objet. Ce sçavant Magistrat prétend que l'Education donnée par les Jésuites n'est point si précieuse. Il propose, en conséquence, de faire un nouveau plan d'études..... Il est certain que ce moment-ci est une crise heureuse dans les Lettres, dont il faudroit profiter pour chasser enfin l'ignorance & la superstition de leurs derniers repaires, pour substituer l'esprit philosophique à l'esprit pédantesque qui regne encore dans les colleges, & pour apprendre à la jeunesse des choses qu'elle doive & qu'elle puisse retenir.

Le 25 *Février* 1762.

Nous avons sous les yeux une Lettre de M. de Voltaire (à M. l'Abbé de Launay) dans laquelle il nous apprend que son Commentaire sur

Corneille doit l'occuper encore deux ans ; qu'alors il en aura 69, & qu'il eſt trop vieux, trop triſte, trop ami du calme & du ſilence, pour déſirer ſon retour à Paris...... Il ſigne, *de Voltaire, Gentilhomme ordinaire du Roi.*

Le 26 Février 1762.

La repriſe d'*Armide* s'eſt faite aujourd'hui ſans le moindre tumulte. La fureur du Public pour ce bel Opéra, s'eſt paſſée comme un enchantement...... On trouve plus de Muſique dans le plus petit Opéra-comique.

Le 28 Février 1762.

Les Comédiens ont reçu des défenſes de jouer *Tancrede*, juſqu'à nouvel ordre, en conſéquence de ce qui s'eſt paſſé le ſamedi 20.

Le 28 Février 1762.

Aujourd'hui, que la Comédie Italienne eſt à ſon plus haut degré de faveur & d'illuſtration, il eſt eſſentiel d'établir la poſition actuelle de ce Spectacle.

On y compte 15 Acteurs (dont 3 provenant de l'Opéra-comique & deux à la penſion) & 13 Actrices (dont 4 à la penſion & deux provenant de l'Opéra-comique). Dans cette multitude, à peine trouvons-nous quelques perſonnages qui méritent qu'on en parle.

Carlin paſſe pour être un très grand Arlequin : il eſt fait pour dérider les fronts nébuleux ; on lui trouve de la fécondité, beaucoup de variété dans ſes lazzis, une ſoupleſſe étonnante dans

ſon jeu; il provoque, malgré qu'on en ait, la groſſe gaîté, mais c'eſt un Arlequin.

De Heſſe eſt Acteur, Valet du premier ordre; il entend d'ailleurs à merveille la choréographie. Nous trouvons dans *Rochard* un Chanteur agréable; il a de la propreté, du goût; il joue quelques rôles paſſablement. *La Ruette* répare à force d'art la nature la plus ingrate, c'eſt un Muſicien conſommé. On déſireroit encore entendre *Clairval* ſur le Théâtre de l'Opéra-comique; ſon filet de voix ſe perd ſur celui des Italiens: on en voit aſſez pour regretter qu'il n'en puiſſe pas faire entendre davantage. Le robuſte *Audinot* rend au naturel la groſſiéreté des mœurs du peuple. Tous ces talens divers ſont éclipſés par celui de *Cailleau*; c'eſt un Comédien qui a toutes les qualités, à la nobleſſe près: ſa voix embraſſe tous les genres; elle ſe monte à tous les tons; elle vaut un orcheſtre entier: il eſt principalement fait pour la Parodie.

Mad^me^. *Favart* a été longtems l'héroïne des Italiens, apparemment parce qu'elle n'étoit point ſurpaſſée par d'autres. En général, elle eſt médiocre, elle a la voix aigre, manque de nobleſſe, & ſubſtitue la fineſſe à la naïveté, les grimaces à l'enjouement, enfin l'art à la nature. On a beaucoup applaudi au début de Mlle. *Piccinelli*. C'eſt une Cantatrice du premier ordre: elle n'a pourtant pas dans le goſier cette flexibilité qu'exige l'Italien pour être chanté dans ſa

derniere perfection. Du reste, elle n'est propre en rien au Théâtre.

Mlle. *Villette*, transfuge de l'Opéra, a été mieux accueillie à ce Spectacle. Son volume de voix, trop médiocre pour le premier théâtre, a mieux rempli celui des Italiens : elle a un air niais, qui s'adapte à certains rôles ; mais elle n'est rien moins qu'Actrice, elle n'a ni chaleur ni sentiment.

On devroit s'applaudir de l'acquisition de Mlle. *Neissel*, si sa voix voilée suffisoit au lieu où elle chante. Elle a des graces, du naturel, du goût, du sentiment; mais ses sons trop affoiblis quand ils parviennent à l'oreille, ne produisent plus qu'une demi-sensation.

Tous ces talens, dont aucun n'est parfait, se rapprochent beaucoup plus du médiocre, & la fureur avec laquelle on court à ce Spectacle, ne pourra jamais faire honneur au siecle. Les partisans du bon goût esperent tout du tems & de l'inconstance des Parisiens.

Le 1 Mars 1762.

M. *Collé* a mis encore en Opéra-comique le Conte de la Fontaine, *A femme avare galant escroc*. Cette plaisanterie a été jouée chez M. le Duc d'Orléans, à Bagnolet. Dans ces ouvrages de société on se permet bien des gravelures, toujours sûres de réussir en pareil cas, mais qui rendent une piece hors d'état d'être présentée au public.

Le 2 Mars 1762.

Mes dix-neuf ans, ouvrage de mon cœur. Tel eſt le titre d'un Recueil aſſez gros d'Opuſcules en tous genres, en vers & en proſe. M. du Roſoy eſt le nouveau candidat qui ſe met ſur les rangs. Il annonce qu'il a déjà une tragédie toute prête. Nous remarquons dans cet auteur un ton décidé, qui eſt ordinairement l'indice des talens médiocres : il tranche ſans difficulté ſur les plus grands hommes.

Le 3 Mars 1762.

Julie, ou le Triomphe de l'Amitié, Comédie en trois Actes & en proſe. Cette Piece a été jouée aujourd'hui pour la premiere & derniere fois.

La ſcene eſt dans une eſpece d'hôtellerie, où logent différens perſonnages, entr'autres un jeune étourdi, qui a enlevé une Demoiſelle & l'a épouſée. Ils ſont dans la derniere miſere : l'hôteſſe veut les renvoyer ; un ami du mari a la générosité de payer leurs dettes, & de pourvoir à leurs beſoins. Pour ménager leur amour-propre, il uſe de détours qui font naître & fomentent la jalouſie de ſon ami ; une explication auroit bientôt éclairci le tout, mais la piece finiroit trop tôt. Des incidens, des perſonnages poſtiches prolongent le dénouement : à la fin tout s'éclaircit, & le mari reconnoît l'innocence & la grandeur d'ame de ſon bienfaiteur.

Cette Piece eſt de M. Marin, auteur d'une *Hiſtoire de Saladin*, de différentes autres brochu-

res, & successeur de Crébillon à la Censure de la Police.

Le 4 Mars 1762.

M. de Marmontel a mis aussi *Annette & Lubin* en Opéra-comique; M. de la Borde a fait la Musique. On prétend que cet ouvrage ne peut se présenter sur la scene. *Annette* y paroît grosse à pleine ceinture, & il y a un interrogatoire du Bailli des plus gras. On assure qu'il sera joué à Choisy.

Le 5 Mars 1762.

Il se vend sous le manteau une brochure intitulée: *Le Colporteur.* On l'attribue à M. Chevrier. Elle n'a d'autre mérite que son *incognito*, & quelques anecdotes scandaleuses sur différens Littérateurs.

Le 6 Mars 1762.

Armide ne peut absolument tenir devant l'Opéra-comique; il est désert. Cet Opéra eut 33 représentations à sa premiere reprise: elles ont rendu 107,000 livres.

Le 7 Mars 1762.

Le Sermon du Rabin *Akib* de M. de Voltaire, qui étoit peu répandu, s'étant divulgué beaucoup, au moyen d'une impression faite en ce pays, la Police fait les recherches les plus séveres sur ce pamphlet: ce qui lui donne une vogue qu'il n'avoit pas eue.

Le 8 Mars 1762.

Le sort de l'Opéra-comique est enfin fixé. Il

eſt incorporé avec la Comédie Italienne. L'engouement du Public, joint à celui de la Cour, a fait décider que ce Spectacle auroit lieu toute l'année. On prétend que l'étiquette a beaucoup contribué à la réunion ; il n'eût pas été décent de faire jouer devant la Famille Royale des histrions qui n'auroient pas été revêtus du titre de *Comédiens du Roi.*

Le 9 Mars 1762.

La Comédie Italienne, en conſéquence de ſa réunion avec l'Opéra-comique, a le privilege exclusif de jouer la ſemaine de la Paſſion ; elle ſe tranſportera ſur le Théâtre de la foire. Ce changement de ſcene redoublera la fureur du Public. Tout eſt déjà loué pour tous les jours, juſqu'aux troiſiemes loges.

Le 10 Mars 1762.

M. de Voltaire ne laiſſe paſſer aucune occaſion de s'égayer en amuſant le Public. Il paroît une plaiſanterie qu'on lui attribue à l'occaſion de l'expulſion des Jéſuites, dont il eſt tant queſtion aujourd'hui. Cette piece eſt intitulée : *la Balance égale.* Il y expoſe le pour & le contre. Le tout eſt aſſaiſonné de ſarcaſmes, qu'il ſait ſi bien manier.

Le 13 Mars 1762.

Quoique l'anecdote que nous allons rapporter ſoit ancienne, comme elle n'eſt pas connue & qu'elle intéreſſe tous les partiſans de M. de Voltaire, nous allons la conſigner ici.

Un

Un témoin oculaire (l'Abbé Besson) nous rapporte, que M. de Voltaire dans la quinzaine de Pâques derniere, se crut obligé d'édifier les nombreux vassaux dont il est Seigneur, & surtout Mlle. Corneille dont il forme si parfaitement le cœur & l'esprit. En conséquence, ce grand homme fait venir un Capucin, se confesse humblement à ses genoux, fait entre ses mains une espece d'abjuration, communie ensuite, & fait donner six francs au vilain.

Le 15 *Mars* 1762.

Il se répand une parodie d'une Ariette du *Maréchal*, Opéra-comique, sur M. le Maréchal Prince de S***.

Je suis un pauvre Maréchal,
Et je redeviens Général
Depuis que Broglie en son village
Est renvoyé par Pompadour:
Mais si j'abandonne la cour,
J'y reviendrai, selon l'usage,
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Y faire admirer mon ouvrage.

Le 16 *Mars* 1762.

Nous apprenons que M. de Marmontel travaille à une *Poëtique*. Nous espérons qu'il nous donnera de meilleurs préceptes en théorie qu'en action.

Le 16 *Mars* 1762.

Le Trésor du Parnasse ou le plus joli des Recueils.

Mrs. de Bernard, de Bernis, Colardeau, Dorat, Des Mahis, Feutry, de Laurès, le Miere, Marmontel, de Moncrif, Pesselier, Robbé, de St. Lambert, Sédaine, Thomas, de Voltaire, figurent tour-à-tour dans ce Recueil. On y voit des choses qu'on trouve partout, & on y remarque des Odes sacrées à côté de Poësies d'une galanterie des plus libres.

Le 17 *Mars* 1762.

On a joué aujourd'hui à l'Opéra, *Dardanus*, Opéra, (Musique de Rameau, paroles de la Bruyere) pour la Capitation des Acteurs. Ce jour-là n'a point rendu comme à l'ordinaire. On n'a fait qu'environ 1,000 écus.

Le 18 *Mars* 1762.

M. le Chevalier de Laurès, ce poëte Lauréat couronné plusieurs fois par l'Académie Françoise, donne au Public une Ode intitulée: *la Navigation.* Elle tire tout son mérite du zele patriotique. C'est un médiocre ouvrage, comme tous ceux de ce poëte.

Le 19 *Mars* 1762.

On est surpris de ne voir pas paroître l'*Eponine* de M. de Chabanon, tant vantée, & qui devoit se jouer par autorité. Nous apprenons que les clameurs des opprimés se sont fait entendre, & ont touché ceux qui vouloient favoriser ce drame à l'exclusion des autres. M. du Belloy surtout, dont la Tragédie, sans avoir le même titre, présente les mêmes situations que celle de

M. de Chabanon, a intéressé l'humanité des Gentilshommes de la Chambre. Il a fait voir que sa piece paroissant après celle de son concurrent, devoit nécessairement tomber, quelle que fût la réussite du premier : qu'au contraire, la sienne n'entraîneroit pas aussi essentiellement la chûte de son rival, celui-ci lui étant bien supérieur par la pompe, l'harmonie, le coloris de la versification; présages certains du succès. Les Gentilshommes de la Chambre se sont rendus à cet argument lumineux, trop flatteur pour que M. de Chabanon s'y refusât, & tout est rentré dans l'ordre accoutumé.

Le 21 Mars 1762.

M. Colardeau chausse le brodequin aujourd'hui. Il a fait une petite piece en deux actes, intitulée *Camille & Constance.* Ce drame a été représenté à Auteuil, chez les Demoiselles Veriere; il est tiré de *la Courtisane amoureuse*, Conte de la Fontaine. On sent tout le sel que devoit avoir cette piece en pareil lieu. L'auteur veut la resserrer en un acte, & nous en régaler aux François.

Le 22 Mars 1762.

M. Dorat a fait aussi une Tragédie, intitulée *Théagene & Chariclée.*

M. Sauvigny, garde du corps du Roi de Pologne, nous promet également, *la mort de Socrate*, Drame en trois actes.

Le 23 Mars 1762.

Depuis qu'il eſt décidé que les Comédiens Italiens jouïront du privilége de l'Opéra-comique & joueront la ſemaine de la Paſſion, les autres Spectacles ſe donnent des mouvemens pour participer à cette grace : ils profitent de la circonſtance du feu qui a pris à la foire & cherchent à réveiller l'humanité en faveur des incendiés : ils offrent de jouer au profit de ceux-ci. Il n'y a pas d'apparence qu'ils obtiennent cette grace.

Le 24 Mars 1762.

Les Italiens devoient aller jouer ſur le théâtre de l'Opéra-comique pendant la derniere ſemaine, mais l'incendie de la foire a dérangé cet arrangement : ils reſteront où ils ſont, & les Danſeurs de corde auront ce théâtre-là. C'eſt un inconvénient préjudiciable aux premiers : toutes les loges étoient déja louées ; les Pieces qu'on joue à préſent, déja uſées, auroient acquis un air de nouveauté par le changement de lieu, capable d'engouer tout Paris.

Le 25 Mars 1762.

M. l'Abbé de la Caille, de l'Académie Royale des Sciences, l'un des plus célebres Aſtronomes de l'Europe, eſt mort le 21 de ce mois. Il n'avoit jamais été malade.

26 Mars 1762.

M. l'Abbé Arnaud, aujourd'hui Directeur du *Journal Etranger*, commence à monter aux

honneurs Littéraires, il a été élu cette après-midi membre de l'Académie des Belles-Lettres.

26 *dudit.*

Il va paroître incessamment *Amelie*, Roman traduit de l'Anglois de Fielding. C'est le Pendant de *Tom-Jones.* On y voit l'amour conjugal déployé dans toute sa force & dans toutes les positions possibles. Madame Riccoboni est auteur de cette traduction, qui peut être très intéressante.

Le 28 *dudit.*

Tout le public voit avec plaisir une ingénieuse gravure de M. de Cormontel, amateur & artiste lui-même: c'est le portrait de M. l'Abbé Chauvelin, ce redoutable écueil contre lequel sont venus se briser, l'orgueil, l'astuce & la politique des Jésuites. Il est représenté avec les attributs de la Magistrature, tenant en mains le livre des *Constitutions*; on lit au bas ce simple & magnifique éloge: *non sibi, sed patriæ natus.*

Le 27 *Mars* 1762.

On a fait aujourd'hui la clôture de la Comédie Françoise. On jouoit *Semiramis*: on en étoit au premier acte, lorsqu'on a crié que le feu étoit à la salle. Jamais effroi n'a été plus soudain & plus terrible: à l'instant les flots de spectateurs en s'écoulant ont entraîné les portes & les cloisons; l'amphithéâtre est descendu dans le parterre; l'orchestre est monté sur le théâ-

tre; les femmes se précipitoient des loges; Mlle. Dumesnil, qui faisoit *Semiramis*, s'est trouvée mal.... Heureusement l'incendie s'est terminée à une chaise brûlée, sur laquelle une actrice avoit laissé tomber une bougie dans sa loge... Une demi-heure après tout le monde s'est calmé, & l'on a continué le spectacle.

Le jeune *Molé* a fait le compliment, & l'a débité. Il étoit plein de fadeurs & de lieux communs, à l'ordinaire. Ce comique orateur y déclare qu'il ne parle point des acteurs qui ont réussi cette année, pour ne point affliger ceux qui ont manqué les suffrages du Public; qu'au reste tous méritent des encouragemens.

28 *Mars* 1762.

Quelque plaisant a trouvé la Parodie de l'Ariette du *Maréchal* digne d'être continuée: on y a ajouté les Couplets suivans:

Si je suis pauvre Général,
Je suis un brave Maréchal,
Je sais exposer ma patrie
Et braver des miens le mépris.
Lorsque je marche aux ennemis,
Par ma manœuvre je leur crie,
Battu chaud, j'ai bon dos;
Poisson soutient S***
La France payera nos sottises.

J'allois combattre Ferdinand,
Et je le croyois par devant,
Mais il s'est trouvé par derriere.

Penſe-t-on qu'un Hanovrien
Puiſſe agir en Italien,
C'eſt au deſſus de ma viſiere ?
Battu chaud, j'ai bon dos;
Poiſſon ſoutient S***
La France a payé nos ſottiſes.

A Rosbac le Pruſſien ſi fier
Pouvoit-il jamais eſpérer
Me vaincre en bataille rangée ?
Moi qui ne m'y rangeai jamais,
Je m'en épargnai tous les frais.
L'éclair diſſipa mon armée.
Battu chaud, j'ai bon dos;
Poiſſon ſoutient S***
La France a payé nos ſottiſes

Mais revenons à Lutzelberg,
Où je vois triompher Chevert
Sans vouloir partager ſa gloire:
C'en étoit fait des ennemis:
Si je marchois, ils étoient pris;
Je fis échapper la victoire.
Battu chaud, j'ai bon dos;
Poiſſon ſoutient S***
La France a payé nos ſottiſes.

Prince fait pour être chéri,
Soyez heureux & favori,
Mais ne commandez pas l'armée.
Au bien qui vous arrivera
Vous verrez qu'on applaudira:
Abandonnez vos deſtinées.
Tôt, tôt, battez chaud.
Tôt, tôt, bon courage;
Que Broglie finiſſe l'ouvrage!

Le 28 *Mars* 1762.

On ne cesse de s'informer de toutes parts quel est l'auteur du livre *de la Nature.* On écrit de Hollande à M. de Mairan, qu'il est de la composition d'un Ex-Jésuite, nommé M. *Robinet.* Ce Philosophe est passé dans cette République, & s'y est marié avantageusement.

28 *Mars.*

Il se répand une nouvelle Epigramme sur Fréron, qu'on attribue à un homme de la cour: elle est intitulée *la Souris.*

Souris de trop bon goût, souris trop téméraire,
Un trébuchet subtil de vous m'a fait raison;
Vous déchiriez, cruelle! un tome de Voltaire,
Tandis que vous aviez les feuilles de Fréron.

Le 30 *dudit.*

Il paroît une *Réponse aux Epitres du Diable,* attribuée à M. de Voltaire. On met dans une Note que, quoique cette piece ait tombée tard entre les mains de l'Editeur, il n'a pas voulu en priver le public. Il l'auroit pu faire sans qu'on lui en sçût mauvais gré: la Piece, comme tout ce qui paroît depuis quelque tems, est indigne de son auteur. Outre les victimes ordinaires que s'immole le Poëte des délices, il a fait choix d'une nouvelle, le Sr. Palissot, & tout le monde applaudit à ce qu'il dit de cet Anti-Philosophe.

31 *Mars* 1762.

On a joué hier chez M. le Maréchal de Richelieu *l'Anette & Lubin* du Sr. Marmontel. Mlle. Neissel faisoit *Anette*, & Clairval *Lubin*. Cette piece a eu le plus grand succès. Ce jour-là même on jouoit aux Italiens la piece de Madame Favart. Ceux qui ont vu les deux, trouvent la premiere infiniment supérieure. Nous avons lu le manuscrit: il nous paroît que le Drame du St. Marmontel est plus ordurier. Il y a un interrogatoire du Bailli, qui malheureusement vient après celui du *Droit du Seigneur*. Du reste, on donne la palme aux deux auteurs du théâtre particulier.

1 *Avril* 1762.

Voilà une des plus fameuses époques de la République des Lettres: les Arrêts du Parlement se sont exécutés aujourd'hui, & les Jésuites ferment leurs Colleges dans le Ressort. Les Pensionnaires de Louis le Grand sont tous sortis, & ceux qui sont connus sous le nom d'*Enfans de Langue* ou *d'Arméniens* pensionnés par le Roi, ont été mis, jusqu'à nouvel ordre, dans des maisons voisines du College. On a fait à l'occasion de l'événement du jour courir la Pasquinade suivante.

„ La Troupe de St. Ignace donnera Mercre-
„ di prochain 31 Mars 1762, pour derniere Re-
„ présentation *Arlequin Jésuite*, Comédie en 5

„ Actes, du Pere Dupleffis: Suivie des *Faux*
„ *bruits de Loyola*, par le Pere Laînez, petite
„ comedie en un acte. Pour Divertiffement, le
„ *Ballet Portugais*: En attendant le *Triomphe de*
„ *Thémis*.

2 *Avril*.

L'Univerfité, fuivant la requifition du Parlement, répand un Mémoire, où elle démontre différentes chofes par rapport à l'inftruction de la jeuneffe. Elle établit 1°. que l'éducation publique eft infiniment préférable à la particuliere: 2. que les Reguliers doivent être exclus de cette éducation, à laquelle doivent être préférablement attachés les grands Corps, qui font en quelque forte membres de l'Etat: elle infinue enfuite que ceux qui fe trouvent chargés de ces pénibles fonctions, devroient être récompenfés d'une façon plus utile & plus honorifique.

2 *Avril* 1762.

On parle beaucoup d'une chanfon faite fur l'Abbé de Voifenon & Mad. Favart, à l'occafion de la piece d'*Anette & Lubin*, qui eft mife fous le nom de cette derniere. Voici cette plaifanterie.

Chanfon nouvelle à l'endroit d'une femme auteur, dont la Piece eft celle d'un Abbé.

Il étoit une femme
Qui pour fe faire honneur,

Se joignit à ſon confeſſeur:
Faiſons, dit-elle, enſemble
Quelqu'ouvrage d'eſprit,
Et l'Abbé le lui fit.

Il cherche en ſon génie
De quoi la contenter;
Il l'avoit court pour inventer:
Prenant un joli conte
Que Marmontel ourdit,
Deſſus il s'étendit.

On prétend qu'un troiſieme
Au travail concourut:
C'eſt Favart qui les ſecourut.
En choſe de ſa femme
C'eſt bien le droit du jeu
Que l'époux entre un peu.

Fraîcheur, naturel, grace,
Tendre ſimplicité,
Tout cela fut du Conte ôté;
On mit des gaudrioles,
De l'eſprit à foiſon,
Tant qu'il fut aſſez long.

A juger dans les regles
La piece ne vaut rien,
Et cependant elle prend bien.
Lubin eſt ſûr de plaire;
On dit qu'*Annette* auſſi
En tire un bon parti.

Mais si sa vaine gloire
Des auteurs s'emparoit,
Le Public sot les nommeroit,
Monsieur *Favart*, sa femme,
Et brochant sur le tout,
Avec eux l'Abbé Fou.

Le 3 *Avril* 1762.

Les Italiens ont fait aujourd'hui la clôture de leur Théâtre. Le Sr. le Jeune a débité le Compliment, rempli de choses flatteuses pour le public. Il y traite assez bien la réunion des deux Théâtres. & prétend que cet assemblage ne fera qu'exciter leur émulation, au lieu de faire naître leur jalousie.

4. *dudit.*

Il court dans les rues un *Dies iræ* sur les Jésuites: il a 59 couplets, il tire tout son mérite des honorables victimes dont il déplore le destin. Rien n'est plus plat ni plus misérable.

5 *Avril.*

Ode sur les Vaisseaux, par M. Courtrat. Voici un nouveau candidat que l'amour de la patrie fait mettre sur les rangs. S'il s'en étoit tenu à l'envie de montrer son zele il feroit louable, mais ce jeune Apedente s'érige en Docteur, & dans une préface nous détaille les propriétés & les privileges de l'Ode. C'est afficher des prétentions comme Auteur, & en cette qualité nous le condamnons au silence, surtout en matiere lyrique.

6 *Avril.*

M. *Barthe*, jeune Provençal de l'Académie de Marseille, nous donne un livre de ses *Opuscules*. Ce sont des Epitres légeres & gracieuses. Il s'y trouve beaucoup d'images, de poësie, de facilité; mais le tout est monté sur un ton de monotonie fastidieuse. Ce genre, très borné, est presqu'épuisé par les Gresset, les Bernis, les Desmahis, les St. Lambert.

Le 7 *Avril* 1762.

M. l'Abbé Raynal vient de donner au Public un Livre qu'il appelle, *Ecole militaire, ouvrage composé par ordre du Gouvernement.* C'est une compilation d'aventures, de belles actions, ou de bons mots, qui ont trait à la guerre. Ce livre, qui auroit pu avoir au moins le mérite du choix & de la concision, est prolixe, diffus, & plein de choses étrangeres au titre. L'auteur a eû 3,000 Liv. de pension pour ce beau travail. Il vouloit qu'on obligeât chaque Régiment à prendre 100 exemplaires de son livre; il le vend 6 Francs. Qu'on évalue l'argent immense qu'auroit recueilli cet homme de Lettres calculateur. Le Ministre ne s'est pas malheureusement prêté à ses projets de fortune.

Le 8 *Avril* 1762.

L'*Annette* & *Lubin* de M. de Marmontel court les Théâtres particuliers. Cette piece a été jouée avant-hier sur celui de la *Folie-Titon*, avec un concours de monde prodigieux.

Ce Poëte passe pour auteur de la chanson sur l'Abbé de Voisenon. Celui-ci paroît en rire; mais il en garde un ressentiment profond, à ce qu'assurent ceux qui le connoissent. Il espere bien faire rire à son tour le public aux dépens du Poëte Gascon.

Le 9 Avril 1762.

On vient de donner un 5me. Volume aux *Oeuvres du Philosophe de Sans-Souci.* On sait que ce livre est du Roi de Prusse, & est un monument à jamais durable, élevé à l'honneur des Lettres. Il n'y a gueres que des *Epitres* dans ce nouvel ouvrage, roulant toutes sur la guerre passée & la présente. Elles sont bien propres à détruire les imputations odieuses dont on a chargé cette Majesté. Il paroît que c'est après avoir épuisé toutes les voyes de négociation qu'il s'est porté à agir hostilement. Quelques-unes sont écrites avec la simplicité dont César racontoit ses victoires.

On parle dans la préface d'une rapsodie intitulée *l'Anti-Sans-Souci*, qu'on avoit fait paroître sous le nom respectable de M. Formey. Ce Libelle, peu connu à Paris, paroissoit avoir pour but de ternir les Philosophes d'aujourd'hui, sous le nom injurieux de *Nouveaux*.

Le 10 Avril 1762.

M. le Maréchal d'Estrées a sa part aussi dans les couplets sur nos Généraux. C'est toujours sur le même air: *Je suis un pauvre Maréchal.*

Sur le Maréchal d'Estrées :

Je marche comme un Maréchal,
Point du tout comme un Général.
Si nous avons quelque avantage,
Soubise en aura tout l'honneur ;
Je le lui cede de bon cœur,
Je n'ai point de cœur à l'ouvrage.
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Je n'ai point de part à l'ouvrage.

Contades en fut mécontent ;
Je devins son Aide de camp,
Sans vouloir être davantage.
Ce procédé ne prit pas bien ;
Je m'en ris, je suis citoyen,
C'est un assez beau personnage.
Tôt, tôt, tôt, battez chaud,
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Je n'ai point de part à l'ouvrage.

Le 11 *Avril* 1762.

Les parts des Acteurs de la Comédie Italienne se sont montées cette année à 11,500 Liv. chacune.

Le 11 *Avril* 1762.

Mlle. Neissel & Audinot quittent le spectacle de la Comédie Italienne, & passent au service du Prince de Conti. Il y a eu une grande jalousie contre la premiere, de la part de Mesdames Favart & Villette. Elle n'a pu tenir contre leurs cabales.

Le 13 *Avril* 1762.

Il paroît une *Réponse au discours de M. de la Chalotais*, qu'on attribue au Pere Griffet; elle est foible de preuves, & forte d'insolences. Il voudroit insinuer que tout ce qui se passe aujourd'hui contre les Jésuites, n'est qu'une suite du Systême qu'ont formé les nouveaux Philosophes de sapper les fondemens de la Religion. Par où mieux commencer qu'en détruisant les Jésuites, ce corps infatigable, qui a toujours opposé le bouclier de la foi aux attaques réitérées des Encyclopédistes! Le bruit a couru que le *Discours* de M. de la Chalotais avoit été fait par M. d'Alembert, & ce Jésuite donne par-là assez à entendre que le Magistrat n'a pas parlé d'après lui seul.

Le 14 *Avril* 1762.

Le Jésuite Misopogon Séraphique, ou l'ennemi de la barbe des Capucins: Amphigouri qui n'a rien de remarquable, que la licence qui y regne, & une anecdote très scandaleuse sur l'Abbé de la Porte, ci-devant Jésuite.

Le 15 *Avril* 1762.

On sçait que depuis longtems M. de Voltaire travailloit à châtier sa *Pucelle*, à la rendre pudibonde. Il en paroît enfin une nouvelle Edition in 8°. en 20 Chants, avec des Estampes. On y a retranché tout ce qui avoit trait à Mad. la Marquise de Pompadour. Du reste, l'Auteur y regagne en impiété tout ce qu'il y perd en obscénité.

Le

Le 16 *Avril* 1762.

Nous revenons au *Colporteur* de M. Chevrier, qu'il appelle *histoire morale & critique.* Ce livre est de la plus grande rareté. Le Gouvernement n'a point voulu en permettre ni tolérer l'introduction en France, ce qui désole les Libraires, l'ouvrage étant assuré du plus grand débit par les atroces médisances ou calomnies dont il est farci. L'impudent Ecrivain y nomme sans égard les gens par leur nom. A travers toutes les infamies dont sa satyre est pleine, il se trouve quelques anecdotes assez amusantes. On en lit une sur un vers de la *Mariamne* de M. de Voltaire, qui fait rire. Madame la Maréchale de *** ayant ouï dire que cette Tragédie étoit meilleure sous sa premiere forme, en demanda une lecture à son auteur, qui étoit de cet avis. Quand il en fut aux fureurs d'*Hérode*, après avoir empoisonné *Mariamne*, il appuya beaucoup sur ce vers que dit le Prince, en l'exhortant à vivre :

„ Vis pour toi, vis pour moi, vis pour nos chers enfans. . . . . .

le Poëte exhala si pathétiquement cette exclamation, que la Maréchale attendrie se mit à pleurer : *Ne vous affligez pas, Madame*, lui dit le prêtre Macarty, *il y en aura pour tout le monde.*

Le 17 *Avril* 1762.

Les Jésuites se sont défaits d'une très grande quantité de Livres, que M. le Duc de la Va-

liere a achetés, ainsi que M. le Comte de Lauraguais.

Le 2me. Volume de Trévoux vient de paroître encore, mais le Pere Bertier a déclaré que c'étoit le dernier qu'il donneroit. Ce Jésuite convient qu'il ouvre enfin les yeux; qu'il n'avoit jamais lu les *Constitutions* que depuis qu'elles ont été épluchées si sévérement, & qu'il s'apperçoit qu'il étoit, sans s'en douter, l'espion du Général, à l'égard de tous les Sçavans dont il parloit dans ses ouvrages: qu'il recevoit fréquemment des Lettres de ce Supérieur, qui l'interrogeoit successivement sur leur compte; qu'il lui répondoit dans la sincérité de son cœur; ensorte que ce Chef pouvoit connoître leurs écrits dans son Journal, & leurs mœurs & leur caractere par ses réponses.

Le 18 *Avril* 1762.

La *Mort d'Adam*, Tragédie en 3 actes, traduite de l'Allemand de M. *Klopstock*, par un anonyme.

Cette traduction en prose ne répond point à la sublime idée qu'on donne de l'original dans le discours préliminaire, où l'on exalte ce drame comme un chef-d'œuvre digne d'Homere ou de Sophocle. Il y a du pathétique d'expression, plus que de situation.

Le 18 *Avril* 1762.

A la Nation, Poëme. Tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. d'Arnaud. On se doute

bien qu'il roule sur le zele patriotique. La fiction en est commune, la poësie dure & boursouflée : une adulation basse pour le Ministere, voilà tout ce qui en résulte. Le *Mercure* en fait un extrait si pompeux & si emphatique, qu'il n'y a aucun doute qu'il ne soit de la façon même de l'auteur, très extasié de son chef-d'œuvre. Il fonde dessus les plus grandes espérances de fortune.

Le 19 *Avril* 1762.

Aujourd'hui s'est fait la rentrée des deux Comédies, qui n'ont donné rien de nouveau. L'Italienne n'a point eu son affluence ordinaire, ce qui est d'un mauvais augure. Ce début pourroit bien être l'époque de la décadence que tous les amateurs du vrai beau lui présagent & lui souhaitent.

Le 20 *Avril* 1762.

L'Opéra a fait sa rentrée aujourd'hui par *Dardanus*. Jamais on n'a vu un spectacle si délabré. On remarque une réforme assez considérable dans les subalternes, qui influent pour peu sur le total du spectacle. Il y en auroit une plus considérable à faire dans les chanteurs, mais la pénurie empêche de rien changer.

Le 20 *Avril* 1762.

L'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres a tenu aujourd'hui son assemblée publique d'après Pâques.

M. le Beau, Secrétaire de la Compagnie, y a

lu les Eloges de M. le Cardinal Paſſionnéi & de M. l'Evêque de la Ruvaliere.

Cette lecture a été ſuivie de celle d'un Mémoire de M. de la Nauſe, ſur le ſujet de la 4me. Eglogue de Virgile, par rapport à l'Enfant que le poëte a voulu y déſigner.

M. l'Abbé Barthelemi a donné après une explication curieuſe du fameux bas-relief Egyptien de Carpentras.

Enfin, M. de Chabanon a régalé le public de la traduction d'une Ode de Pindare, avec des Notes.

Le 21 Avril 1762.

L'Académie Royale des Sciences a fait aujourd'hui ſa rentrée publique d'après Pâques.

M. de Fouchy, Sécrétaire perpétuel, y a lu les Eloges de M. Belidor & de M. Rouillé. Tout le monde a applaudi au premier: quant au ſecond, on l'a reçu comme un monument élevé par le menſonge & l'adulation à la mémoire d'un homme qui ne mérite d'être connu à la poſtérité, ni comme Miniſtre ni comme Savant.

Cette lecture devoit être ſuivie de celle de pluſieurs Mémoires: M. de Montigny, chymiste, a abſorbé tout le tems de la ſéance, par une ennuyeuſe relation de ſon voyage, de ſes expériences & de ſes réſultats, relatifs aux Salines de la Franche-Comté.

M. de la Lande a terminé la séance en rendant compte du passage de *Vénus* sur le disque du Soleil. Il a cru déterminer d'après ses observations la distance des Planetes au Soleil. La Terre, qui jusqu'à présent ne passoit pour être qu'à 29,000,000 de lieues de cet Astre, s'en trouve reculée de 32,000,000. *Saturne*, la planete la plus éloignée de toutes, en est à 36,000,000. & plus: 12,000,000 est la distance de *Mercure*, qui est le plus voisin. Ce Mémoire a paru très bien fait, & mis à la portée des plus ignares, par la clarté dont il est.

Le 22 Avril 1762.

La rentrée de la Comédie Françoise n'a pas été plus brillante que l'autre. Le Sr. Molé a débité un compliment, qui outre les fadeurs ordinaires pour le Public, contenoit un aveu très modeste de lui, Molé, sur son insuffisance à remplacer Le Kain absent, dans la piece qu'on alloit jouer, & un éloge & des regrets très considérables à l'occasion de la perte de Grandval, qui se retire.

Grandval est en effet retiré. On prétend qu'il a fait l'insolent vis-à-vis M. le Duc d'Aumont: ce qui est assez croyable. Cette perte est grande pour le Public & pour les Comédiens. L'un perd un acteur unique dans certains rôles, les autres un modele propre à former d'excellens sujets.

Le 23 *Avril* 1762.

Le Sr. le Kain est allé chez M. de Voltaire, en députation de la part des Comédiens, pour réparer leur impertinence à l'occasion de sa derniere Tragédie, (*Olympie*) qu'il a été obligé de retirer, à cause de leur désunion. Ils sentent combien il leur est essentiel de ménager ce grand Poëte, leur maître & leur bienfaiteur.

Le 24 *Avril* 1762.

On a accommodé le College Duplessis d'une partie du Pensionnat des Jésuites, & la porte de communication ouverte pour passer d'un College à l'autre a été baptisée la *Porte Chauvelin*, monument éternel du zele patriotique de ce grand homme.

Le 25 *Avril* 1762.

Le Pere Griffet desavoue les Livre & Réponse à M. de la Chalotais, dont on a parlé ci-dessus: il a été brûlé hier par Arrêt du Parlement.

Le 25 *Avril* 1762.

Il court un Vaudeville en 40 couplets, où l'on passe en revue à peu près toute la Cour. Il est sur un air d'*Annette* & *Lubin*, dont le refrein est *y a-t-il du mal à cela*? On sent qu'il est heureux & prête beaucoup.

Le 27 *Avril* 1762.

Crébillon, malgré ses 89 ans, n'a point succombé à la longue maladie qu'il vient d'éprouver. Il est beaucoup mieux, & son grand appétit est revenu. Le Roi a donné à cette occa-

ſion les plus grandes marques de bonté. Il avoit chargé ſpécialement M. le Comte de Clermont de lui apprendre tous les jours des nouvelles de la ſanté de cet Académicien, confrere de S. A. S.; & en conſéquence ce Prince envoyoit & envoye encore ſavoir comment il ſe porte.

Le 28 *Avril* 1762.

Tout ce qui vient de M. de Voltaire eſt précieux. Voici encore une plaiſanterie qu'on lui attribue, & où l'on trouve pour le moins autant de patriotisme que dans tous les mauvais vers dont nous ſommes inondés : c'eſt à l'occaſion des Vaiſſeaux.

Extrait de la Gazette de Londres du 20 *Février* 1762.

Nous apprenons que nos voiſins, les François ſont animés autant que nous, au moins, de l'eſprit patriotique. Pluſieurs Corps de ce Royaume ſignalent leur zele pour le Roi & pour la Patrie. Ils donnent leur néceſſaire pour fournir des Vaiſſeaux, & on nous apprend que les Moines, qui doivent auſſi aimer le Roi, donneront de leur ſuperflu.

On aſſure que les Bénédictins, qui poſſedent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le Royaume de France, fourniront au moins neuf Vaiſſeaux de haut bord. Que l'Abbé de Cîteaux, homme très important dans l'E-

tat, puisqu'il possede sans contredit les meilleures Vignes de Bourgogne & la plus grosse Tonne, augmentera la Marine d'une partie de ses futailles. Il fait bâtir actuellement un Palais, dont le devis est d'un million sept cens mille livres tournois, & il a déja dépensé quatre cens mille francs à cette maison pour la gloire de Dieu; il va faire construire des vaisseaux pour la gloire du Roi.

On assure que Clairvaux suivra cet exemple: quoique les vignes de Clairvaux soient très peu de chose, mais possédant quarante mille arpens de bois, il est très en état de faire construire de bons navires.

Il sera imité par les Chartreux, qui le vouloient même prévenir, attendu qu'ils mangent la meilleure Marée & qu'il est de leur intérêt que la mer soit libre. Ils ont trois millions de Rentes en France pour faire venir des Turbots & des Soles; l'on dit qu'ils donneront trois beaux Vaisseaux de Ligne.

Les Prémontrés & les Carmes, qui sont aussi nécessaires dans un Etat que les Chartreux, & qui sont aussi riches qu'eux, se proposent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On est si assuré de cette oblation volontaire de tous les moines, qu'il est évident qu'il faudroit les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittoient pas de ce devoir.

Les

Les Juifs de Bordeaux se sont cottisés ; les moines, qui valent bien des Juifs, seront jaloux sans doute de maintenir la supériorité de la nouvelle loi sur l'ancienne.

Pour les Freres Jésuites, on n'estime pas qu'ils doivent se saigner en cette occasion, attendu que la France va être incessamment purgée des dits Freres.

P. S. Comme la France manque un peu de gens de mer, le Prieur des Célestins a proposé aux Abbés reguliers, Prieurs, Sous-prieurs, Recteurs, Supérieurs, qui fourniront ces Vaisseaux, d'envoyer leurs Novices servir de Mousses, & leurs Profès servir de Matelots. Le dit Célestin a démontré dans un beau discours, combien il est contraire à l'esprit de charité de ne songer qu'à faire son salut, quand on doit s'occuper de celui de l'Etat. Ce discours a fait un grand effet, & tous les Chapitres délibéroient encore au départ de la poste.

Le 29 Avril 1762.

Aux Jésuites, sur la Clôture du College de Louis le Grand.

Vous ne savez pas le Latin ;
Ne criez pas au sacrilege
Si l'on ferme votre College,
Car vous mettez au masculin
Ce qu'on ne met qu'au féminin.

Le 30 Avril 1762.

M. l'Abbé Prevôt reparoît fur les rangs, il nous donne aujourd'hui *Mémoires pour fervir à l'hiftoire de la Vertu*, tirés du manufcrit d'une jeune Dame. C'eft une traduction de l'Anglois. Ce Roman eft inférieur aux autres de fa compofition, il a pourtant une grande vogue pour les avantures extraordinaires & compliquées dont il eft rempli; c'eft le livre du jour.

Le 2 Mai 1762.

On ne ceffe de parler de l'*Anette & Lubin* de M. de Marmontel; on en exalte furtout la mufique. Comme ce Drame a été joué fur plufieurs Théâtres particuliers, bien des gens ont été à portée de le voir. On prétend qu'avec de l'adreffe on pourroit le rendre oftenfible pour le public, en masquant la groffeffe d'Anette. Malgré ces éloges exceffifs, on ne comprendra jamais trop, comment une fille qui porte un enfant dans le ventre, peut avoir une naïveté toujours étonnante & foit vertueufe, ayant auffi effentiellement dérogé à la pudeur.

Le 3 Mai 1762.

Il étoit furvenu une conteftation entre les Directeurs de l'Opéra & les Adminiftrateurs de l'Hôpital général. Depuis longtems on louoit de petites Loges à l'année, qui ne fe trouvant point comprifes dans la recette journaliere étoient exemptes du quart des pauvres. On eft revenu fur ces différens articles, & l'on a pré-

tendu qu'ils étoient susceptibles de la taxe, comme tout le reste. Il s'est trouvé que le produit de ces petites Loges se montoit à 40000 écus. Pour éviter cette contestation qui pouvoit s'étendre aux autres Spectacles, les Administrateurs ont traité avec l'Opéra & les deux Comédies: ces trois Spectacles leur donneront à l'avenir cent mille écus par an.

Le 3 Mai 1762.

On a très applaudi aujourd'hui un nouvel acteur (Du Fresnoy) dans *Gustave*: on a surtout été fort content du costume qu'il a introduit. Jusqu'ici ce héros avoit paru sur la scene en habit galonné, &c. il s'est montré aujourd'hui en Charles XII, dans le vêtement simple & grossier d'un héros belliqueux & qui a intérêt à ne point se faire remarquer. On doit se rappeller sans cesse que c'est à Mlle. Clairon qu'on doit ces heureuses innovations sur notre scene.

Le 5 Mai 1762.

M. de Marmontel, qui chansonna les autres, est chansonné à son tour: sans doute qu'il s'y attendoit. C'est une parodie de ces paroles: *non, non, l'amour n'est point indomptable.* C'est sur le même air:

Non, non, l'ennui n'est point indomptable:
Tout fier qu'il est, Voltaire l'a surmonté.
J'ai vu mourir ce Dieu redoutable:
C'est Marmontel qui l'a ressuscité.

Et c'eſt la veine
Du plat Chimene
Qui lui rendra ſon immortalité.

Le pauvre Diable de Chimene ne s'attendoit pas à faire clôre cette méchanceté.

6 *Mai* 1762.

M. Dubelloy triomphe enfin. Aujourd'hui ſa piece, intitulée *Zelmire*, a eu le plus grand ſuccès. C'eſt un ſujet de pure invention, plein d'abſurdités & d'événemens incroyables; mais les ſituations en ſont ſi ſéduiſantes que la raiſon ſe laiſſe facilement ſubjuguer. Il y regne un grand intérêt, plus de curioſité cependant que de ſentiment. Les trois premiers actes ſont de la plus grande chaleur: les deux derniers n'enflament pas tant le ſpectateur, défaut général de presque tous nos jeunes Poëtes tragiques. On a demandé l'Auteur avec les plus bruyantes inſtances. Il eſt arrivé, ſoutenu de deux Comédiens. Sa modeſtie le faiſoit chanceler.

Le 7 dudit.

M. l'Evêque de Condom (Brienne) a prononcé hier un très beau diſcours à l'ouverture de l'aſſemblée du Clergé, qui s'eſt faite aux Grands Auguſtins, ſuivant l'uſage: il rouloit ſur l'amour de la patrie, fortifiée & ſoutenue par la religion.

Le 8 dudit.

Toute la Littérature eſt conſternée de la fâcheuſe nouvelle qui ſe répand ſur la maladie dangereuſe de M. de Voltaire. On le dit attaqué

d'une fluxion de poitrine. Tronchin écrit en même tems qu'il espere le tirer d'affaire: ce qui ramene un peu. On seroit d'autant plus fâché de cette perte très grande en tout tems, que cet auteur n'a point encore fini la belle Edition de Corneille, annoncée depuis deux ans. Le grand homme qu'il s'agit de commenter, l'excellence du commentateur, les pompeux éloges que l'on fait du commencement, tout contribue à piquer la curiosité. M. de Voltaire, à mesure qu'il avance l'ouvrage, en envoye les cahiers à l'Académie Françoise: il se soumet au jugement de cette Compagnie, qui trouve jusqu'à-présent plus à admirer qu'à critiquer.

Le 9 Mai 1762.

L'Opéra étoit déjà désert aujourd'hui. Mlle. Guimard, nouveau sujet dont ce théâtre vient de faire l'acquisition, a doublé Mlle. Allard dans les caracteres de la Danse avec le plus grand succès: elle est d'une légéreté digne de Terpsicore; il ne lui manque que des graces un peu plus arrondies dans certaines parties de son rôle.

Le 9 Mai 1762.

M. l'Archevêque de Narbonne (La Roche Aymond) a harangué aujourd'hui le Roi au nom du Clergé; il a déployé beaucoup d'éloquence dans son discours nerveux, libre & concis. Il a surtout appuyé sur les besoins où étoit

le Peuple de l'amour le plus paternel de la part de son Roi.

Le 10 Mai 1762.

Le succès de *Zelmire* se confirme, mais il se répand une anecdote qui feroit douter que M. Dubelloy en fût le véritable auteur.

Ce M. Dubelloy a longtems été élevé par un oncle Avocat, nommé Buirette : sans détailler ici toute l'histoire romanesque de la naissance & de la vie de ce poëte, il est très certain que son oncle le disgracia pour n'avoir pas voulu suivre le Barreau auquel il le destinoit. Ce jeune homme passa en Russie, il y a joué la comédie, & est revenu depuis quelques années. Il avoit une tragédie dans son porte-feuille, intitulée *Titus*. Ayant eu accès auprès de Mad. la Marquise de Villeroi, cette protectrice s'intéressa vivement à lui, & sa piece fut reçue des Comédiens. Avant d'être joué, M. Dubelloy fut trouver l'abbé de Voisenon pour le consulter & lui laissa son manuscrit. Quelques jours après l'abbé de la Coste, alors l'homme à la mode, arrive chez l'abbé de Voisenon : il le trouve lisant ce manuscrit, il demande ce que c'est ? L'autre lui répond que c'étoit une tragédie sur laquelle on demande son avis. *Je pense que c'est Titus*, repart le brusque abbé : *c'est ce coquin de Dubelloy qui vous l'aura apporté : c'est un misérable, un drôle, &c. Sans vous en dire davantage, je vais chez moi, je vous en présente un semblable : confrontez-les ; vous*

verrez si ce n'est pas la même chose mot à mot. Ce qui fut fait. L'abbé de Voisenon reconnut l'identité & attendoit, avec impatience, le moment d'éclaircir cette anecdote Littéraire avec l'abbé de la Coste, lorsque ce scélérat a été arrêté, & a subi le sort ignominieux que tout le monde sait. Le manuscrit est resté entre les mains de l'abbé de Voisenon. Dubelloy étant revenu, il voulut le tâter. Ce Poëte élida de répondre, & n'a point revu depuis l'abbé de Voisenon. La Piece a été jouée en 1759, & a été jugée beaucoup plus sévérement qu'elle ne méritoit... Celle-ci réunit sur elle toute l'indulgence du public.

Le 12 Mai 1762.

On parle avec regret de la dissolution prochaine de la société qui avoit entrepris le Concert Spirituel; c'est encore au premier Juillet, qu'elle finira. C'étoit lé Sr. de Mondonville qui en étoit le chef, &, surtout cette année, on avoit remarqué le plus grand zele dans ce Directeur, il cherchoit à capter de toute façon la bienveillance du Public. La multiplicité de débuts de toute espece en est une preuve. Puisse cette noble émulation enflammer ceux qui le remplacent!

Le 12 Mai 1762.

On produit sous une forme plus convenable la petite Epigramme qu'on a rapportée contre les Jésuites, sur la clôture de leurs Colleges: on en a fait une chanson sur l'air: *Comment faire.*

Vous ne ſavez pas le Latin,
Ne criez pas trop au Deſtin,
Si l'on vous envoye faire faire ;
Car vous mettez au maſculin
Ce qu'on ne met qu'au féminin,
Comment faire.

La Cour s'eſt enfin décidée ſur le College où l'on mettroit les enfans de langue dits *Arméniens* : on les a placés au College des Quatre Nations.

Du 13 *Mai* 1762.

On apprend que M. de Voltaire eſt hors d'affaire : on exalte beaucoup la philoſophie avec laquelle il a reçu ce dernier aſſaut. On lui reprochoit d'avoir montré de la foibleſſe dans quelques occaſions où il a été attaqué de maladies graves. Dans cette derniere il s'eſt comporté en héros, il a vu la mort avec l'intrépidité digne d'un grand homme.

Le 15 *Mai* 1762.

*Portrait de M. le Duc de Choiſeul, ſur l'air du Menuet d'*Exaudet.

Quand Choiſeul
D'un coup d'œil
Conſidere
Le plan entier de l'Etat,
Et ſeul, comme un Sénat,
Agit & délibere ;
Quand je vois
Qu'à la fois
Il arrange

Le dedans & le dehors,
Je soupçonne en son corps
Un Ange.
Seroit-ce un Dieu Tutélaire?
Dans la paix & dans la guerre,
Ses traités
Sont dictés
Par Minerve:
J'admire en lui les talens
Que d'elle il obtint sans
Réserve.
A l'Amour
Tour à tour,
A la table,
Quand il trouve des loisirs,
Qu'il se livre aux plaisirs
Il est inconcevable.
Du travail
Au sérail,
Vif, aimable,
A tout il est toujours prêt;
Pour moi je crois que c'est
Un Diable.

M. l'Abbé de Lattaignant se déclare partout auteur de la Chanson ci-dessus, & l'on infere delà avec raison que son dessein a été de louer de bonne foi.

Trevoux, malgré les protestations du Sr. Berthier a encore paru ce mois-ci: sa tendresse paternelle n'a pu se porter à égorger ainsi un enfant chéri; il continue pourtant à se refuser aux

offres très obligeantes du Chancelier. Ce Magistrat suprême veut lui en conserver le privilege pour lui, ses hoirs mâles ou femelles, ses héritiers ou ayant cause, &c. On a tâté l'abbé de la Porte: les Libraires lui ont proposé de remplacer ce Journaliste. Le modeste abbé a refusé, sentant combien il étoit inférieur pour ce rôle. On prétend que le Général veut mettre en Italie le Pere Berthier à la tête d'un Journal.

Le 17 *Mai* 1762.

On prétend qu'il y a longtems qu'on a fait courir la Centurie suivante:

Au Livre du Destin, Chapitre des Grands Rois,
On lit ces paroles écrites:
„ De France Agnès chassera les Anglois,
„ Et Pompadour chassera les Jésuites."

Le 18 *Mai* 1762.

On voit une Estampe ingénieuse sur les affaires des Jésuites: aux deux côtés du tableau sont M. le Duc de Choiseul & Madame la Marquise, qui arquebusent à bout touchant une foule de Jésuites. Ceux-ci tombent par terre, dru comme mouches. Le Roi est-là qui les arrose d'eau bénite, & l'on voit le Parlement en robe, çà & là, bêchant des fosses pour enterrer les morts.

Le 19 *Mai* 1762.

On parle beaucoup d'un nouveau livre où il y a des traits très forts contre le Gouvernement, il s'appelle *le Despotisme Oriental*.

Les amis de M. Falconet s'empressent à l'envi de jetter des fleurs sur son tombeau, c'est à qui fera des vers pour honorer sa mémoire: voici ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à présent; cela peut se mettre au bas de son portrait.

Affable, officieux, sincere,
Des héros du savoir possesseur bienfaisant,
Il sçut par un mérite au-dessus du vulgaire
Associer également
Les vertus dont le lustre orne le caractere
Du Citoyen & du Savant.

Le 20 *Mai* 1762.

On a donné aux Italiens la 1re. Représentation du *Procès* ou de la *Plaideuse*, Piece en trois Actes mêlée d'ariettes. Ce Drame, sous le nom de Mad. Favart, & qu'on veut être de l'Abbé Voisenon, malgré l'agréable & pittoresque Musique du Sr. Duny, n'a pas eu le moindre succès.

Le 21 *Mai* 1762.

On reproche à M. Dubelloy d'avoir pillé sa tragédie dans *Metastase*, & de devoir à cet auteur Italien tout ce qu'il y a de beau dans sa piece en situations & en coups de théâtre.

Le 22 *Mai* 1762.

Emile ou de l'Education, par Jean Jacques Rousseau, Citoyen de Geneve. Tel est le titre de 4 *volumes* in-8°. qui paroissent depuis quelques jours. Cet ouvrage, annoncé & attendu, pique

d'autant plus la curiosité du public, que l'auteur unit à beaucoup d'esprit le talent rare d'écrire avec autant de graces que d'énergie. On lui reproche de soutenir des paradoxes; c'est en partie à l'art séduisant qu'il y emploie, qu'il doit peut être sa grande célébrité; il ne s'est fait connoître avec distinction que depuis qu'il a pris cette voie. Le typographique de ces 4 *volumes* est exécuté avec beaucoup de soin, & ils sont décorés des plus jolies estampes.

Le 22 *Mai* 1762.

La Plaideuse, au moyen de grands changemens, a été reprise aujourd'hui avec succès, quoiqu'il y eût très peu de monde. Il y a à espérer qu'elle sera plus fêtée. On y a fort ingénieusement ajouté un couplet flatteur pour le public & qui annonce la modestie & la bonne volonté de l'auteur; le voici: il vient à la suite de beaucoup d'autres,

A votre tribunal auguste
L'auteur ne paroissoit qu'en un effroi mortel:
Il sait trop bien, Messieurs, qu'un arrêt toujours juste
De vous émane & sans appel,
Par une faveur non petite
Vous daignez revenir à de nouvelles voix,
Et votre bonté ressuscite
La piece & l'auteur à la fois.

Le 23 *Mai* 1762.

Mlle. Rey a doublé aujourd'hui Mlle. Vestris à l'Opéra, dans le 3eme. Acte des *Fêtes Gre-*

gues & Romaines. Cette Danseuse plus correcte, n'a pas la volupté, le lascif de l'autre : il paroît qu'elle fera bien de ne pas se consacrer à ce genre, auquel les vieux routiers de ce spectacle, très bons juges en pareille matiere, ne la trouvent pas propre.

Le 24 Mai 1762.

Le Balai, Poëme héroï-comique en 18 chants. Cet ouvrage, dont on ignore l'auteur, est calqué sur la *Pucelle*; il y a de la facilité dans la versification, & même quelques images voluptueuses. Mais on sent combien d'inutilités, de longueurs, de pillages, il doit y avoir dans un poëme de 18 chants sur un manche à balai. L'auteur a consacré un chant entier à passer en revue sur les boulevards, beaucoup d'auteurs qu'il traite de la façon la plus infame & la plus indécente. Aussi l'ouvrage est-il arrêté.

Le 25 Mai 1762.

On annonce déja une nouvelle Edition de *la Pucelle*, qu'on dit devoir être exécutée avec le plus grand soin & la plus grande correction. On s'est beaucoup recrié contre les Estampes de la premiere : on assure que les nouvelles seront gravées par Cochin.

Le 25 Mai 1762.

M. du Monchaux, Médecin de Flandres, ayant fait un livre intitulé *Anecdotes de Médecine*, s'est avisé, pour lui donner de la célébrité, de le commencer par des lettres initiales qui désignent M. *Barbeu Dubourg*, *Docteur Régent de la*

Faculté de Médecine de Paris. Celui-ci a réclamé contre l'Imposture. Le véritable auteur a écrit une Lettre fort polie à M. Dubourg, où il lui déclare la cause de sa supercherie. . . Ce livre a des choses amusantes, mais tout-à-fait étrangeres à son objet, & ne passe pas pour très-véridique.

Le 26 *Mai* 1762.

On assure que Rousseau a fait un Roman nouveau, intitulé *Edouard.* Ce sont les avantures d'un Anglois qui joue un rôle dans le Roman de *Julie*: on prétend qu'il en a déposé ce manuscrit entre les mains d'un homme de la cour.

Le livre de Rousseau, lu à présent de beaucoup de monde, fait très grand bruit. Il est singulier, comme tout ce qui sort de la plume de ce Philosophe, écrit fortement & pensé de même: du reste impossible dans l'exécution, plein d'excellens préceptes, quelquefois minutieux, même bas. Il pourroit être de beaucoup plus court. On remarque aussi que le tout n'est pas parfaitement lié: il y a des pieces de rapport, & qui ne sont pas bien fondues dans l'ouvrage, des choses très hardies contre la Religion & le Gouvernement. Ce livre, à coup sûr, fera de la peine à son auteur. Nous y reviendrons quand nous l'aurons mieux digéré.

29 *Mai* 1762.

On devoit donner aujourd'hui *Zelmire* pour la derniere fois, sauf à la reprendre: mais le con-

cours de monde prodigieux l'a fait prolonger encore toute la semaine prochaine. On offre à l'auteur 2000 Livres de l'impression : il en exige 100 Louis.

30 *dudit.*

On repéte actuellement la Comédie de M. Palissot en 5 Actes & en Vers, intitulée *les Méprises.* On en dit du bien. Le public jugera incessamment.

31 *Mai* 1762.

Le livre de Rousseau occasionne du scandale de plus en plus. Le Glaive & l'Encensoir se réunissent contre l'auteur, & ses amis lui ont témoigné qu'il y avoit à craindre pour lui. Il se défend là-dessus, en prétendant que ce livre a été imprimé sans son consentement & même sans qu'il y eût mis la derniere main. Il y a longtems qu'il y travaille : sa santé ne lui a jamais permis de le continuer avec l'exactitude qu'il méritoit. Il en avoit laissé les lambeaux épars dans son cabinet : bien des gens l'ont pressé vivement de donner son ouvrage au public & se sont offerts de le rédiger : Rousseau a témoigné qu'il y avoit bien des choses qu'il vouloit supprimer, & on lui a répondu qu'on feroit tout cela. On n'en a rien fait, & il paroît in *naturalibus.*

Le 1 *Juin* 1762.

M. Rochon, jeune auteur, qui avoit une tragédie reçue aux François, vient d'essuyer une

disgrace, qui indique combien il eſt désagréable d'avoir affaire à ce tripot de Comédiens.

Comme aucune piece de ſes dévanciers n'étoit en état d'être jouée, on a fait avertir M. Rochon, qui s'eſt préſenté avec empreſſement. Mlle. Clairon, qui n'étoit pas contente de cet auteur, peu galant & peu complimenteur, d'ailleurs jalouſe de voir occuper par Mlle. Dumeſnil le premier rôle dans la piece, a paru déſirer, ſans affectation, qu'on fît une ſeconde lecture de cette Tragédie qu'elle ne connoiſſoit point. L'auteur ingénu s'eſt prêté à ſon invitation, quoiqu'il pût s'en diſpenſer. Dès le commencement de la lecture, il s'eſt apperçu, mais trop tard, que Mlle. Clairon n'étoit pas favorablement diſpoſée: elle y a prêté très peu d'attention, & s'eſt efforcée de détourner celle des autres; de ſorte que le pauvre auteur décontenancé n'a pu ſoutenir ſa tragédie de toute la force d'une déclamation tonnante: il a eu peine à finir, & lorſqu'on eſt allé au ſcrutin, il s'eſt trouvé dix voix contre neuf qui le favoriſoient. Le voilà dans le cas des courbettes, des révérences, des génuflexions, devant l'héroïne de la ſcene françoiſe.

Le 2 Juin 1762.

Quelque mauvais que ſoit le *Balai*, il y a des gens ſenſés qui l'attribuent à M. de Voltaire. En ce cas il ſe ſeroit étrangement pillé.

Le 3 Juin 1762.

L'Emile de Rousseau est arrêté par la Police. Cette affaire n'en restera pas là.

Le 4 Juin 1762.

Le Codicile & l'Esprit, ou Commentaire des maximes de politique de M. le Maréchal de Belle-Ile, avec des Notes, attribuées au Pr. Haynault, publiées par M. de C...... Ce M. de C...... est, à ce qu'on assure, le nommé *Maubert*, qui a déja fait le Testament, où il y avoit de bonnes choses. On sent en général que ce livre ne part pas de la tête d'un homme d'Etat.

Le 5 Juin 1762.

On a donné aujourd'hui la 14 & derniere représentation de *Zelmire*, avec un concours plus prodigieux qu'à la premiere. Quand l'acteur est venu annoncer, il a été interrompu. On a redemandé *Zelmire* pour lundi avec le plus grand brouhaha...... Le modeste acteur n'a osé résister en face aux empressemens si marqués du Public, mais il n'a rien promis. La santé de Mlle. Clairon ne lui permet pas de jouer plus longtems cette piece: elle a besoin de plusieurs mois de repos.

Le 6 Juin 1762.

M. Vanloo est nommé premier Peintre du Roi. Cette place n'avoit point encore été donnée depuis la mort de M. Coypel.

On parle beaucoup des *Méprises*, Comédie du Sr. Paliſſot, qu'il doit donner demain. On continue à la prôner, mais on convient qu'il a pris le cannevas dans M. de Caylus, un de ces jolis diſeurs de rien, un de ces *Meſſieurs*, comme on appelloit ceux qui compoſoient la ſociété du Comte de Maurepas, &c.

Le 7 Juin 1762.

Les Mépriſes, ou le Rival par reſſemblance, Comédie en vers & en cinq actes, n'a point été favorablement accueillie du Public. Tout étoit diſpoſé pour arrêter les cabales qui devoient néceſſairement ſe former contre le Sr. Paliſſot. On avoit doublé la garde, & des fuſiliers répandus en grand nombre dans le Parterre ſembloient forcer à applaudir, ou du moins gênoient beaucoup ceux qui auroient voulu témoigner du mécontentement. Malgré toutes ces précautions, ce Drame eſt mort de ſa belle mort : rien de plus froid, de plus abſurde & de plus ennuyeux. La piece eſt ſi mauvaiſe, que bien des gens en inferent que Paliſſot n'eſt pas même l'auteur des *Philoſophes*, piece qui n'a de merveilleux que ſon ſuccès. Celle d'aujourd'hui eſt dans le goût des *Menechmes*, mais traitée très différemment. Dans le premier Acte on a fait entrer une galerie de portraits, qui ne reviennent à rien, qui ſeroient très bons iſolés. Ils déſignent pluſieurs perſonnes connues, à ne pouvoir s'y méprendre, & ne ſervent qu'à faire remarquer le penchant

que le Sr. Palissot a pour la méchanceté. Il a voulu contrebalancer cela par un éloge de la Nation, aussi gauchement placé dans le même acte, & par l'encens le plus fade dont il a embaumé M. le Duc de Choiseul, présent à cette piece. Il a fait revenir les Vaisseaux & le zele patriotique, &c.

Au quatrieme Acte, il y a un changement de décoration...... Le coup de sifflet étant parti pour l'ordonner, les applaudissemens prodigués à l'instant, ont formé un à propos des plus humilians pour l'auteur.

On est venu annoncer *Alzire* pour mardi, les battemens de mains & de pieds ont redoublé pendant plusieurs minutes: l'acteur ayant saisi le moment du rallentissement pour remettre les *Méprises* au mercredi, les huées ont succédé, & le Public a témoigné le plus grand mépris pour le Sr. Palissot.

On a vu avec étonnement l'Abbé de la Porte rompre des lances contre tout venant, en faveur de cette Comédie. On l'auroit pu croire de mauvaise foi, s'il n'étoit plus vraisemblable de le croire de mauvais goût, on se feroit imaginé que ce journaliste, l'écho des Encyclopédistes, n'auroit pas prophané sa bouche à exalter une très pitoyable piece d'un auteur, ennemi déclaré de ce qu'il appelle les *Philosophes*.

Il est bon d'observer encore que le Chevalier de la Morliere a eu pendant toute la représen-

tation à côté de lui un Exempt, qui lui a déclaré qu'il étoit-là pour le moriginer, & qu'il eût bien à s'observer. Cette attention de la Police ne fait pas plus d'honneur au Sr. Palissot qu'au Chevalier de la Morliere.

Le 8 Juin 1762.

Rousseau a retiré 7,000 Livres de son Livre. C'est Madame & M. le Marechal de Luxembourg qui se sont mis à la tête de la vente, & qui en procusent un très grand débit.

Le 9 Juin 1762.

Aujourd'hui, suivant le Réquisitoire de M. le Procureur-Général, *Emile, ou le Traité de l'Education*, a été brûlé avec les cérémonies accoutumées. L'auteur est décreté de prise de corps. Heureusement qu'il est en fuite.

Le 10 Juin 1762.

Zelmire imprimée est encore plus absurde à la lecture : d'ailleurs, quand on a satisfait la premiere curiosité, la versification, tantôt foible, tantôt boursouflée, tantôt prosaïque, n'invite point à recommencer. C'est un Drame qui sera incessamment relégué dans la poussiere des arriere-boutiques.

Le 11 Juin 1762.

Chanson, sur l'air, Tôt tôt, tôt, battez chaud.

Cupidon s'est fait Maréchal,
Et ce Dieu ne s'y prend pas mal;

Il veut Manon pour domicile;
Il met ſa forge dans ſes yeux,
Dont il fait réjaillir des feux,
Qui brûleroient toute une ville,
Tôt, tôt, &c.

Savez-vous quels ſont ſes ſouflets?
Deux petits tettons rondelets,
Qui vont même ſans qu'on y touche;
Il ne faut pour les mettre en train.
Qu'y porter tendrement la main,
Ou qu'un doux baiſer de la bouche.
Tôt, tôt, &c.

Mais que fait-il de ſes deux bras,
Si blancs, ſi ronds, ſi délicats?
L'Amour en a fait des tenailles:
Ses bras charmans quand ils ſont nus,
Même mieux que ceux de Vénus
Retiendroient le Dieu des batailles.
Tôt, tôt, &c.

Amis, je ne vous dirai pas
Quel eſt ce lieu rempli d'appas,
Où l'Amour a mis ſon enclume;
Mais ſitôt qu'il y forge un dard,
Le trait s'enflamme, brille & part,
Plus il frappe, plus il s'allume.
Tôt, tôt, &c.

L'Amour fait trop bien ſon métier,
Pour n'avoir pas fait tout entier

102508

Son ouvrage auprès de la Belle :
Le marteau qui frappe les coups,
Ce seroit moi, ce seroit vous,
Si Manon n'étoit pas cruelle !
Tôt, tôt, &c.

12 *Juin* 1762.

On a arrêté plusieurs personnes qu'on soupçonnoit auteurs du *Balai*, entr'autres un jeune homme nommé *Groubental.* On lui attribue déja les *Jésuitiques, Irus, ou le Savetier du coin.*

12 *Juin* 1762.

M. Linguet, jeune historien, donne au Public un ouvrage qui paroîtroit devoir mûrir plus longtems dans le silence du Cabinet : c'est *l'Histoire du siecle d'Alexandre.* On se doute bien que celui *du siecle de Louis* XIV a servi de modele, & c'est un malheur. Combien le premier doit-il rester au dessous ! Il falloit pour composer un pareil ouvrage, joindre au tact le plus fin, au goût le plus délicat, l'érudition la plus vaste & la plus consommée. Au reste, comme une histoire, quoique médiocre, n'est point à dédaigner, on lit celle-ci avec quelque plaisir : elle est assez bien écrite.

13 *Juin* 1762.

Avant-hier le Parlement a condamné à la brûlure un Poëme qui a pour titre : *La Religion à l'assemblée du Clergé de France.* Cet ouvrage, dont les vers sont grands & bien tournés, est

une Satyre des plus licentieuses contre les mœurs de nos Evêques.

14 *Juin* 1762.

On ne cesse de parler de Rousseau & de raconter les circonstances de son évasion. On prétend qu'il ne vouloit point absolument partir, qu'il s'obstinoit à comparoir; que M. le Prince de Conti lui ayant fait là-dessus les instances les plus pressantes & les plus tendres, cet Auteur avoit demandé à S. A. ce qu'il lui en pouvoit arriver? en ajoutant qu'il aimoit autant vivre à la Bastille ou à Vincennes, que partout ailleurs; qu'il vouloit soutenir la vérité, &c. Que le Prince lui ayant fait entendre qu'il y alloit non-seulement de la prison, mais encore du bucher, la stoïcité de Rousseau s'étoit émue. Sur quoi le Prince avoit repris: „ vous n'êtes point encore assez Philosophe, mon ami, pour soutenir une pareille épreuve;" & que là-dessus on l'avoit emballé & fait partir.

16 *Juin* 1762.

M. l'Abbé Chauvelin a reçu une Lettre anonyme de Genêve sur les Jésuites. C'est une plaisanterie légere, qu'on présume sortir de la plume de M. de Voltaire.

17 *Juin* 1762.

Il court une Lettre de M. l'Evêque du Puy au Roi, du 16 Avril 1762. C'est une déclamation en faveur des Jésuites, écrite d'un style amer, & peu forte de raisonnemens.

18 *Juin* 1762.

M. de Crébillon, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, dont on avoit prématuré la mort depuis longtems, eſt enfin décédé aujourd'hui, dans un âge fort avancé. Sa place de Cenſeur de la Police étoit donnée depuis quelque tems à M. Marin, comme adjoint.

19 *Juin* 1762.

M. l'Abbé de Lignac, ci-devant de l'Oratoire, connu par pluſieurs ouvrages de Métaphyſique, eſt mort hier auſſi: il étoit très vieux.

20 *Juin* 1762.

On écrit de Genêve du 12 de ce mois, que ce jour-là-même le livre de Jean Jacques Rouſſeau avoit été arrêté & porté au Tribunal de la République, pour y être ſtatué ce qu'il appartiendroit.

On ne ſçait point au juſte où eſt cet illuſtre fugitif. On le dit chez le Prince de Conti, on le dit à Bouillon, on le dit en Hollande, on le dit en Angleterre.

21 *Juin* 1762.

Les Comédiens François ſe diſpoſoient à donner dans la ſemaine *La mort de Socrate*, Tragédie en trois Actes, de M. Sauvigny, ancien Garde du Corps du Roi de Pologne Staniſlas. On craint qu'elle ne ſoit arrêtée par la Police, à cauſe de la circonſtance de l'affaire de Jean Jacques, qui préſente la même ſcene que cet illuſtre Grec offroit à l'Aréopage d'Athenes. Dans

le Drame nouveau, l'auteur, qui n'avoit pas pu prévoir ce qui arrive aujourd'hui, a, dit-on, traité cette situation de façon à faire croire qu'elle est adaptée à l'aventure du moment.

Le 23 Juin 1762.

Dans la Gazette de Médecine, No. 49 & 50, on lit des *Réflexions de M. Barbeu Dubourg, auteur de cette Gazette, sur ce qu'il a plû à Jean Jacques Rousseau de dire des Médecins.* Ces réflexions, assez ameres, sont ingénieuses à certains égards, mais elles ne pulvérisent pas, à beaucoup près, les Enthymêmes de Rousseau. Elles tendent uniquement à nous prouver ce dont il convient, que la Médecine est une très belle chose en elle-même, dont on abuse presque toujours. *De-là, gardons la Médecine & chassons les Médecins.*

Le 24 Juin 1762.

Il paroît que la *mort de Socrate* est encore reculée. On devoit donner en même-tems *le Caprice*, Comédie en trois actes & en prose du Sr. Renoux. On aura incessamment cette Comédie.

Le 25 Juin 1762.

On parle beaucoup du livre de Rousseau, qui doit servir de 5me. Volume à son *Traité de l'Education*: c'est le *Contrat Social.* On prétend qu'il y en a des exemplaires dans Paris, mais en très petit nombre. On le dit extrêmement abstrait.

Le 26 Juin 1762.

Appel à la Raison. Tel est le titre d'une nouvelle Brochure en faveur des Jésuites. Elle ne fait que ressasser tout ce qu'on a dit: elle n'est remarquable que parce qu'on y veut démontrer que le discours de M. de la Chalotais n'est point de lui: on y renouvelle le bruit qui a couru, que M. d'Alembert en étoit l'auteur.

Le 27 Juin 1762.

On sait à présent où s'est retiré Rousseau. Il est chez un de ses amis dans le pays de Vaud en Suisse, Canton de Berne, près Neuchâtel, à Yverdun.

Son *Emile* a été condamné à être brûlé par la main du bourreau à Geneve, & sa personne décrétée de prise de corps.

Le 28 Juin 1762.

On a donné aujourd'hui la premiere représentation du *Caprice*. Cette Piece est d'un mérite fort mince.

Le 30 Juin 1762.

On lit dans le Journal de Trévoux du mois de Juin de cette année, une Lettre du P. Berthier à l'Imprimeur de cet ouvrage périodique, dans lequel il le supplie de l'insérer. Il est à conclure de-là que ce Jésuite s'est démis du sceptre littéraire, & l'a laissé passer en d'autres mains.

Le 30 Juin 1762.

Actuellement que le livre de Rousseau est

fort répandu, puisque tout Paris l'a lû, on peut former un résultat des jugemens sur ce livre, qui ne sont point aussi divers qu'on pourroit le présumer à l'égard d'un ouvrage aussi singulier.

Tout le monde convient que ce traité d'éducation est d'une exécution impossible, & l'auteur n'en disconvient pas lui-même. Pourquoi donc faire un Livre, sous prétexte d'être utile, lorsqu'on sait qu'il ne servira de rien? Ensuite, les seules choses judicieuses qui y soient, sont en grande partie des remarques faites généralement, tirées des différens livres écrits sur cette matiere; & surtout de celui de Locke, que Rousseau affecte de mépriser. En troisieme lieu, l'auteur ne fait dans tout son livre que détruire l'objet pour lequel il écrit. C'est un traité d'éducation, c'est à-dire des préceptes pour élever un enfant dans l'état social, lui apprendre ses devoirs vis-à-vis de Dieu, & de ses semblables; & dans ce traité on anéantit toute Religion, on détruit toute société. Cet Eleve, orné de toutes les vertus, enrichi de tous les talens, finit par être un misantrope dégoûté de tous les états, qui n'en remplit aucun, & va planter des choux à la campagne & faire des enfans à sa femme.

Dans le premier volume l'Auteur prend son Eleve *ab ovo*. Il veut qu'on ne *l'emmaillotte point*, & qu'une mere nourrisse son enfant. Il déclame beaucoup contre la Médecine, & fait le Médecin à chaque instant; il ne veut point se charger

d'un Eleve qui feroit délicat, ainfi fon Traité eft à l'ufage des enfans bien faits & vigoureux. La plupart des préceptes qu'il débite, font très bons, mais tirés de toutes les thefes foutenues dans la Faculté depuis plufieurs années. Il ne veut pas que l'homme mange de viande, parce qu'il veut traduire un morceau très éloquent prétendu de Plutarque, où il peint la gent carnaffiere fous l'afpect le plus cruel. Il a oublié d'avoir démontré antérieurement dans fon *Discours de l'inégalité des conditions*, que l'homme étoit un carnivore par fa conftruction phyfique. Enfin, il laiffe fon Eleve fans rien faire jufqu'à l'âge de puberté. Il veut qu'il joue, & faffe fes volontés, afin que s'il vient à mourir, il n'ait point à fe plaindre de n'avoir vécu que dans les larmes. On fent que ce premier volume pourroit fe réduire à peu de chofe, fi l'on s'en tenoit aux fimples maximes ufuelles qu'il y débite. C'eft donc par un talent rare qu'il a le fecret d'enchaîner fon Lecteur & de l'empêcher de voir le vuide de ce livre. Son éloquence mâle, rapide & brûlante, porte de l'intérêt dans les plus grandes minuties. D'ailleurs l'amertume fublime qui découle continuellement de fa plume, ne peut que lui concilier le plus grand nombre des Lecteurs.

Le fecond volume prend l'Eleve dans l'état de puberté commencée. Alors Rouffeau lui met entre les mains Robinfon Crufoé. Il lui apprend

un métier, & commence à faire germer chez lui toutes les sciences.

Dans le troisieme, il lui permet de choisir une Religion, s'il en trouve une qui lui convienne, sinon il n'en aura point. Il admet l'ignorance invincible de la Divinité, & son Eleve peut être un Athée, sans que cela le surprenne. Enfin les passions se développent; il le fait sortir de Paris, ville de boue & de fumée, & ils galoppent par monts & par vaux pour chercher une compagne.

Le quatrieme volume présente une Sophie, qui donne lieu à une dissertation sur la maniere d'éduquer les filles. Il faut avouer que celle-ci est un chef-d'œuvre d'autant plus séduisant, qu'il ne paroît point hors de la nature. On est attendri jusqu'aux larmes, dans ce morceau de détails des plus intéressans. Aussi Emile devient-il amoureux. L'impitoyable Gouverneur ne le laisse point à sa passion: il l'arrache; il veut qu'il cherche avant le domicile où il voudra s'établir. De-là, l'histoire du droit public, & des assertions très dangereuses contre les Puissances. Cet Eleve, après avoir bien voyagé, bien couru, reconnoît qu'il n'y a point dans le monde un seul coin de la terre où il puisse dire qu'il y a quelque chose à lui: il revient à sa Sophie; il l'épouse, & le Gouverneur les quitte, après leur avoir donné d'excellens préceptes pour rendre cette union durable.

Il suit de cet exposé, que ce livre, plein de belles & sublimes spéculations, ne sera d'aucun usage dans la pratique. On le lit, & on le lira sans doute avec avidité, parce que l'homme aime mieux le singulier que l'utile. Il faut avouer aussi que l'auteur possede au suprême degré la partie du sentiment. Eh! que ne pardonne-t-on pas, à qui sait émouvoir?

Le 1 Juillet 1762.

Il paroît que la place vacante à l'Académie, par la mort de M. Crébillon, sera pour l'Abbé de Voisenon. Toutes les puissances le veulent. Il fait l'homme indifférent; il prétend qu'il n'en a pas voulu, il y a quinze ans, & s'il se rend aux sollicitations de ceux qui desirent qu'il soit de ce Corps, c'est qu'on lui fait entendre qu'il y figurera comme homme de condition. Il n'est pas d'une naissance assez relevée pour cela, & cette façon de figurer n'est pas la plus honorable pour un homme d'esprit; mais l'adulation gâte les plus beaux naturels; il est flatté de ce persifflage.

Le 2 Juillet 1762.

M. de Crébillon le fils a obtenu les 2,000 livres de pension qu'avoit son pere.

On remet à mardi prochain les *Caracteres de la folie*. Les paroles sont de M. *Duclos*, la musique de *Burry*. Ces deux noms ne promettent rien de bien fameux en Lyrique. On a donné cet Opéra en 1743 sans succès: on l'a beaucoup

corrigé, & l'on prétend qu'on en a fait quelque chose de très-bon. Il faut se défier de ces éloges anticipés.

Le 3 Juillet 1762.

M. *Robé*, ce Poëte érotique également licentieux & impie, mais dont le cerveau foible s'altéroit dès qu'il lui survenoit quelque petite maladie, est enfin rendu à son état naturel: il donne à corps perdu dans le Jansénisme. C'est un Convulsionnaire intrépide; & c'est un acteur zélé qui a besoin des *secours* les plus abondans. Il a passé par tous les états; il a été assommé, percé, crucifié: sa vocation est des plus décidées.

Le 5 Juillet 1762.

On répand dans le Public un *Prospectus* de la nouvelle Edition de Corneille, entreprise par M. de Voltaire. Cet ouvrage sera de 10 à 12 volumes. Il sera orné de 33 Estampes, dessinées par M. Gravelot; mais le plus précieux consiste en remarques historiques & critiques sur la langue & sur le goût. L'exemplaire ne coûtera que deux Louis: on n'en tirera que 2,500. Tout le monde doit savoir que le profit qui en résultera doit être mis en masse pour doter Mlle. Corneille. Quelle plus noble dot que celle-là!

Le 6 Juillet 1762.

Les Comédiens François font célébrer aujourd'hui avec beaucoup de pompe un service solem-

nel, à St. Jean de Latran, pour le repos de l'ame de M. de Crébillon. On dira des messes dans la même vue, depuis 8 heures du matin jusqu'à midi. Ils ont envoyé par tout Paris, des billets d'invitation pour y assister. Tout cela se fait en dépit de M. l'Archevêque, dont la Jurisdiction ne s'étend point sur le Curé de St. Jean de Latran.

Le 6 Juillet 1762.

L'Opéra a donné aujourd'hui la premiere représentation des *Caracteres de la folie.* Jamais spectacle n'a été plus triste & plus ennuyeux. On a supprimé le Prologue, qui auroit pû être agréable. Les deux Actes sont *l'Astrologie*, & *les Caprices de l'Amour*, qui ne reviennent en rien au titre. On a substitué à celui des passions, *Hilas & Zelis*, Pastorale composée par M. de Sennecterre. Il n'y a que ce dernier qui soit supportable. Le Musicien, dont le goût s'est amélioré, l'a fait sur un tout autre ton que les autres. Il s'ensuit une disparate très remarquable. La musique des premiers Actes est foible, maigre & point pittoresque. Les paroles sont très misérables, les Ballets ne signifient rien.

Le troisieme Acte consiste dans une Bergere, qui invoque l'Amour, pour qu'il rende la vue à son amant. Le Dieu lui promet ce miracle, en lui faisant envisager les risques qu'elle court: Hylas peut devenir infidele: elle consent à ce danger. Elle est presque dans le cas du repen-

tir. Cependant il résiste à tous les charmes que lui présentent les différentes beautés qu'il envisage en recouvrant la vue. Envain des Bergeres séduisantes par leurs danses cherchent à l'émouvoir: le son de voix de Zelie peut seul pénetrer son ame. Il la retrouve, & ils sont heureux.

L'aveugle auteur de cette Entrée a donné lieu au bon mot: *Que ce Spectacle étoit un Opéra d'aveugle, fait pour être entendu par des sourds.*

Le 7 *Juillet* 1762.

La seconde partie du *Compte rendu par M. de la Chalotais, au Parlement de Bretagne, à l'occasion des Jésuites*, n'est point inférieure à la premiere. Elle ne sort en rien du ton de modération de l'auteur, & elle atterre, elle foudroye, elle pulvérise de plus en plus le Colosse de la Société. Il conclut toujours à supplier le Roi d'ordonner qu'on travaille à un nouveau plan d'Education. Le Parlement n'a point adopté cette partie de ses Conclusions: il est fâcheux qu'on ne saisisse pas le moment de détruire le fanatisme dans son berceau, en substituant aux préjugés, aux erreurs de toute espece, dont on *imboit* la Jeunesse, un code de vérités lumineuses, qui puissent la guider dans tous les tems de la vie.

Le 7 *Juillet* 1762.

On a honoré aujourd'hui la mémoire de M. de Crébillon d'une façon plus digne de lui que cet-

te farce qu'on a jouée à St. Jean de Latran. On a donné *Rhadamiste & Zénobie*. Cette piece n'a pas fait une grande sensation. On parle de remettre *Atrée & Thyeste*, le chef-d'œuvre du même auteur.

Les Comédiens Italiens doivent donner demain *Sancho Pança*, Opéra-Bouffon de M. Poinsinet le jeune, dit *Totinet*. La Musique est de Philidor. On assure que la Troupe compte beaucoup sur cette nouveauté, pour ramener le Public qui déserte depuis Pâques.

Le 7 Juillet 1762.

La Sorbonne a mis sur le bureau le livre de Jean Jacques, & va travailler, à sa censure.

Le 8 Juillet 1762.

On écrit de Neuchâtel que Milord Maréchal, Gouverneur de cette Principauté, y a reçu une Lettre du Roi de Prusse, qui lui marque d'avoir tous les égards possibles pour Rousseau, de l'assurer de sa protection, & de lui offrir tous les secours dont il pourroit avoir besoin.

Il y a à Genêve une fermentation considérable, occasionnée par la condamnation du livre de Rousseau. Les Ministres de l'Eglise Réformée prétendent que les Séculiers ne l'ont condamné que par esprit de parti, à cause qu'il soutient dans le *Contrat Social* les vrais sentimens de la *Démocratie*, opposés à ceux de l'*Aristocratie*, qu'on voudroit introduire. A l'é-

gard de la Doctrine Théologique renfermée dans *Emile*, ils disent qu'on pourroit la soutenir en bien des points ; que d'ailleurs on ne lui a pas laissé le tems de l'avouer ou de la rétracter. Ils ajoutent que l'on souffre dans l'Etat un homme (M. de Voltaire) dont les écrits sont bien plus répréhensibles, & que les distinctions qu'on lui accorde sont une preuve de la dépravation des mœurs & des progrès de l'irréligion, qu'il a introduite dans la République depuis son séjour dans son territoire.

Le 8 Juillet 1762.

Sancho Pança dans son Isle, joué aujourd'hui pour la premiere fois, n'a pas eu le succès qu'on s'en promettoit. On l'a jugé trop sévérement, en exigeant dans une farce de ce genre l'esprit & la finesse d'un Drame plus délicat. On trouve mauvais que Sancho débite tant de proverbes, qu'il soit gourmand, &c. Il est aisé de juger de-là, quelle espece de connoisseurs décide ainsi. Quant à la Musique, elle est toujours dans un goût pittoresque, mais elle rentre dans les autres ouvrages de Philidor, & démontre à merveille les bornes du genre. La nature inanimée ne peut se varier, se nuancer à l'infini, comme les passions que caractérise la grande musique.

Le 9 Juillet 1762.

On ne peut se refuser à consigner un bon mot du Roi, qui caractérise également l'excellence de son esprit & de son cœur.

S. M. étant allé voir les nouveaux Bureaux de la guerre, il y a quelques jours, entra partout, & dans celui de M. Dubois ayant trouvé une paire de lunettes, mit la main dessus: *Voyons*, dit le Roi, *si elles valent celles dont je me sers*. Un papier, apprêté exprès, suivant les apparences, se trouva sous sa main. C'étoit une Lettre dans laquelle entroit un éloge pompeux du Monarque & de son Ministre (le Duc de Choiseul.) S. M. rejettant avec précipitation les lunettes, dit: *Elles ne sont pas meilleures que les miennes, elles grossissent trop les objets.*

Le 10 *Juillet* 1762.

On ne cesse de parler par tout Paris de la farce de St. Jean de Latran; on en rit beaucoup. Les Comédiens n'ont rien épargné pour faire célébrer avec toute la pompe funéraire le service de M. de Crébillon. L'Eglise étoit toute tendue de noir, fort illuminée, un Catafalque, un Dais. La Compagnie étoit des plus nombreuses. L'Académie Françoise y avoit été invitée; elle s'y rendit par Députation. L'Opéra, la Comédie Italienne, tous les Corps Comiques y ont assisté de même. On est allé à l'Offrande dans la plus grande régularité. Les Actrices étoient sans rouge. Mlle. Clairon, en long manteau, menoit le deuil. Cette sublime Melpomene a représenté avec toute la dignité convenable. Arlequin y a figuré aussi. Enfin, tout a concouru

à rendre cette cérémonie aussi mémorable que risible.

Le 11 *Juillet* 1762.

On a représenté, il y a quelques jours, à Bagnolet, chez M. le Duc d'Orléans, une Piece en deux actes, de Collet, si connu par les *Amphigouris*. Elle a pour titre: *Le Roi & le Meûnier* (c'est *Henri IV.*) Ce petit Drame a eu le plus grand succès, & le mérite, par la naïveté qui y regne. M. le Duc d'Orléans jouoit un des principaux rôles (le Meûnier.) Grandval faisoit *Henri IV.*

Le 12 *Juillet* 1762.

Le Contrat Social se répand peu à peu. On en fait venir par la poste de Hollande. On écrit seulement les noms de ceux à qui sont adressés les exemplaires.

Le 14 *Juillet* 1762.

Le Sr. Palissot a fait imprimer sa Comédie du *Rival par ressemblance*. Il a abandonné le titre des *Méprises*, parce que, dit-il, un plaisant s'est écrié ingénieusement, que c'étoit une méprise de l'auteur.

Il cite modestement pour Epigraphe un vers de ses *Philosophes*: *Et nous ferons un bruit à rendre les gens sourds.* Il se plaint encore plus modestement dans sa préface de ce qu'on n'a pas voulu voir en lui un second Moliere: il en appelle au public équitable, il trouve qu'il y a

beaucoup d'art & de finesse dans son Drame. Il remarque qu'on n'avoit pas encore fait entrer dans aucune Comédie un éloge de la Nation, & il s'applaudit infiniment de ce trait de son génie.

La piece est encore plus mauvaise à la lecture qu'à la représentation : elle est enrichie de notes, & c'est encore une nouveauté sublime dont l'auteur auroit dû se glorifier. C'est un grand effort de son imaginative.

Le 15 Juillet 1762.

On vante beaucoup la peroraison de l'*Appel à la Raison*, dont nous avons déjà parlé. C'est en effet un morceau d'éloquence très pathétique, mais de l'éloquence n'est pas du raisonnement.

Le 16 Juillet 1762.

On donnera demain *le Caprice* pour la septieme & derniere fois. C'est beaucoup plus qu'il n'en méritoit.

La gazette de France exalte beaucoup aujourd'hui le zele & la piété des Comédiens du Roi, à l'occasion du service qu'ils ont fait célébrer pour M. de Crébillon. Elle ajoute que ce jour-là le Spectacle fut fermé en signe de deuil, & que le lendemain on le r'ouvrit par *Rhadamiste & Zénobie*, chef-d'œuvre de cet auteur. M. l'Archevêque est furieux, de voir consigner dans un papier public un événement édifiant, qu'il regarde comme le scandale de l'Eglise.

Le 17 Juillet 1762.

M. de la Poupeliniere, cet homme rare, tout-à-la fois Plutus, Mécene & Appollon, continuoit cette année à représenter dans son superbe château de Passy, des Comédies, des Opéra de sa façon & de celle des autres. Sa digne moitié les jouoit dans la suprême perfection. Cette maison étoit un Parnasse plus réel que celui de la fable. La mort de la belle-mere de ce respectable vieillard vient d'arrêter ces agréables divertissemens, au grand regret des amateurs & du Public.

Le 19 Juillet 1762.

On donnera demain à l'Opéra des Fragmens, composés du *Prologue des Indes Galantes*, de l'*Acte des Sauvages* du même Opéra, & de l'*Acte de la Guirlande*, de M. Marmontel. On ne peut s'empêcher d'être surpris de l'imbécilité des Directeurs, qui vont remettre ce dernier Acte, baffoué dans son principe, quoiqu'il fût joué par Geliotte. Quel succès en pouvoir attendre aujourd'hui? La Musique est de Rameau, comme celle des autres *Fragmens*.

Le 20 Juillet 1762.

M. l'Archevêque de Paris ayant fait des reproches à l'Ordre de Malthe, sur l'indécente cérémonie pratiquée dans une Eglise de l'Ordre, il s'est tenu un Consistoire chez l'Ambassadeur de l'Ordre, jeudi dernier 15 de ce mois: on a décidé que pour éviter de perdre un droit dont

M. de Beaumont faisoit des plaintes ameres, le Curé de St. Jean de Latran, quoique soustrait à l'Ordinaire, par les privileges de l'Ordre, recevroit une punition, pour avoir occasionné ce qu'on appelle canoniquement un scandale, dans l'Eglise de Paris, en communiquant avec des histrions, foudroyés tous les huit jours au prône, sous le bras Ecclésiastique. En conséquence, le dit Curé a été condamné à trois mois de Séminaire, & à deux cens francs d'amende envers les pauvres.

Le 20 *Juillet* 1762.

Les *Fragmens* n'ont pas été fort célébrés aujourd'hui. Il n'y avoit personne. Ils ont été très mal remis, & joués d'une façon infâme. Des Acteurs à faire mal au cœur. Sans Mlle. Le Mierre, on n'auroit pu y tenir. Rien de nouveau dans les Danses.

L'*Acte de la Guirlande* est ingénieux, mais il finit mal. Il ne mérite pourtant pas le traitement rigoureux qu'il a toujours essuyé. On ne sait pourquoi le Public l'a si fort mal accueilli cette fois. On ne peut s'empêcher de citer à ce propos une anecdote singuliere. On a déjà dit que les paroles étoient du Sr. Marmontel. En 1751, qu'on le jouoit, ce Poëte eut occasion de prendre un fiacre: c'étoit un jour d'Opéra; son chemin étoit de passer devant le cul-de-sac. Il dit: *Cocher*, (craignant l'embarras) *Evitez le Palais Royal.* — *Ne craignez rien, Monsieur,*

reprit

reprit le ruſtre ingénu, *il n'y a pas trop de tumulte, on donne aujourd'hui la Guirlande.*

Le 21 *Juillet* 1762.

Refutation du nouvel ouvrage de Jean Jacques Rouſſeau, intitulé Emile. C'eſt un in 8. qui ne contient encore qu'une Lettre, où l'on prétend répondre à l'article du 3me volume, dans lequel l'auteur attaque la Révélation & en-général ſappe la Religion par ſes fondemens. Pour ſentir la platitude & l'ineptie du critique, il ſuffit de dire qu'il appuye ſes argumens ſur l'Ecriture Sainte. On voit que c'eſt un ergoteur qui a voulu faire un livre. Louons ſon zele, & ſouhaitons-lui du talent! Il promet deux autres Lettres, dont on le diſpenſe, s'il n'a rien de mieux à dire. Recourons aux grands & ſolides ouvrages faits en faveur de la Religion Chrétienne, c'eſt dans ce ſublime arſenal qu'on trouve des armes toujours prêtes & toujours victorieuſes.

Le 21 *Juillet* 1762.

On s'apperçoit facilement que ce ne ſont plus les mêmes coopérateurs qui travaillent au Journal de Trévoux: il n'eſt plus ni auſſi bien écrit, ni auſſi ſavamment diſcuté. On conçoit en général, qu'il eſt impoſſible à des particuliers d'exécuter cet ouvrage périodique, dans la même perfection que le faiſoient les Jéſuites, & le Pere Berthier en dernier lieu. Une Bibliotheque immenſe, où vérifier à chaque inſtant les citations,

& des éleves sans nombre & pleins de talents qui travailloient en sous-œuvre: comment rencontrer les mêmes secours? A l'Ultramontanisme près, qui perçoit toujours par quelque part, on regrettera longtems ce Journal, qui dégénere & dégénérera de plus en plus.

Le 22 Juillet 1762.

Variétés Philosophiques & Littéraires, par M. l'Abbé de Londes.... C'est un nouvel Auteur qui entre dans la lice littéraire d'une maniere assez commune.

Le 22 Juillet 1762.

M. l'Abbé de Marigny, auteur de *l'Histoire des révolutions de l'Empire des Arabes, sous le gouvernement des Califes*, est mort, il y a quelque tems, dans un âge fort avancé. Il avoit poussé l'avarice à son dernier période.

Le 22 Juillet 1762.

Le bruit court que le Sr. Chevrier est mort de misere, sans feu ni lieu: telle devoit être la fin d'un enragé. D'autres assurent qu'il est mort de peur, comme on l'arrêtoit.

Le 25 Juillet 1762.

M. de la Combe, d'Avignon, nous annonce *l'Abeille du Parnasse Anglois.* Ce sera une traduction des plus belles Odes, & des morceaux les plus sublimes des auteurs de cette Nation. A en juger par son essai, cela ne sera pas mieux choisi que le Recueil de l'Abbé Yart, & n'aura rien de piquant.

Le 27 Juillet 1762.

Il court une Epître à M. Greſſet de trois cens vers & au-delà. Elle annonce du talent, de la facilité. L'auteur eſt plus abondant, plus énergique, qu'agréable & correct. Il n'eſt pas encore connu. C'eſt M. de Sétis.

Le 29 Juillet 1762.

M. Dauvergne & conſorts, chargés de l'entrepriſe du Concert Spirituel, préviennent le public dans le deuxieme volume du *Mercure* de ce mois, que M. de Mondonville refuſe les conditions raiſonnables qu'ils lui offrent pour jouir de ſa muſique & nous en amuſer. Il eſt fâcheux que la jalouſie de ces Meſſieurs nous prive de ce riche fonds de Motets; il eſt à craindre que le ſpectacle ne s'en reſſente. On nous annonce qu'on va faire les plus grands efforts pour y ſuppléer. Puiſſent-ils être heureux!

30 *Juillet* 1762.

Il y a une fermentation conſidérable dans la troupe des Comédiens François à l'occaſion du châtiment que vient d'éprouver le Curé de St. Jean de Latran. Ils ne peuvent ſupporter d'être ainſi frappés des foudres de l'Egliſe. Mlle. Clairon, l'héroïne de ce Théâtre, parle ſur cette matiere avec une éloquence majeſtueuſe; ſi ſes camarades ſuivoient ſon avis, ils demanderoient tous leur retraite. On ſe flatte qu'ils n'en viendront pas à cette voie extrême, la Cour & la Ville y perdroient trop.

31 Juillet 1762.

M. Bouchardon, un des plus fameux Sculpteurs de l'Europe, vient de mourir. Il étoit chargé de la ſtatue équeſtre du Roi, que la ville fait faire. Heureuſement ſon ouvrage eſt fort avancé : il ne manque plus qu'une des quatre figures qui doivent orner le piedeſtal.

Le 1 Août 1762.

C'eſt M. Pigale qui eſt chargé de continuer la ſuite des travaux du Roule. Bouchardon a écrit une Lettre à la ville, dans laquelle il déſigne cet Artiſte pour lui ſuccéder. Cette générosité eſt d'autant plus louable, que ces deux grands hommes n'étoient point amis, & que la jalouſie, trop ſouvent le partage des petits talens, avoit élevé quelques nuages entr'eux.

Le 2 Août 1762.

Suivant le Gazette de Bruxelles, la Reine d'Hongrie défend très ſévérement l'introduction du livre de Rouſſeau dans ſes Etats. Peu d'auteurs ſe ſont attirés une proſcription auſſi illuſtre.

Le 3 Août 1762.

Le bruit court depuis quelque tems que les Jéſuites comparoîtront au jour indiqué & feront plaider leur cauſe. Un Avocat, nommé *Dominé*, doit être leur défenſeur. Si cela eſt, on aſſure que la replique, très courte, eſt toute prête : *Domine, ſalvum fac Regem!* lui dira-t-on.

Le 4 Août 1762.

Les Comédiens François ont remis *Cinna* de-

puis quelques jours. Il leur procure du monde. Les avis sont partagés sur la maniere dont cette piece est jouée. Tout le monde s'accorde assez sur Mlle. Clairon, qui joue Emilie dans la perfection. Ce rôle est dans son genre, point susceptible de passions fortes, & propre à recevoir toutes les nuances d'un art réfléchi. On ne pense pas de même de Brizard, qui fait Auguste.

Le 5 Août 1762.

On a remis aussi *le Curieux impertinent*, de Destouches. Cette piece, bien faite & froide, n'a jamais eu un succès marqué. Elle ne réussit pas mieux cette fois-ci.

Le 6 Août 1762.

Il court dans le monde une Lettre, au sujet d'un nommé *Calas*, roué à Toulouse, pour avoir assassiné, dit-on, son fils par fanatisme de religion, &c. On prétend que ce pere infortuné est innocent. Il est question de travailler à réhabiliter sa mémoire. On attribue à M. de Voltaire cette Lettre, qui n'a pas la touche forte & pathétique dont ce sujet étoit susceptible en de pareilles mains.

Le 7 Août 1762.

Il paroît un *Second Appel à la Raison*. C'est un Libelle des plus aroces & des plus furieux. C'est un enragé, qui dans son désespoir ne connoît plus ni frein ni bornes. Cet auteur est fort pour les peroraisons. Celle de ce livre-ci est

encore très pathétique. Les Jésuites désavouent celui-ci; ils vendent le premier chez eux, & l'adoptent comme une production émanée de leur sein.

Le 8 *Août* 1762.

Quoique l'auteur du livre de *l'Appel à la Raison* insinue qu'il est Jésuite & Breton, on l'attribue pourtant à l'Abbé de Caveirac, si connu par son Apologie de la St. Barthelemi. Le second volume est surtout digne de lui, par l'imagination effrénée & la licence séditieuse dont il est plein.

Le 8 *Août* 1762.

On doit donner demain aux François une Comédie nouvelle, intitulée *les deux Amis*, en trois Actes & en Prose. Elle est tirée du Conte de la Fontaine qui porte le même titre. Un nommé Dancour, Acteur de Province, en est auteur. C'est celui qu'on appelle *l'Arlequin de Berlin*, qui s'est avisé de rompre une lance contre Rousseau.

Le 8 *Août* 1762.

Enfin le dernier coup est porté aujoud'hui à la Compagnie de *Jésus*. La Société est dissoute: ses membres sont exclus pour jamais de l'éducation de la Jeunesse, à moins qu'ils ne prêtent un serment dont on leur donnera le formulaire. Cette époque, on le repete, est d'une grande importance dans la Littérature.

Le 8 Août 1762.

Jamais on n'a joué ſur les Boulevards une Parade plus obſcene, plus groſſiere, plus impertinente, que la Comédie d'aujourd'hui; c'eſt le comble du ridicule. Il eſt inconcevable que des Comédiens, qui s'érigent en juges des Pieces, aient aſſez peu de goût pour héſiter même à renvoyer une auſſi déteſtable drogue. Que dira-t-on, quand on ſçaura que ce tripot appelle du Jugement du Public, & perſiſte à regarder cette farce comme pleine de ſel & d'un excellent comique! Quelle honte pour les auteurs dramatiques, d'être jugés par un auſſi ridicule Aréopage!

Le 10 Août 1762.

Les plaiſans s'exercent ſur le compte des ci-devant ſoi-diſant Jéſuites. Entre les mauvaiſes choſes qui courent ſur eux, on diſtingue le diſtique ſuivant:

Que fragile eſt ton ſort, Société perverſe!
Un Boiteux (*a*) t'a fondu, un Boſſu (*b*) te renverſe!

Le 11 Août 1762.

Les Etats Généraux ont auſſi défendu chez eux l'introduction d'*Emile.* Si Rouſſeau a voulu faire parler de lui & ſe ſingulariſer, il a pris une excellente route. Du reſte ſon livre eſt qualifié

(*a*) St. Ignace.
(*b*) L'Abbé Chauvelin.

de toutes les épithetes mal ſonnantes qu'il pouvoit déſirer.

Le 12 *Août* 1762.

On ne peut s'empêcher de conſigner ici un bon, ou plutôt un grand mot de M. le Dauphin. On lui faiſoit la lecture, pendant qu'il étoit dans le bain, de la Gazette de Hollande, où étoit la proſcription du livre de l'Education. „ C'eſt fort bien fait, dit M. le Dauphin : ce „ livre attaque la Religion, il trouble la So„ ciété, l'ordre des Citoyens; ils ne peut ſer„ vir qu'à rendre l'homme malheureux: c'eſt „ fort bien fait. — Il y a auſſi le *Contrat Social*, „ qui a paru très dangereux, ajouta le Lec„ teur. — „ Quant à celui-là, c'eſt différent, „ reprit Monſeigneur, il n'attaque que l'autorité „ des Souverains; c'eſt une choſe à diſcuter. Il „ y auroit beaucoup à dire: c'eſt plus ſuſcepti„ ble de controverſe ".

Le 12 *Août* 1762.

Chevrier eſt décidemment mort: les Gazettes nous apprennent, ou du moins nous inſinuent qu'il a été empoiſonné. C'eſt aſſez le ſort des chien enragés.

Le 12 *Août* 1762.

M. . . . ., dans l'Edition qu'il avoit faite des *Mémoires de Sully*, ayant trouvé bien des choſes défavorables aux Jéſuites, dont il étoit ami, avoit ſuprimé, altéré, défiguré tous ces endroits-là. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de ména-

ménagement à garder, on vient de donner en un volume une *Addition ou Suplément à ces Mémoires.* On y a restitué tout ce qui concernoit la Société, & l'Editeur prétend avoir rendu les faits dans toute leur vérité.

Le 13 *Août* 1762.

Le Chevalier de la Morliere, plus connu par ses excroqueries, son impudence & sa scélératesse, que par ses ouvrages, vient enfin d'être mis à St. Lazare: sa famille a obtenu cette grace, de crainte qu'un jour il ne la deshonorât par un suplice ignominieux.

Le 14 *Août* 1762.

Le Parlement a rendu hier un Arrêt de brûlure contre un Libelle intitulé: *Mes doutes sur la mort des Jésuites.* Il est très injurieux au Parlement; cela veut dire qu'il n'est pas fort de preuves. Quand on a des raisons à donner, on n'accable point ses Juges d'injures. On disculpe à présent l'Abbé de Caveirac de l'*Appel à la Raison*, & on lui met cette brochure-ci sur le corps.

Le 15 *Août* 1762.

M. de Voltaire, animé d'un esprit de charité des plus fervens, ne cesse d'écrire en faveur du Roué de Toulouse. Il envoie des Mémoires à toutes les personnes de considération, & ces nouvelles tentatives de sa part, donnent lieu de croire que la premiere Lettre est de lui. On ajoute qu'il offre d'aider de sa bourse la malheureuse famille de cet innocent.

Le 16 *Août* 1762.

On a donné hier le premier Concert Spirituel des nouveaux Entrepreneurs. L'Assemblée étoit brillante & nombreuse. On n'a point été content de la musique, dans laquelle il n'y a rien eu constamment de Mondonville. La symphonie est supérieurement exécutée, & de beaucoup mieux ordonnée que l'ancienne. Ce sont Gavinier & Capron qui sont les coryphées des deux chœurs.

Le 17 *Août* 1762.

On continue à dire que le ci-devant Pere Berthier va à Rome, où son Général l'appelle pour présider à un Journal. Les fameux, ses confreres, sont tous hébergés chez des Grands: le Pere de Neuville est chez M. le Prince Louis, le Pere Griffet chez Madame la Présidente de Nicolaï, &c.

Le 18 *Août* 1762.

Il paroît une Brochure intitulée: *Eloge de Crébillon.* Ce livre, écrit par un grand maître, ne remplit nullement son titre. On y disseque piece à piece le Théâtre de cet auteur, & l'on ne fait grace qu'à *Rhadamiste* & *Zénobie.* On regarde tout le reste comme ne pouvant passer à la postérité. On y tombe sur le corps de Rousseau le Lyrique, & on le maltraite très fort. On exalte la bonne intelligence qui a toujours régné entre M. de Crébillon & M. de Voltaire, quoique ce dernier ait refait trois de ses pieces. A tous ces différens traits on croit reconnoître la main qui a travaillé cette brochure: M. de

Voltaire ne peut être loué dignement que par lui-même.

Le 19 *Août* 1762.

On parle d'un livre infame, horrible, exécrable. Il est intitulé, les *Trois Nécessités*, & se répartit en trois Chapitres: Nécessité de détruire les Jésuites en France: Nécessité d'y anéantir la Religion Chrétienne: Nécessité d'empêcher M. le D......... On prétend que ce Libelle affreux est fait en faveur des Jésuites; que de la premiere Nécessité on en veut inférer la nécessité des deux autres. Quoi qu'il en soit, personne ne dit avoir lu ces horreurs, quoique tout le monde en parle. On présume avec assez de raison que ce livre n'existe que par son titre. C'est un canevas épouvantable, qu'un monstre fanatique aura répandu dans le public, pour le donner à remplir à qui l'osera.

20 *Août* 1762.

Il paroît que le procès de Rousseau reste-là. On prétend qu'Abraham Chaumeix est auteur du Requisitoire de M. l'Avocat général; il est aussi plat, aussi dénué de bon sens que son auteur.

21 *Août* 1762.

Il court des *Pourquoi* sur l'affaire des Jésuites, qu'on attribue à M. de Voltaire. Ils sont imprimés depuis peu.

22 *Août* 1762.

M. l'Abbé Berthier ne va plus à Rome; on

l'attache à la Cour, où il est nommé Instituteur des Enfans de France. Ce Savant, de mœurs douces & simples, sera très déplacé dans ce pays-là. Il a d'ailleurs le défaut de bégayer, peu propre au langage rapide des courtisans.

23 *Août* 1762.

On a remis aujourd'hui *l'Irrésolu*, Comédie en 5 Actes de Destouches. Cette Piece, jouée en 1713, n'eut que six représentations. Nous ne sommes pas moins difficiles aujourd'hui.

24 *Août* 1762.

On a fait à l'hôtel d'Aligre l'exposition des tableaux de l'Académie de St. Luc. Ils sont en grand nombre: il y a peu de tableaux de grande maniere.

On doit demain exposer les Pieces des Eleves de Peinture & de Sculpture, qui auront concuru pour le Prix. Le premier sujet étoit *la Mort de Socrate*; le second *la Mort de Germanicus*.

25 *Août* 1762.

Cette après-midi l'Académie Françoise a tenu sa séance publique, peu brillante aujourd'hui, & l'on a vu, au grand étonnement de tous les spectateurs, deux filles (Mlle. Mazarelli & sa compagne) dans la loge du Directeur (Moncrif.) Depuis quand le temple des Muses devient-il celui des Courtisannes?

M. Thomas a remporté le prix de Poësie. C'est pour la quatrieme fois qu'il est couronné.

Son Ode eſt intitulée, *le Tems*. C'eſt du galimathias. Il y a deux ſtrophes de ſentiment, qui méritent d'être diſtinguées, mais encore gâtées par l'enflure du ſtyle.

Il avoit fait une ſeconde Ode, qui ſe trouve avoir balancé le Prix. Il y a plus de philoſophie, & elle eſt moins bouffie M. d'Alembert a relevé tout cela par ſa déclamation magiſtrale & pédantesque. Il a également régalé le public de différentes bribes des autres Odes qui ont paru les moins mauvaiſes. Il a fait enſuite ce qu'on peut appeller *la parade*. Il a lu une ſuite de ſes Réflexions ſur la Poëſie & ſur l'Ode: de mauvaiſes plaiſanteries mêlées de beaucoup d'amertume, faiſoient tout le fond de ſa diſſertation. Elle a fait rire à gorge déployée.

On a annoncé pour ſujet du Prix de l'année prochaine, l'*Eloge de M. le Duc de Sully*, Sur Intendant des finances. On a battu des mains à cette annonce, & quelqu'un a dit avec eſprit: *Voilà l'Eloge fait*.

M. Saurin a fini la ſéance par la lecture du premier Acte d'une Tragédie, à laquelle il travaille: c'eſt un ſujet tiré de l'Anglois, intitulé dans l'origine, *Tancrede & Sigismonde*. Il a changé ces noms en ceux de *Blanche* & de *Guiscard*. Les huées ſoutenues ont empêché d'entendre cette lecture, qui ne promettoit rien de ſatisfaiſant, l'auteur n'étant pas un grand Tragique. Le ton déclamatoire & l'enthouſiaſme avec

lequel il a débité cette drogue, a beaucoup fait rire: il ne s'est point décontenancé de cet accueil peu favorable, & a fini son acte jusqu'au dernier vers, sans doute sans s'appercevoir du mauvais succès qu'il avoit.

26 *Août* 1762.

M. de Combalurier, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine, connu par ses écrits en faveur de son Corps, est mort avant-hier.

26 *Août* 1762.

Hier, dans la séance de l'Académie, on lut une Ode *sur la patience*, où il y avoit des idées, du sentiment & de la philosophie. Elle étoit peu lyrique. On la donna comme méritant des éloges, sans dire le nom de l'auteur. On le connoît aujourd'hui, c'est M. le Miere.

27 *Août* 1762.

L'Abbé de Radonvilliers, Sous-précepteur des Enfans de France & Ex-Jésuite, se met sur les rangs pour être de l'Académie. Il ne peut faire valoir en sa faveur que son poste à la Cour. Aucun mérite de Littérature ne milite pour lui, & de ce côté il est fort inférieur à son concurrent, l'Abbé de Voisenon.

28 *Août* 1762.

Il se publie dans les rues un long Mandement de M. l'Archevêque contre le livre de *l'Education* de Rousseau, fort bien fait. Les raisonnemens ne sont pas d'une force peremptoire, & de ce côté-là le livre ne reste pas

pulvérisé : mais on lance les foudres de l'Eglise sur quiconque oseroit lire un pareil ouvrage. Cette Censure vient un peu tard, *Emile* étant entre les mains de tout le monde, & ayant produit tout le mal dont le Lecteur est susceptible. Au reste, c'est une affaire de forme.

28 *Août* 1762.

Les Pourquoi, ou Questions sur une grande affaier, pour ceux qui n'ont que trois minutes à y donner. Cette plaisanterie, qui a couru longtems manuscrite, imprimée aujourd'hui, est attribuée à M. de Voltaire. Elle roule sur la dissolution de la Société : elle porte un caractere d'aisance & de gaieté, digne de son auteur.

29 *Août* 1762.

On parle différemment du sort du Frere Berthier, si plaisanté par Voltaire. On a prétendu depuis quelques jours qu'il étoit *Instituteur des Enfans de France.* Ce bruit est faux. M. le Duc de la Vauguyon avoit la meilleure volonté du monde de le pousser à ce poste, mais il y a apparence qu'il sera tout au plus à la Bibliotheque de M. le Dauphin, ou à celle du Roi : jusqu'à présent il est chez ce Seigneur.

29 *Août* 1762.

Personne, dans le monde Littéraire, ne doute que l'Eloge de Crébillon dont on a parlé, ne soit de M. de Voltaire. Il est fâcheux que ce grand homme ne puisse se guérir de la basse ja-

loufie qu'on lui reproche si justement : il la marque dans cet ouvrage, au point de tronquer, de mutiler les vers du Sophocle François, pour les rendre ridicules. C'est une chose aisée à vérifier par quiconque fera la comparaison. M. de Voltaire ne peut surtout digérer que son rival ait été imprimé au Louvre, tandis qu'il n'a pas encore joui de cet honneur.

30 *Août* 1762.

Il court dans le monde une plaisanterie de l'Abbé de Voisenon. Il faut expliquer le fait.

M. l'Abbé de Boisemont, le Mirebalais de l'Académie, ne paye point ses dettes. Un certain Doyen de Valenciennes, auquel il doit une pension sur une Abbaye qu'il a, ne pouvant arracher rien de ce gros Bénéficier, est venu en personne exiger son dû. Ayant demandé où demeuroit cet Abbé, il s'est fait une méprise, & au lieu de lui donner l'adresse de l'Abbé de Boisemont, on l'a envoyé chez l'Abbé de Voisenon à Belle-ville. N'ayant pas trouvé ce dernier, M. le Doyen a laissé un billet, qui expliquoit la cause de sa venue : sur quoi l'Abbé de Voisenon a répondu par la Lettre suivante, qui court aujourd'hui tout Paris.

„ Je suis fâché que vous ne m'ayez pas trouvé, Monsieur : vous auriez vu la différence „ qu'il y a entre Monsieur l'Abbé de Boisemont „ & moi. Il est jeune, & je suis vieux ; il est „ fort & robuste, & je suis foible & valétudi-

» naire ; il prêche, & j'ai besoin d'être prêché ; » il a une grosse & riche Abbaye, & j'en ai une » très mince ; il s'est trouvé de l'Académie sans » savoir pourquoi, & l'on me demande pourquoi » je n'en suis pas ; il vous doit une Pension en- » fin, & je n'ai que le désir d'être votre débi- » teur. Je suis, &c. »

Le 3 Septembre 1762.

Le *Contrat Social* se répand insensiblement. Il est très important qu'un pareil ouvrage ne fermente pas dans les têtes faciles à s'exalter : il en résulteroit de très grands désordres. Heureusement que l'auteur s'est enveloppé dans une obscurité scientifique, qui le rend impénétrable au commun des Lecteurs. Au reste, il ne fait que développer des maximes que tout le monde a gravées dans son cœur ; il dit des choses ordinaires d'une façon si abstraite, qu'on les croit merveilleuses.

Rousseau cite plusieurs fois un Manuscrit, qu'il loue beaucoup, ainsi que son auteur. Il est intitulé : *Des intérêts de la France, relativement à ses voisins*, par M. le M. . . . . . d'A. . . . . Il insinue que c'est d'un homme qui a été dans le Ministere, & qui s'y est distingué.

Il résulte du *Contrat Social*, que toute autorité quelconque n'est que la représentation collective de toutes les volontés particulieres, réunies en une seule. De-là, toute puissance s'écroule, dès que l'unanimité cesse, du moins relative-

ment aux membres de la République, qui réclament leur liberté: de-là, tout Citoyen peut, quand il veut, quitter ún Etat, emporter tous ses biens & passer dans un autre, à l'exception près du moment où l'on seroit à la veille de combattre. Rousseau regarderoit cela comme une désertion: on ne sçait pas pourquoi.

Le 4 Septembre 1762.

M. Colardeau s'est senti blessé des critiques différentes qu'on a faites de sa Piece sur les Vaisseaux: sa bile s'est émue, & il vient de la répandre à grands flots dans une *Epitre à sa Chatte.* Il regne dans cette niaiserie une amertume qui fait peu d'honneur à la philosophie du Poëte. Il paroît, au reste, ne pas s'en piquer. Il a fait aussi une Ode sur la Poësie & la Philosophie, où il dégrade absolument cette derniere, pour élever l'autre sur ses débris. Il le fait comme il le dit, car il y a de très beaux vers dans cette piece, & pas le sens commun.

Le 4 Septembre 1762.

Les Italiens, jaloux de témoigner leur zele dans l'occasion présente; ont fait faire un couplet en l'honneur du Prince de Condé. Il a été chanté avec tous les applaudissemens dûs à ce jeune héros. Le voici:

AIR : Un inconnu.

De nos Guerriers, héros nés pour la gloire,
Tout doit chanter le triomphe éclatant :
Ils doivent vaincre, tout nous l'apprend,
Des cœurs françois l'honneur eſt le garant,
Qui ſert Louis, doit fixer la victoire.

Le 5 Septembre 1762.

On a fait une Suite au *Colporteur*, en forme d'Almanac. Il y a tant de gens diſpoſés à la méchanceté, que de pareils ouvrages trouvent un continuateur.

Le 5 Septembre 1762.

Pour le coup on s'apperçoit que le Frere Berthier, aujourd'hui Abbé, n'eſt plus à la tête du Journal de Trévoux : il eſt d'une platitude inimitable ; on y fait uſage de toutes pieces. On y lit entre autres une Ode ſur l'Electricité. C'eſt le comble du ridicule.

Le 5 Septembre 1762.

On a fait une déteſtable Epitaphe ſur les Jéſuites. On ne la cite que comme un échantillon de l'aveuglement du Fanatisme.

Ci gît un Corps, le plus ſavant,
Le plus ſoumis, le plus fidele ;
Détruit par le plus ignorant,
Le plus fougueux, le plus rebelle.

Le 6 Septembre 1762.

Les Recherches ſur le Deſpotisme Oriental ſont

entre les mains de plusieurs personnes. L'auteur est M. le Boulanger, Ingénieur des Ponts & Chaussées. Il est mort depuis la publication de son Livre. De-là les conjectures ordinaires sur cet événement.

Le 6 Septembre 1762.

On donne demain à l'Opéra, *Acis & Galathée*, Pastorale héroïque en 3 actes, paroles de Campistron, musique de Lully. Depuis 1686 elle a été reprise sept fois. On n'augure pas qu'elle ait un succès bien complet. On trouve mauvais qu'à la veille d'avoir une foule d'étrangers, nous donnions un aussi mauvais échantillon de notre goût musical.

Le 7 Septembre 1762.

Des marchands de la foire St. Ovide ont imaginé de faire de petites figures de cire, habillées en Jésuite, qui ont pour base une coquille d'escargot; cela a pris comme les Pantins: à l'aide d'une ficelle on fait sortir & rentrer le Jésuite dans sa coquille. C'est une fureur. Il n'y a point de maison qui n'ait son Jésuite.

Le 8 Septembre 1762.

Les nouveaux Directeurs du Concert Spirituel ont amusé aujourd'hui le public pour la seconde fois. On a goûté beaucoup un Motet du Signor Feo, Maître de Musique de la Chapelle du Roi des Deux Siciles: c'est une espece d'Oratio à quatre coryphées. Rien de nouveau d'ailleurs. On regrette toujours la musique de Mondonvil-

le, quoiqu'on en eût par dessus les oreilles. Cet auteur sentoit même qu'il la falloit laisser reposer. Il avoit exigé qu'on ne la jouât de deux ans, en cas que son marché eût lieu.

9 *Septembre* 1762.

M. le Miere, sans renoncer à son *Terée*, s'est mis en tête de remanier un sujet traité assez mal, il est vrai, par Crébillon: c'est *Idoménée*.

M. Colardeau a aussi une piece sur le chantier.

10 *Septembre* 1762.

Le grand rôle que Mlle. Le Maure a joué sur la scene lyrique ne nous permet pas d'omettre ici une circonstance essentielle de sa vie. Cette sublime Actrice, si connue par sa belle voix, sa laideur & ses caprices, vient de se marier à un jeune homme, Chevalier de St. Louis, nommé M. de Monrose. Elle a plus de 50 ans.

11 *Septembre* 1762.

Le *Sancho* vient de finir, après 25 représentations; les *Sœurs rivales* vont encore: les Italiens promettent des nouveautés en abondance.

12 *Septembre* 1762.

On commence à voir des Estampes destinées pour la nouvelle Edition de Corneille. Elles sont du Sr. Gravelot: celle de *Cinna* nous est tombée entre les mains. Elle est d'une grande beauté. *Soyons amis*, *Cinna*! c'est le sujet & la légende.

13 *Septembre* 1762.

On ſçait que le Sr. Keyſer a vendu ſon ſecret au Roi. A la tête de ſon inſtruction, il a mis une préface, où il développe dans le jour le plus lumineux & le plus terrible les ſymptômes de la maladie qu'il combat. Tous les connoiſſeurs regardent ce morceau comme un chef-d'œuvre d'éloquence. Il mérite d'être cité à la poſtérité la plus reculée. On ne préſume pas qu'il ſoit de cet Empyrique.

13 *Septembre* 1762.

On publie un Arrêt du Parlement, du 3 Septembre, par lequel il paroît que pénétré, ainſi que l'a indiqué M. de la Chalotais, dans ſon beau Réquiſitoire, de la néceſſité de réformer les études pédanteſques qu'on fait faire aujourd'hui, il enjoint aux Univerſités de Paris, Reims, Bourges, Poitiers, Angers & Orléans, de donner dans trois mois, tels Mémoires qu'ils aviſeront bons être ſur cet objet. Il veut d'ailleurs établir une eſpece d'affiliation entre tous les différens Colleges, pour qu'il en réſulte un plan uniforme d'inſtruction. Il faut eſpérer qu'à force d'attaquer le pédantiſme, de le combattre, de le ſuivre juſques dans ſes repaires les plus formidables, on le détruira tout-à-fait.

14 *Septembre* 1762.

On publie encore un Arrêt du Parlement du 7 Septembre, qui transfere le College de Liſieux dans le College de Clermont (dit Louis le

Grand) dont il occupera une partie convenable. Il y doit ouvrir ses Classes au 1 Octobre. Le Parlement ordonne en outre, toujours sous le bon plaisir du Roi, que provisoirement les Boursiers des différens Colleges, qui ne sont pas de plein exercice, seront tenus de fréquenter ledit College de Lisieux, exclusivement à tout autre. On ne peut qu'applaudir encore à la sagesse de ce Réglement, qui tend de plus en plus à former d'excellens sujets dans tous les genres.

14 *Septembre* 1762.

On a repris *Tancrede* hier. Cette Piece a toujours un succès marqué, & Mlle. Clairon y arrache les larmes des yeux.

16 *Septembre* 1762.

Depuis le renouvellement de la Gazette de France, on la trouve détestablement écrite. On se plaint qu'elle fourmille de contresens, d'amphibologies, qu'elle respire souvent l'ignorance la plus crasse & la plus absurde. On ne pourroit trop assigner à qui la faute. Cependant M. Raymond de Ste. Albine, le rédacteur, est celui qu'on immole aux clameurs du Public: on le prive de cet emploi; on lui donne 3,000 livres de pension. L'Abbé Arnaud lui succéde. On ne sçait si l'enflure du style de cet auteur conviendra beaucoup à cet ouvrage, dont la simplicité, la clarté, doivent faire le plus grand mérite. On ignore si le Journal Etranger conservera ce brillant coryphée.

Le 17 *Septembre* 1762.

L'Arrêt du Parlement commence à s'effectuer, & dès le 15 le College de Lisieux a pris possession des bâtimens qui lui sont destinés dans celui de Clermont.

M. Formey vient de donner au Public, *l'Esprit de la Nouvelle Heloïse* en un volume. Il prétend que cet ouvrage peut être utile à la jeunesse; il n'en adopte pourtant pas tous les principes & toutes les maximes. Comme la chaleur & le sentiment font le premier mérite d'un Roman, on conçoit que l'Analyse de M. Formey doit être des plus seches, & ne pas mériter tout le cas qu'il en pourroit faire.

19 *Septembre* 1762

M. Racine est allé voir la Salle de la Comédie, il y a quelques jours. Sa grande dévotion l'empêche depuis longtems de fréquenter le Spectacle. Ce fils d'un illustre pere a été accueilli avec tous les égards que les Comédiens lui devoient : il a tout loué, tout admiré. Sa visite faite : „ Messieurs, a-t-il ajouté, je viens
„ repéter une petite dette. Vous sçavez que
„ mon Pere avoit défendu par son Testament
„ qu'on jouât *Athalie*. M. le Régent a depuis
„ ordonné que, sans égard aux volontés du Tes-
„ tateur, ce Drame seroit donné au Public.
„ Cet ordre de M. le Duc d'Orléans ne me
„ fait déroger en rien à mes droits; je reven-
„ dique en conséquence la part qui me doit re-

„ venir

„ venir des repréſentations multipliées de ce „ chef d'œuvre de mon pere." Cette demande a fort étourdi l'aréopage comique : il eſt question de trouver un *mezo termine* à cette contestation naiſſante.

20 *Septembre* 1762.

On a fait aujourd'hui capture de différentes éditions de livres prohibés. On en a arrêté une du *Contrat ſocial* venant de Verſailles ; une autre de la *Suite du Colporteur* : on prétend même qu'on en a arrêté une *des Trois Néceſſités*. On regarde cependant ce dernier livre comme chimérique.

La *Suite de Colporteur* eſt intitulée, *Almanac des gens d'esprit, par un homme qui n'eſt pas ſot*. On peut juger du Livre par le titre : c'eſt toujours *Chevrier* qui s'en dit auteur.

23 *Septembre* 1762.

On ne ceſſe de faire des perquiſitions du *Contrat ſocial*. Un nommé de Ville, Libraire de Lyon, vient d'être arrêté & conduit à Pierre-Enciſe. On a trouvé chez lui une Edition qu'il faiſoit de ce Livre.

25 *Septembre* 1762.

On ne peut applaudir à l'expoſition des Tableaux de l'Academie de St. Luc : elle ne mérite pas les regards du Public. Toute la partie hiſtorique eſt déteſtable. Le Portrait y eſt fort en vogue ; ce genre peu digne d'éloge n'eſt admiſſible que lorſqu'on offre les perſonnages

qui méritent les éloges de la nation. On y voit un tas de filles & d'hommes sans titre, qui ne peuvent exciter aucune sensation. La Sculpture est meilleure en général. Cet art se conserve infiniment mieux chez nous.

26 *Septembre* 1762.

On a repris hier *Zelmire*, & il paroît que cette Tragédie continue d'être accueillie.

26 *Septembre* 1762.

M. Goldoni, Avocat de Venise & auteur d'un Théâtre, s'est transporté ici pour concourir au bien-être de la Comédie Italienne. Il travaille à présent pour elle. Ses *Caquets*, traduits par M. Riccoboni, ont eu un succès étonnant, & ses compatriotes espérent tirer un grand parti de son séjour auprès d'eux. Il doit rester deux ans. Il étoit assez habile Avocat, & travailloit beaucoup. La Métromanie l'a emporté.

27 *Septembre* 1762.

On confirme l'avanture de M. Racine, qui n'ira pas plus loin, à ce qu'on assure; il coloroit sa demande du prétexte de la charité : il vouloit faire des aumônes de cet argent. On prétend que les Comédiens se sont moqués de lui, & que cette restitution iroit de 30 à 40,000 Livres.

28 *Septembre* 1762.

*Lettre à M. D*** sur le Livre intitulé Emile.* Cette critique sage & assez bien écrite n'a rien de saillant. L'auteur dit à peu près ce que tout le monde a pensé du livre de Rousseau. Il pa-

roît cependant trop affecter de relever les inductions qu'on pourroit tirer des assertions de cet auteur sur l'Autorité & les Puissances. On sent que si l'autre a frondé avec trop d'amertume & d'indépendance, celui-ci peut être taxé de servitude & d'adulation.

29 *Septembre* 1762.

On dit aujourd'hui que M. Chevrier n'est pas mort.

Le Sr. Pigale prend, à ce qu'on pense, possession du Roule, & va travailler à finir les travaux du fameux Bouchardon. Il prétend que cet Artiste ne faisoit rien qui vaille sur la fin de sa vie, parce que la main lui trembloit. En conséquence il refait une troisieme figure du piedestal, & tirera de sa Minerve la quatrieme qui n'étoit pas encore commencée.

30 *Septembre* 1762.

Mlle. Arnoux est absolument retirée. C'est une perte irréparable pour le Théâtre Lyrique.

1 *Octobre* 1762.

On s'imaginoit que le Livre des *Trois Nécessités*, dont tout le monde parle sans l'avoir vu, étoit un être idéal; on voit aujourd'hui un Arrêt du Conseil Souverain d'*Alsace*, où, sans lui donner une existence réelle, on insinue qu'il existe. On le dénonce sous le titre des *Quatre Nécessités*: on en ordonne la brûlure partout où il se trouvera; & l'on fait l'injonction la plus comminatoire d'en apporter tous les exemplaires au Greffe de

a Cour. Ce ſimple diſpoſitif donne lieu à beaucoup de réflexions. En général on croit qu'il a été fait à l'inſtigation des Jéſuites, très en faveur dans ce Tribunal. On ſent pourquoi ils voudroient donner quelque conſiſtance à un ouvrage qui heureuſement ne ſe trouve nulle part.

2 *Octobre* 1762.

Les Comédiens François ont donné aujourd'hui *Zulime*, de M. de Voltaire. C'eſt un très mauvais tour qu'ils ont joué à cet auteur. *Zelmire*, tant fêtée, venoit d'être jouée tout récemment. On a comparé ces deux Drames, & le premier n'a pu ſoutenir le choc du ſecond.

2 *Octobre* 1762.

La Gazette de France nous annonçoit hier les changemens faits dans les rédacteurs de cet ouvrage. On ſavoit que M. l'Abbé Arnaud y préſidoit : on apprend que M. Suard lui eſt aſſocié. Il étoit déjà ſon collegue à l'égard du Journal Etranger, il en faiſoit la partie Angloiſe. On prétend qu'ils ont 1,000 écus chacun : d'autres veulent qu'ils n'aient que 2,000 Livres.

3 *Octobre* 1762.

Depuis que M. M. du College de Liſieux doivent occuper celui de Clermont, plus de 200 ouvriers y travaillent ſans relâche. On y a déjà fait pour plus de 60,000 Livres de réparations. Comme l'étendue en eſt fort conſidérable, on ſépare une grande partie des bâtimens, deſtinée à l'Univerſité : elle y aura à l'avenir ſa

ſalle d'audience, le Recteur un appartement, & les différentes Facultés pluſieurs pieces pour y tenir leurs aſſemblées. C'eſt demain que ſe fait la priſe de poſſeſſion.

4 *Octobre* 1762.

Aujourd'hui, M. Fourneau, Recteur de l'Univerſité, a pris poſſeſſion, au nom de ſon Corps, du College, ci-devant dit de *Louis le Grand*. Cette cérémonie s'eſt faite par l'attouchement, ſuivant l'uſage; elle a été ſuivie d'un *Te Deum*, en action de graces & d'une grande Meſſe. Enſuite s'eſt fait l'ouverture des Claſſes, où le Principal de Liſieux & les Profeſſeurs ont été inſtallés. Mrs. les Commiſſaires du Parlement préſidoient à ces différentes cérémonies. Le tout s'eſt terminé par une harangue du Régent de Rhétorique de Liſieux: elle rouloit ſur la Rhétorique. Il a tiré l'augure le plus heureux de la nouvelle tranſplantation; il a fait entendre à M. M. du Parlement qu'elle ſe faiſoit ſous leurs auſpices, & que ſans doute ils protégeroient ce nouvel établiſſement.

5 *Octobre* 1762.

Il court une carricature, où l'on repréſente M. M. de Voltaire & Rouſſeau, l'épée au côté, en préſence l'un de l'autre, faiſant le coup de poing. Au bas eſt un dialogue en vers entre ces deux auteurs. Le Poëte demande au Philoſophe pourquoi il l'a critiqué ſi durement? Il lui fait des reproches ſur ſa bile trop amere. L'autre

répond qu'il est en possession de dire la vérité envers & contre tous. Enfin la querelle s'échauffe. Rousseau gesticulant des poings, Voltaire lui reproche de ne pas se servir de son épée en bon & brave Gentilhomme. Celui-là prétend que ce sont les armes de la nature. Telle est la substance de cette conversation, où tous deux sont tournés dans le plus parfait ridicule, quoiqu'en très méchante poësie.

6 *Octobre* 1762.

L'*Almanac des gens d'esprit* faisant un certain bruit, il faut en rendre compte en détail. Il tire tout son mérite, comme le *Colporteur*, de sa méchanceté, & comme il n'y en a pas tant, il intéresse moins en proportion. A l'occasion des *Eclipses*, il fait des allusions à différentes avantures, qui peuvent être piquantes pour ceux qui en ont la clef. L'article des *Théâtres* contient une notice des divers Acteurs & Actrices, avec l'anecdote scandaleuse. Suivent les portraits des différentes Nations de l'Europe : ils sont vagues, diffus & pris partout. On rapporte après aux différens mois de l'année les événemens remarquables qui s'y sont passés, toujours assaisonnés d'une mauvaise plaisanterie. Ce qu'il y a de mieux dans tout le livre, ce sont des anecdotes sur quelques gens de lettres vivans : quelques-unes ne sont rien moin que neuves, mais elles intéressent par leurs auteurs. On peut conclure de tout ceci, que c'est un homme qui é-

crit pour vivre, & qui, vraiſemblablement, veut faire quelque Journal, quelque ouvrage périodique, pour avoir ſon pain quotidien.

8 *Octobre* 1762.

On fermente beaucoup ſur le livre des *Quatre Néceſſités*, proſcrit par le Conſeil Souverain d'Alſace, qui ne l'a ni lu, ni vu. On le nomme ainſi, parce qu'il ſe ſous-diviſe en quatre propoſitions.

Néceſſité de détruire la Société des Jéſuites.

Néceſſité pour la France, de ſe ſéparer du Pape.

Néceſſité d'anéantir l'Epiſcopat, ou au moins d'humilier les Evêques.

Néceſſité...... La plume tombe des mains ici...... on ne peut, ſans frémir, tracer cet horrible canevas. Dans chaque chef, l'auteur donne les moyens de parvenir au but dont il s'efforce de prouver l'excellence & la néceſſité. On continue à regarder cet ouvrage des ténebres comme n'exiſtant que dans le cerveau de quelque eſprit infernal.

9 *Octobre* 1762.

Les héritiers de la Fontaine ont un procès contre les Libraires, au ſujet de l'impreſſion des Oeuvres de ce grand homme. Tout ce qui le concerne, intéreſſe trop la Littérature pour n'en point parler. Nous rendrons compte du Jugement intervenu dans cette cauſe importante.

10 *Octobre* 1762.

On vend une *Vie du Pere Norbert*, Capucin, déjà si mal habillé dans le *Colporteur*. Il y a grande apparence que ce Libelle est encore un scandale, éclos du cerveau du Sr. Chevrier.

12 *Octobre* 1762.

Aujourd'hui on a donné à l'Opéra de nouveaux Fragmens, composés de *Hilas & Zelis*, *Alphée & Aréthuse*, & *l'Acte de Société*.

Le premier, déjà joué avec les *Caracteres de la Folie*, bien loin de soutenir ce mauvais Drame, avoit échoué conjointement. Aujourd'hui qu'il est en meilleure compagnie, on l'a goûté beaucoup. Larrivée & Mlle. Le Maure en font tous les honneurs.

On a vu reparoître dans *Alphée & Aréthuse* Mlle. Arnoux, éclipsée depuis plusieurs mois, & qui même avoit quitté. Heureusement qu'elle n'a pas tenu longtems rigueur aux Directeurs & au Public. Quoi qu'il en soit, elle a joué la scene avec son succès ordinaire, & avec des applaudissemens nouveaux. On ne s'attendoit pas à la voir, & la surprise a été très agréable. On a cru pourtant remarquer quelque diminution dans sa voix; mais non dans son jeu. On sait que les paroles de cet Acte sont de Danchet & la Musique de Campra, refondue par Dauvergne. Cet acte est très susceptible d'une grande impression & porte au sentiment.

L'Opé-

L'Acte de Société passe aussi à la faveur des deux autres & de ses Ballets, agréablement dessinés, quoique la Pantomime n'y soit pas parfaitement caractérisée.

En général, cette représentation a plû, & elle soutiendra ce spectacle jusqu'à l'Opera d'hiver.

14 *Octobre* 1762.

On reçoit dans les maisons par la petite poste une feuille anonyme, qui ne se vend point: elle est intitulée *Lettres sur la prise de la Martinique par les Anglois*, 1762. Elles contiennent l'historique de ce qui s'est passé à la Guadeloupe & à la Martinique, lors de leur conquête. Ce Livre justifie M. Nudeau, Gouverneur de la premiere Ile, & elle inculpe gravement le défenseur de la seconde. Elle détaille des inepties, des couardises, des fourberies même de la part de ce dernier. Toutes deux sont écrites en termes propres à la narration, simplement, & parées de la seule candeur de la vérité. Un avertissement les précede, où l'on fait sentir combien il est essentiel de consigner tout de suite dans l'histoire les faits au moment où ils viennent de se passer, afin de les transmettre à la posterité dans leur état exact & naturel.

15 *Octobre* 1762.

La Chambre des Vacations a rendu hier un Arrêt qui suprime un écrit ayant pour titre *Lettre d'un ami de Province à un ami de Paris, au sujet d'une nouvelle fourberie des soi-disant Jésuites:*

parce qu'il parle d'un libelle qu'on ne nomme point & qui, s'il existoit, seroit criminel, contraire à l'unité de l'Eglise, aux principes gravés dans tous les cœurs françois & à leur fidélité inviolable envers l'auguste maison qui les gouverne. On ne concevroit rien à ce galimathias, si l'on n'étoit au fait des bruits qui ont couru sur le livre chimérique *des Quatre Nécessités*.

16 *Octobre* 1762.

On a donné aujourd'hui aux François le *Tambour Nocturne*, piece en 5 actes, en prose, imitée de l'Anglois. Ce Drame, imprimé dans les Oeuvres de Nericault Destouches, n'avoit jamais été joué: en général c'est une farce.

16 *dudit*.

On nous annonce d'avance une perte irréparable qu'est sur le point de faire la Comédie Françoise, & le Public encore plus: c'est Mlle. Dangeville, qui se retire à Pâques.

17 *dudit*.

Le fameux Geminiani, cet agréable & savant Compositeur en Musique, vient de mourir à Dublin dans un âge très avancé.

18 *dudit*.

L'Opéra va ce voyage-ci à Fontainebleau, & pour que les plaisirs du public ne souffrent point de l'absence des meilleurs acteurs, qui sont en très petit nombre, la Cour les fait aller & revenir en poste.

Le 20 Octobre 1762.

On renouvelle les plaintes faites depuis longtems contre Freron: on trouve ses feuilles vuides absolument, elles ne sont pas même soutenues par le sarcasme si à la main de ce Journaliste & si agréable aux Lecteurs. Ses amis lui en ont fait reproche ; il se défend & prétend qu'il ne peut plaisanter le moindre grimaud du Parnasse, qu'on ne le mulcte à la Police, qu'on ne le sabre, qu'on ne le mette en pieces: il gémit fort de cette inquisition.

Le 22 Octobre 1762.

Il y a eu hier spectacle sur le théâtre de la Cour à Fontainebleau ; on y a joué *Psiché*, Ballet charmant en un acte. Le Roi en a été si satisfait qu'il a demandé à le revoir. Les paroles sont de M. l'Abbé de Voisenon, sous le nom de Mondonville, qui en a fait la Musique. Il faut le distinguer d'une autre *Psyché*, tragédie de la Fontaine, & Musique de Lully.

Le 23 Octobre 1762.

Le bruit court que l'Impératrice de toutes les Russies a écrit à M. Diderot pour l'inviter à se rendre à sa cour : on prétend que M. d'Alembert a reçu les mêmes offres.

Il paroît que Chevrier est décidemment mort.

Le 24 dudit.

En vertu d'un Arrêt du Parlement qui défend aux ci-devant soi-disant Jésuites de se retirer autrement que comme écoliers dans les lieux où

la jeunesse est élevée, l'Université avoit renouvellé son Decret qui excluoit depuis longtems les membres de cette Société de toutes les places scholastiques. Ce Decret avoit été notifié aux principaux de tous les Colleges, en vertu d'une Délibération prise par la Faculté des Arts.

Le 18 de ce mois le Recteur (M. Fourneau) a reçu une Lettre de Cachet pour se rendre à Fontainebleau, avec ordre d'y apporter la Requête de l'Université. Admis à l'audience du Roi, M. le Chancelier lui a déclaré que Sa M. desapprouvoit le Decret qu'il avoit rendu, & a fait mettre en marge du Registre de l'Université un Arrêt du Conseil qui casse le dit Decret, sans rien toucher à l'Arrêt du Parlement au bas duquel il est inscrit. Le Recteur a représenté vivement au Roi que le Decret qui avoit le malheur de lui déplaire, n'étoit point son ouvrage, mais celui de l'Université, à laquelle il avoit l'honneur de présider, comme M. le Premier Président au Parlement.

Quelques momens avant de paroître devant le Roi, M. le Chancelier prévenu contre le Recteur, lui a fait des reproches très vifs en présence de quelques Ministres, sur un discours qu'il a prononcé depuis peu aux Mathurins, où, en rendant compte de sa gestion & de ce qui s'est passé sous son Rectorat, il a parlé de la destruction de la Société des Jésuites, comme ancienne & continuelle ennemie de l'Université. Ce Su-

prême Magiſtrat a trouvé mauvais qu'il ait pris de-là occaſion de s'étendre ſur leur Doctrine, ſur leur attachement aux opinions ultramontaines; ſur les vexations qu'ils avoient exercées depuis 200 ans, dont la Providence a enfin terminé le cours.

Des gens mal intentionnés ou fort ignorans avoient rendu très défavorablement ce diſcours du Recteur à M. le Chancelier, & avoient rapporté un paſſage cité, tiré de l'Apocalypſe, Chapitre XVIII, verſet 22. Le voici.

Et vox Citharœdorum & Muſicorum & Tibiæ ac Tubæ Canentium non audientur inte amplius. Ce paſſage avoit été énoncé au ſujet de la priſe de poſſeſſion du College de Clermont, & on ſent l'application amere, mais vraie, qu'on en devoit faire. Au lieu du mot de *Citharœdorum*, des plaiſans, ou des méchans, ou des imbécilles, avoient ſubſtitué celui de *Cynœdorum*, (voyez *Pétrone*, *Martial*). On voit par cette mépriſe quelle indécence le terme préſentoit à l'eſprit, & combien cela rentroit dans les préjugés odieux reçus contre la Société. M. le Chancelier, dans ſes reproches qu'il faiſoit au Recteur, appuyoit beaucoup ſur ce paſſage, dont il ne diſoit que le ſens en françois, & qui par-là devenoit intelligible à ſon auteur. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on ſe concilia & qu'on reconnut qu'on avoit ſubſtitué le mot *Cynœdorum* à celui de *Citharœdorum*: l'énigme devint claire.

Le 25 Octobre 1762.

M. Pinto, Juif Portugais, vient d'écrire une petite Brochure en faveur de sa Nation. (On appelle Nation Portugaise les Juifs Portugais & Espagnols, établis en France depuis 1550, & jouissant des mêmes privileges que les autres sujets du Roi). Il attaque surtout le premier Chapitre du 7. Tome des *Oeuvres de M. de Voltaire*; il combat fortement, & avec toutes sortes d'égards les préjugés injustes de cet auteur. Il faut qu'il ait raison: M. de Voltaire lui a répondu très poliment, est convenu qu'il s'étoit expliqué trop violemment, & a promis de faire un carton dans la nouvelle Edition. On ne sçauroit trop consigner à la postérité un exemple aussi mémorable de l'équité & de la modération de ce grand homme.

Le 26 Octobre 1762.

L'Académie de Marseille donne pour sujet du prix de poësie de l'année prochaine, *le Pacte de Famille*.

Le 27 Octobre 1762.

Les Soirées du Palais-Royal, ou les Veillées d'une jolie femme, en plusieurs Lettres, avec la conversation des chaises. On rapporte ce titre pour son originalité. Cette brochure de société ne devoit point transpirer dans le public, étant très médiocre pour le fond & pour la forme. La conversation des chaises ne vaut rien, après le *Sopha*. D'ailleurs elle ne traite point des sujets assez généraux.

Le 28 *Octobre* 1762.

La Sorbonne á enfin mis la derniere main à la censure du Pere Berruyer, & elle est sous presse, malgré tous les obstacles qu'il a fallu surmonter pour effectuer ce grand projet.

Le 29 *Octobre* 1762.

On ne cesse de rire encore de la plaisante scene qui s'est passée à Fontainebleau. On ajoute, pour comble de ridicule, que le Recteur avoit eu ordre d'apporter son discours, & que lorsqu'il fut question de le lire & de l'examiner, personne n'avoit pu l'entendre: qu'on avoit eu recours au Sr. Mesnard qui avoit dressé l'Arrêt du Conseil relatif à la cassation du Decret, & qu'il avoit avoué son ineptie pour l'intelligence dudit Arrêt, & du Discours du Recteur: que celui-ci s'étant pleinement justifié de l'odieuse imputation dont on l'avoit chargé, & persistoit à demander l'examen de son discours, on s'en étoit rapporté à lui, & l'on avoit supprimé de l'Arrêt du Conseil ce qui avoit quelque rapport aux qualifications graves & injustes dont on l'avoit chargé.

Le 30 *Octobre* 1762.

Les amateurs ont dans leurs porte-féuilles deux Lettres de Rousseau: l'une adressée au Bailli de *Moitié Travers*, petit endroit près de Neuchâtel où il réside: l'autre au Pasteur dudit lieu. Dans la premiere, il remercie le premier des secours généreux qu'il lui a donnés; dans l'autre, il fait sa profession de foi, & demande à être admis à la Cene comme bon Protestant.

Ce grand Philoſophe s'occupe actuellement à faire des lacets. Il proteſte qu'il renonce à écrire, puisqu'il ne peut pas prendre la plume ſans allarmer toutes les Puiſſances.

Le 1 *Novembre* 1762.

On ne ſçauroit trop conſigner à la poſtérité les noms de deux femmes illuſtres qui honorent les Lettres de leur protection : Mesdames les Ducheſſes de Choiſeul & de Grammont méritent une place diſtinguée dans le rang de ces Virtuoſes.

M. l'Abbé Barthelemi de Marſeille, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, Garde du Cabinet des Medailles du Roi, ayant été depuis peu favoriſé d'un logement particulier, ces deux Dames l'ont gratifié d'une galanterie peu commune. Elles ont, pendant qu'il étoit abſent, trouvé le ſecret d'avoir la clef d'un *Muſæum* qu'il avoit arrangé philoſophiquement; elles l'ont décoré à ſon inſçu de la façon la plus galante & la plus voluptueuſe: elles l'ont enrichi de pluſieurs ouvrages de leurs mains, & au retour de l'Abbé, la clef s'étant retrouvée, il a été tranſporté dans un boudoir de Fée. Tout Paris parle de cet enchantement.

Le 2 *Novembre* 1762.

Nous apprenons comme un fait conſtant que les héros du Conte de Marmontel, dont on a fait deux pieces différentes, intitulées *Annette & Lubin*, exiſtent réellement à Bezons, dont

M. de St. Florentin eſt Seigneur: que c'eſt lui qui eſt déſigné dans le rôle de bonté & de bienfaiſance qu'on lui fait jouer; que le Bailli eſt le curé du lieu, homme dur & ſans entrailles. Ce Miniſtre ſe propoſe de faire voir un jour à la Comédie Italienne ces deux modeles de l'innocence paſtorale. Au reſte, ils ont bien dégénéré de leur figure de vierge.

Le 5 Novembre 1762.

M. d'Alembert a dans ſon porte-feuille une Lettre du Roi de Pruſſe, où ce Monarque répond avec bonté aux queſtions que le Géometre lui avoit faites ſur le ſort de l'Abbé de Prades. Il eſt très vrai que cette Majeſté a eu lieu de ſe plaindre de la conduite dudit Abbé. Il a manqué eſſentiellement à la reconnoiſſance & à la fidélité qu'il lui devoit, en trempant dans un complot formé conjointement avec l'Evêque de Breſlau. Ce crime méritoit la mort. Le Roi de Pruſſe a eu la généroſité de l'épargner: il le tient enfermé dans une citadelle jusqu'à la paix, & alors il le rendra à ſa patrie & à ſes amis, *s'il peut en avoir*. Ce ſont les propres termes de la Lettre.

Le 6 Novembre 1762.

M. l'Abbé Yvon, depuis ſon retour eſt fort bien avec M. l'Archevêque: il lui communique le plan d'une nouvelle Hiſtoire Eccléſiaſtique qu'il a entrepriſe, qu'il compte traiter philoſophiquement. Ce mot n'a point effrayé ſa Gran-

deur, & le *Prospectus* de cet ouvrage doit paroître inceſſamment.

Le 7 Novembre 1762.

M. Thomas, Secrétaire intime de M. le Duc de Praſlin, Miniſtre des Affaires Etrangeres, ci-devant Comte de Choiſeul, vient de lui payer ſon tribut d'hommages, par les vers ſuivans, ſur ſa nouvelle dignité:

La juſtice aujourd'hui récompenſe le zele,
Le Royaume applaudit à ce titre flatteur;
Et votre dignité nouvelle
Eſt l'aurore de ſon bonheur.
Dans ſon ſein aujourd'hui la France
Compte deux Ducs, Miniſtres vigilans,
Moins unis par le nom, le rang & la puiſſance,
Que par la gloire & les talens.
Toujours aux rives de la Seine
Le nom que vous portez, annonça le ſuccès.
Dans des tems fâcheux, de diſcorde & de haine,
Pleſſis-Praſlin battit Turenne:
Vous faites plus, vous nous donnez la Paix.

Le 11 Novembre 1762.

M. Séguier, ce grand Avocat général, ſe délaſſe quelquefois entre les bras des Graces & des Muſes des travaux importans auxquels ſa charge l'aſſujettit. Voici une chanſon très agréable, qui a paſſé dans toutes les bouches des jolies femmes de Paris:

Tous mes ſouhaits & ma plus forte envie,
Auroient été d'être un nouveau Créſus;

Des riches dons d'Amérique & d'Asie,
J'aurois tâché d'amasser tant & plus;
Non pas pour moi, c'eût été pour ma mie,
Sans elle, hélas! en aurois-je voulu? (*Bis*)

D'être un Héros j'aurois eu la manie;
Mars m'auroit vu suivre ses étendards;
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eût point fait affronter les hazards:
L'espoir d'offrir mes lauriers à ma mie,
Seul m'eût frayé la route des Césars. (*Bis*)

D'être un Appelle il m'auroit pris envie,
Mais sans daigner travailler pour les Rois;
Si de Rubens imitant la magie,
La toile eût pu s'animer sous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurois fait de ma mie!
Je l'aurois peinte, ainsi que je la vois. (*Bis*)

Eterniser une flamme chérie,
Auroit été de mes vœux le premier;
Le tendre Amour, seul guide de ma vie,
Aux doctes sœurs m'eût fait sacrifier:
J'aurois été le chantre de ma mie,
J'eus mis ma gloire à la déifier. (*Bis.*)

En me livrant tout à l'Astronomie,
J'aurois suivi ma tendre passion;
Un nouvel Astre, au gré de mon envie,
Eût de nos jours paru sur l'horison:
Au firmament j'aurois placé ma mie,
Elle eût été ma constellation. (*Bis.*)

J'aurois banni la ſombre jalouſie:
L'Amour ſincere en écarte l'horreur;
Trop délicat pour cette frénéſie,
D'un feu plus pur j'aurois fait mon bonheur;
Car en l'aimant, j'euſſe eſtimé ma mie:
Sans mon eſtime auroit-elle eu mon cœur? (*Bis.*)

Le 12 *Novembre* 1762.

L'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, a tenu aujourd'hui ſa ſéance publique de rentrée après la St. Martin.

M. Schmidt a remporté pour la 7me. fois le prix, roulant ſur *l'antiquité de l'Egypte.*

M. le Beau, Secrétaire de l'Académie, a lu l'*Eloge de M. Falconnet.* On a trouvé que l'auteur l'avoit trop enviſagé comme Médecin & pas aſſez comme Sçavant & homme ſociable; qu'il avoit plus cherché à faire briller ſon eſprit qu'à détailler les rares & grandes qualités du défunt.

M. Bejau a lu un Mémoire ſur un *Corps de Milices connues chez les Grecs ſous le nom d'Epirotes.* On ſait que ce ſujet eſt très peu à la portée du commun des auditeurs. . . . . . Celui de M. l'Abbé Arnaud *ſur les anciens Grecs* eſt encore plus ridicule. Il traite de leur origine, de leur uſage, du rapport qu'ils ont avec la muſique. Il prétend que la poéſie fait danſer les mots.

Enfin M. Chabanon a lu en vers une *Ode de Pindare*, dont il expoſe d'abord le plan d'une façon fort nette. Cette licence a été tolérée; il

avoit été arrêté qu'on ne liroit point de vers à cette Académie, par l'abus qui s'y étoit introduit, & qui peu à peu lui auroit fait perdre son institution.

Le 13 *Novembre* 1762.

L'Académie des Sciences a tenu aujourd'hui sa séance publique pour la rentrée.

On a commencé par l'*Eloge de M. l'Abbé de la Caille*, cet Astronome célebre, par le nombre & l'exactitude de ses observations. Il avoit suivi neuf à dix mille étoiles nouvelles, pendant un séjour de deux ans au Cap de Bonne Espérance.

M. l'Abbé *Pingré*, Chanoine régulier de Ste. Génevieve, a rendu compte de ses observations à l'Ile Rodrigue, du passage de Vénus sous le disque du Soleil.

M. de Parcieux, après avoir démontré par plusieurs calculs exacts, combien il seroit à désirer de faire venir une plus grande quantité d'eau à la ville de Paris, a lu un Mémoire, dans lequel il a démontré la possibilité, au moyen d'un aqueduc de Paris à la riviere d'Yvette, d'augmenter à peu de frais cette quantité jusqu'au nombre de mille ou douze cens pouces. On n'en a aujourd'hui pour cette grande capitale qu'environ 230 pouces.

L'Assemblée a fini par un Mémoire de M. l'Abbé Chappe, qui étoit allé en Sibérie, pour observer le passage de Vénus, en correspondance avec M. l'Abbé Pingré. Il y a joint plu-

ſieurs remarques curieuſes, tant ſur l'hiſtoire naturelle du pays que ſur les habitans.

Le 14 *Novembre* 1762.

La Faculté de Théologie de Paris vient de rendre publique ſa *Cenſure contre le Livre d'Emile, ou de l'Education, par J. J. Rouſſeau.* Elle eſt en Latin & en François, très détaillée, particuliérement ſur le 3me. volume. Elle trouve 19 héréſies dans cet auteur. Quelques critiques prétendent que l'article le plus mal traité dans cet ouvrage ſcientifique eſt celui de la Religion.

Le 14 *Novembre* 1762.

On travaille au Catalogue de la Bibliotheque de M. Falconnet, qui ſera bientôt en vente. Elle ſe monte à 45,000 volumes: 11,000 ont été donnés à la Bibliotheque du Roi, ſuivant ſa convention.

Le 16 *Novembre* 1762.

Iphigenie a été jouée aujourd'hui à l'Opéra. Les paroles ſont de Mrs. Danchet & Dupré, la Muſique de Campra & Desmarets. Ce Drame ſi vanté n'a pas eu un ſuccès marqué. On a beaucoup applaudi aux morceaux de ſymphonie ajoutés: ils ſont d'un nommé Berton, & donnent de grandes eſpérances de ce jeune homme. Les Ballets n'ont rien de beau particuliérement.

Les amateurs, en général, trouvent cet Opéra triſte, peu fourni de ſpectacle, d'une chorégraphie commune, & d'une Muſique diſparate,

par l'obligation où l'on a été de renforcer la vieille harmonie par la nouvelle.

Le 18 Novembre 1762.

Toute la Comédie Italienne est en mouvement pour une piece annoncée depuis longtems, & sur laquelle elle fonde les plus grandes espérances. C'est *le Roi & le Fermier*, Opéra Comique de grande maniere. Les paroles sont de M. Sédaine, & la Musique de Monsigny. Elle est en 3 Actes, & différente de celle de M. Collé, dont on a parlé, qui n'est point imprimée.

Le 19 Novembre 1762.

M. l'Abbé Arnaud est à la veille de renoncer à continuer le *Journal Etranger*, qu'il prétend lui coûter déja quinze mille Francs du sien. Il se plaint qu'on ne lui donne aucun sécours, que les autres Journalistes le jalousent, qu'ils le pillent, le travestissent, & ne lui font pas même l'honneur de le nommer. Il se propose, si l'on ne lui donne pas plus d'encouragement, de faire un adieu terrible. Cela sera décidé sous peu.

Le 20 Novembre 1762.

Eponine, tant prônée, doit enfin se jouer la semaine prochaine. Les partisans de cette piece, ou plutôt de l'auteur, sont en grand nombre: tout est déja loué depuis quelques jours.

M. Chabanon est un jeune homme de trente-cinq ans, qui, après avoir fait des études assez bonnes, s'est jetté dans le monde, & y a réussi par une figure agréable, par un esprit aisé, bril-

lant & facile, & surtout par un talent supérieur pour le violon. Il a longtems fait les délices des sociétés. Il y a quelques années que réfléchissant sur le vuide de son art, & sur la nécessité d'appuyer son existence sur quelque chose de plus solide & de plus durable, il a pris la généreuse résolution de travailler à mériter quelque titre littéraire; il n'a point de moyen plus aisé de commencer à percer que d'entrer à l'Académie des Belles-Lettres; il s'est jetté dans le Grec à corps perdu, a travaillé trois ans avec la plus grande opiniâtreté, & sans voir aucun humain que quelques partisans de cette langue. Il est sorti muni de tout le sçavoir nécessaire, il a été admis à l'Académie des Belles-Lettres; il a travaillé sur Pindare, pour payer son tribut littéraire, & ne regardant cette Académie que comme un passage à l'Académie Françoise, il a fait des tragédies. Son succès peut lui ouvrir une route brillante.

Le 22 Novembre 1762.

Le Roi & le Fermier, dont on a parlé, n'a pas eu le succès qu'on s'en promettoit. Le premier Acte est bien fait, quant à la partie dramatique; la Musique est excellente: les deux autres sont très médiocres en tout, & mauvais à quelques égards.

Le 24 Novembre 1762.

Quoique nous ne soyons point dans le goût de consigner ici les mariages, on ne peut passer

sous

fous filence celui de Mlle. Le Miere & de Larrivée. Ces deux coryphées de la fcene lyrique font enfin unis par des liens indiffolubles, après s'être effayés longtems à porter leurs chaînes. Ce grand événement a fait une fenfation fi confidérable parmi les amateurs de l'Opéra, qu'il fait néceffairement époque dans fon hiftoire.

Le 25 Novembre 1762.

Autre événement non moins remarquable, quoiqu'auffi étranger en apparence à la Littérature : Madame Saurin, qui réunit les graces à l'efprit, étant accouchée d'un garçon, il y a quelques jours, l'Académie a fixé une députation pour féliciter la femme de leur confrere. M. l'Abbé d'Olivet a été chargé de cette galante harangue, & il a porté la parole avec toute l'éloquence poffible.

Le 26 Novembre 1762.

M. de Rochefort, jeune homme, membre de l'Académie de Nîmes, arrivé de province depuis peu, lit plufieurs Chants d'Homere, qu'il a traduits en vers. Nous avons entendu celui de *la mort d'Achille*, où il y a de fublimes beautés. S'il peut foutenir ce grand ouvrage fur le même ton, il a lieu de fe promettre un fuccès complet. Tous les partifans de la langue grecque en ont été enchantés, & exhortent ce nouveau défenfeur d'Homere à entrer dans la lice.

Le 27 Novembre 1762.

Le Parlement s'occupe férieufement du nou-

veau plan d'études. Il regarde surtout la Philosophie, si barbare encore dans les écoles. Il est question de soumettre les Professeurs à profiter des bons livres écrits sur cette matiere, à choisir les plus orthodoxes & les plus lumineux, & à les expliquer à leurs disciples, au lieu de perdre un tems infini à dicter des cahiers d'une philosophie scholastique, & dans laquelle ils étoient maîtres de glisser des absurdités & toutes les erreurs qu'ils vouloient. On voudroit comprendre dans ce projet la Théologie même : ce point est délicat, & sera le sujet de grandes contestations.

Le 28 Novembre 1762.

On commence à parler d'une Traduction des *Georgiques*, par M. l'Abbé de Lisle, jeune homme dont on a vu des vers fort joliment faits. Il n'est point rebuté par les détails agrestes où entre son auteur, & il prétend qu'on peut les rendre avec élégance en François. Il s'agit de prouver ce qu'il avance.

Le 29 Novembre 1762.

On a joué *Heureusement* aujourd'hui. Ce Drame est d'après le Conte de M. de Marmontel. Il a été bien reçu; il est écrit avec facilité, fort court, & n'a que très peu d'intrigue. C'est un tissu des plus frêles. Le dénouement en est heureux, mais pas assez filé. En général, la piece frise l'obscénité. Mlle. Dangeville en fait le principal mérite par son jeu. Il s'est passé un évé-

nement qui fait anecdote. L'Amant & la Maîtresse sont à table; le premier est un jeune Officier sur le point de partir pour l'armée; il prend le verre: „ Je vais boire à Cypris", dit-il: „ *& moi, je bois à Mars*," répond la femme. Mlle. Hus, qui faisoit ce rôle, a jetté une œillade au Prince de Condé en prononçant ces dernieres paroles. Le Public a saisi l'à propos, & les battemens de mains de se multiplier pendant quelques minutes.

Le 30 *Novembre* 1762.

Le Roi a ordonné un Mausolée à M. de Crébillon, dans l'Eglise de St. Gervais, où il est enterré. En conséquence, M. de Marigny a écrit une Lettre au fils, pour lui faire part de cette marque d'estime & de considération que S. M. veut donner à son célebre pere. C'est M. le Moine qui est chargé de cet ouvrage.

Le 1 *Décembre* 1762.

L'élection du successeur de M. de Crébillon est fixée décidemment au 4 de ce mois. Personne ne doute que l'Abbé de Voisenon ne soit élu. M. de Marmontel, qui s'étoit mis sur les rangs, vient de se retirer, à la vue d'un pareil compétiteur.

Le 2 *Décembre* 1762.

La Censure du Pere Berruyer par la Sorbonne, vient enfin de paroître, malgré toutes les menées pour qu'elle restât imparfaite. Elle démontre les erreurs sans fin de ce Jésuite, &

elle n'empêchera pas qu'on ne lise toujours avec le plus grand plaisir ce délicieux Romancier.

Le 3 Décembre 1762.

Il n'y a point eu de Comédie aujourd'hui, quoiqu'on eût annoncé deux pieces à l'ordinaire. Il s'y étoit rendu du monde; on attendit jusqu'à six heures. Alors on vint déclarer au Public qu'on ne joueroit point, vu l'indisposition d'une Actrice qui ne pouvoit être suppléée. On rendit l'argent, & l'on se retira. Cette Actrice indisposée étoit Mlle. Dubois, qui dans ce moment étoit en grande Loge à l'Opéra. Le Lieutenant de Police informé de cette avanture, a mandé cette Actrice, l'a traitée avec toute la dureté dûe à son caractere & à son impertinence, & l'a envoyé en prison. Elle a de plus été condamnée à payer les frais & le profit de la représentation, évalués à 500 Livres & une amende de cent Ecus.

Le 4 Décembre 1762.

Aujourd'hui s'est fait l'élection de M. l'Abbé de Voisenon. On étoit si prévenu de cet événement, qu'à l'instant où l'Académie étoit encore assemblée, il s'est répandu une quantité de portraits de cet Abbé, avec son nom & cette phrase : *Elu à l'Académie Françoise le* 4 *Décembre* 1762. On lit au bas ces vers :

L'aimable ſucceſſeur du ſombre Crébillon,
Dans un genre oppoſé s'illuſtre ſur la Scene.
Les arbitres du goût ont élu *Voiſenon*,
Ils couronnent Thalie, en pleurant Melpomene.

On eſt fort intrigué pour ſçavoir l'auteur de cette galanterie. Les uns prétendent que c'eſt Mlle. Favart, avec qui cet Abbé vit: d'autres diſent que c'eſt le mari.

Le 4 *Décembre* 1762.

Mlle. Favart a célébré aujourd'hui l'arrivée de M. le Prince de Condé à la Comédie Italienne, par le couplet ſuivant:

Que notre troupe réunie
Saiſiſſe ce moment heureux!
Célébrons les faits généreux
De ce ſoutien de la Patrie!!
Que de périls, que de haſards,
Il a déja courus au printems de ſa vie!
Quelle gloire pour Thalie
De couronner Mars!
Que notre troupe réunie, &c.

Le 5 *Décembre* 1762.

On ne ceſſe de parler de l'avanture d'hier. Les portraits ont été envoyés à toute la cour. L'Académie eſt furieuſe de voir le ſecret de ſes ſuffrages violé. L'Abbé de Voiſenon ſe trouve chargé d'un ridicule, auquel il ne s'attendoit pas. Favart & ſa femme proteſtent qu'ils ne lui ont point rendu ce mauvais ſervice.

Le 6 Décembre 1762.

Eponine tant vantée a eu ce matin une répétition devant une assemblée très nombreuse, qui a fondu en larmes.

Cette après-midi elle a été jouée. Le Public du soir ne s'est pas trouvé aussi bien disposé que celui du matin, & cette piece qui n'auroit passé que pour médiocre, si on ne l'avoit pas tant exaltée, est jugée détéstable. Son succès a été si foible que l'auteur vouloit la retirer, il se disposoit à faire faire un compliment au Parterre pour lui en demander la permission. Mlle. Clairon lui a fait sentir l'indécence de ce procédé, qu'il étoit le maître de le faire sans rien dire; mais elle lui a conseillé d'essayer une seconde représentation, elle a promis de la faire aller tant qu'elle pourroit.

Le sujet de ce Drame est tiré d'une Dissertation de M. Secousse, qui est dans le 6e. vol. des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres. L'auteur l'a suivi en grande partie. Sans entrer dans le détail des défauts de la constitution du Poëme, la versification est des plus impropres au genre dramatique: c'est une enflûre de style, un faste d'expressions, un amas de métaphores hardies, d'hyperboles gigantesques, qui ne peuvent en imposer qu'aux ineptes. L'auteur, loin de s'être formé le goût par la lecture des Grecs, se l'est gâté vraisemblablement en méditant trop *Pindare.* Le ton de ce lyrique est insoutenable dans notre langue, mê-

me dans son genre, à plus forte raison dans celui dont il est question.

Le 7 Décembre 1762.

Les admirateurs de M. de Chabanon ne peuvent revenir du peu de succès de sa piece. Il se répand une anecdote qui feroit peu d'honneur à cette tragédie, si elle étoit vraie.

A la fin de la piece a régné un grand silence: ensuite quelques clameurs se sont fait entendre, on a demandé sourdement l'auteur. Ce bruit s'est accru, a recommencé à plusieurs reprises, enfin est devenu si tumultueux, que la garde s'en est mêlée & l'on a arrêté deux jeunes gens les plus acharnés. On assure qu'ils se sont trouvés être deux freres ou parents de l'auteur... On les a relâchés tout de suite.

8 *Décembre* 1762.

Arrêt rendu par le Conseil souverain du Parnasse. Cet écrit est une plaisanterie contre l'insolent Libelle de M. Poinsinet: elle est de M... Il ne méritoit pas qu'un plus digne athlete descendît dans la lice. C'est médiocre, comme l'ennemi qu'on combat.

10 *Décembre* 1762.

Les Muses pleurent depuis quelques jours la mort de l'un de leurs nourrissons & de leurs protecteurs en même tems. C'est M. de la *Poupeliniere.* Son nom, à jamais fameux dans les Fastes Littéraires, va sans doute s'accroître par l'impression de ses ouvrages, qui sont en

grand nombre. On ne doit jamais oublier sa munificence envers les Artistes. Un orchestre entier se trouve dispersé par la perte de cet Apollon.

Le 11 *Décembre* 1762.

M. le Chevalier de la Morliere est sorti de St. Lazare, & se montre avec un front d'airain.

Le 11 *Décembre* 1762.

On parle de donner à l'Opéra la fameuse décoration du *Palais de Vénus*, qu'on a vue à Fontainebleau. On ne s'imagineroit jamais qu'on pût rassembler autant de diamans qu'il en a fallu pour l'en couvrir. La Féerie n'offre rien de plus beau. Aucune Cour d'Europe ne pourroit fournir à cette magnificence.

Le 12 *Décembre* 1762.

M. l'Abbé de Voisenon parle beaucoup d'une tragédie faite par le fils d'un tailleur. C'est un nommé *Prieur*, jeune homme de 19 ans. Le sujet est *la mort des deux de Wit*, l'un Grand Pensionnaire de Hollande, & l'autre Bourgemaître de la Ville de Dordrecht. Cet Abbé prétend que cet ouvrage annonce le talent décidé & déjà porté à un grand point de perfection. Au reste, l'auteur est de la plus grande innocence. M. l'Abbé de Voisenon lui ayant paru inquiet sur le titre qu'il donneroit à cette tragédie, l'autre n'a point hésité à la mettre sous son vrai nom; l'Abbé a cherché à lui en faire sentir le

ridi-

ridicule, lui a témoigné que ces Demoiſelles ne joueroient jamais ſa piece ſous une pareille dénomination, qu'elles étoient trop pudiques, trop ſuſceptibles, & que d'ailleurs le Public riroit...... Il n'a point ſenti cette plaiſanterie.

13 *Décembre* 1762.

Il paroît un Mémoire de M. *L'Oiſeau*, en faveur des *Calas*. Ce jeune Ecrivain veut auſſi ſe mettre ſur les rangs. Il eſt le quatrieme. M. Mariette, Avocat au Conſeil, en a fait un, plus dans le genre de ſon état. Celui de M. de Beaumont eſt bien écrit, tendre, pathétique: c'eſt à la ſollicitation de M. de Voltaire qu'il s'en eſt chargé. Le choix de ce grand homme fait l'éloge du défenſeur. Enfin M. L'Oiſeau a traité cette aventure dans un goût nouveau: c'eſt un Roman très animé, très chaud. On ne peut ſe diſſimuler que le Public ne préfere encore, comme ouvrage Littéraire, les Lettres courtes & légeres que M. de Voltaire a écrites ſur cette matiere.

13 *Décembre* 1762.

On nous annonce à la Comédie Françoiſe une Comédie de M. Collet, l'amphigouriſte, tirée des *Illuſtres Françoiſes*. C'eſt l'hiſtoire de *Dupuy & Desrônais*. Elle eſt intitulée de leur nom.

14 *Décembre* 1762.

Le Sr. *Bernaud* vient d'être chaſſé de la Comédie Françoiſe, par un ordre de M. le Duc de Duras. Il avoit eu une querelle très vive dans

les foyers, avec Mlle. Clairon. Il avoit invectivé cette Actrice de la façon la plus indécente...... La sublime Melpomene a conservé toute sa majesté dans cette occasion, mais piquée au vif elle a demandé sa retraite: le Gentilhomme de la Chambre, instruit de son mécontentement, lui a fait justice, & elle reste.

Le 14 *Décembre* 1762.

Les Imprimeurs se plaignent que les nouveautés *tarissent*: on a mis un *embargo* sur tous les manuscrits. La police, plus févere que jamais, ne passe rien, ne tolere aucune plaisanterie.... Plusieurs Imprimeurs vendent leur fonds de boutique, & nous sommes menacés d'une sécheresse générale dans la Littérature de France.

Le 15 *Décembre* 1762.

M. le Duc de St. Aignan est nommé Directeur, pour répondre à M. l'Abbé de Voisenon, le jour de sa réception à l'Académie Françoise. Il est fixé au 15 Janvier. Cet Abbé, trop célebre, trop fêté à Paris, va se renfermer dans son Abbaye pour travailler à son discours. Il a demandé trois jours pour cet important ouvrage. Toute la Cour doit se trouver à cette cérémonie, & surtout les femmes les plus élégantes.

Le 16 *Décembre* 1762.

Les Fêtes de Choisy n'ont point été aussi brillantes qu'on l'espéroit. On ne se feroit jamais imaginé qu'*Irene*, rebut de la ville, eût été transportée sur ce Théâtre. Géliotte a chanté

dans *Arueris*. On a remarqué qu'il n'avoit plus que les restes du grand homme.

Le 17 *Décembre* 1762.

Dans la Comédie d'*Heureusement*, imprimée, on a consacré l'anecdote du *je bois à Mars*. On a choisi cet instant de la Piece pour Estampe. Ce petit Drame soutient à la lecture sa réputation, du côté du style facile & naturel.

M. le Prince de Condé a fait annoncer à Mlle. Hus qu'elle auroit un présent de S. A. S.

Le 18 *Décembre* 1762.

M. Collet, l'amphigouriste, est nommé Lecteur de M. le Duc d'Orléans. Ce Prince a fait créer la place pour lui. Il est à 2,000 Livres d'appointemens.

Le 19 *Décembre* 1762.

La feuille 32 du Sr. Freron réveille un peu l'attention sur son compte. Elle contient un éloge très raisonné, très-approfondi, très bien fait, de *Crébillon*; mais le but de l'Auteur paroît avoir moins été l'éloge de ce grand homme que la satyre d'un autre non moins grand, qu'on devine aisement. M. de Voltaire, sans être nommé, y est désigné sous les traits les plus caractéristiques & malheureusement les plus vrais.

Le 21 *Décembre* 1762.

L'Annette & Lubin, de la Comédie Italienne, qui jusqu'à présent avoit passé pour être de M. Favart & de l'Abbé de Voisenon, reçoit un troi-

ſieme pere; M. *Lourdet de Santerre*, Auditeur des Comptes, en revendique une grande partie.

Le 23 Décembre 1762.

M. l'Abbé de Voiſenon eſt de retour. Il convient que ſon diſcours l'a beaucoup embarraſſé, à l'occaſion de la Paix, dont il faut parler. On verra comment il ſe ſera tiré de ce mauvais pas.

Le 23 Décembre 1762.

Les partiſans de la Muſique Italienne parlent avec enthouſiaſme des Concerts qu'on va donner au Louvre, compoſés en entier dans ce genre-là.

Le 24 Décembre 1762.

Avant-hier on a répété à l'Opera, *Philemon & Baucis*, qu'on doit donner à la cour. Géliotte & Mlle. Arnoux jouent cet Acte intéreſſant.

Le 25 Décembre 1762.

Il paroît une grande Eſtampe in folio, où l'on voit d'une part le Roi élevé ſur ſon trône; de l'autre, le groupe des Jéſuites plus bas. Le Monarque paroît les diſperſer & leur dire:

» *Maturate fugam, regique hæc diu te veſtro non*
» *illi imperium.*

VIRG.

Il y a beaucoup d'autres deviſes, dont celle-ci eſt la plus mémorable.

Le 26 Décembre 1762.

La Renommée Littéraire, nouvel ouvrage périodique. L'auteur donne ce mois-ci pour eſſai. On voit à la tête une renommée avec deux

trompettes. Elle embouche l'une : il en sort différentes légendes, qui contiennent les titres des ouvrages dignes de passer à la postérité. De sa bouche inférieure en part une autre : *Pieces dérobées*, *l'Année Littéraire*, *les Jérémiades*, *Epitre à Minette*, *Caliste*, sont les ouvrages infortunés qu'elle destine aux plus vils ministeres. Cette idée, prise de la *Pucelle*, est gaie & judicieuse.

Ce nouveau Journaliste s'annonce pour antipode de Fréron, & cela doit être ; il n'en sera peut-être pas meilleur. Il en veut beaucoup encore à M. Colardeau, & non content de le couvrir d'opprobre par la Renommée, il le disseque impitoyablement, & le traduit dans le plus grand ridicule.

On peut sur cette feuille juger que l'auteur n'a pas encore la maturité de jugement nécessaire pour travailler dans un pareil genre ; que d'ailleurs il n'est pas, à beaucoup près, dégagé de préjugés, comme il le faudroit. Du reste, son style est plein & naturel.

Le 27 Décembre 1762.

M. Titon Dutillet, fort connu par son *Parnasse François*, vient de mourir dans un âge très avancé. Sa maison étoit ouverte aux gens de lettres, & les Muses doivent jetter des fleurs sur le tombeau de cet aimable Mécene.

Le 28 Décembre 1762.

M. l'Abbé de *Caveirac*, depuis longtems soup-

çonné d'être auteur de différens Libelles écrits en faveur des Jésuites, vient d'être recherché très févérement. La Police a fait chez lui une descente des plus circonstanciées. Heureusement pour lui, il avoit pris la fuite.

Le 30 Décembre 1762.

Le nommé Grangé, Libraire, ouvre incessamment ce qu'il appelle une *Salle Litteraire*; pour trois sols par séance on aura la liberté de lire pendant plusieurs heures de suite toutes les nouveautés. Cela rappelleroit les lieux délicieux d'Athenes, connus sous le nom de Lycée, du Portique, &c. si le ton mercénaire ne gâtoit ces beaux établissemens.

Le 31 Décembre 1762.

Il a débuté à l'Opéra une nouvelle Basse-taille; on parle plus des gasconnades de cet Acteur que de sa voix. Rebel lui ayant déclaré qu'il n'auroit que de médiocres appointemens d'abord, mais qu'à mesure que le Public seroit content de lui, il seroit augmenté: *Cadedis*, a-t-il dit, *cela étant*, *Monsieur*, *vous m'augmenterez donc tous les jours.*

MDCCLXIII.

Le 1 Janvier.

On a donné derniérement le *Comte d'Essex*. Il s'est passé ce jour-là une anecdote qui mérite

d'être consacrée. Lorsqu'il fut question, à l'Assemblée, de cette Piece, Mlle. Clairon demanda qui joueroit *Elisabeth*? Mlle. Dumesnil dit qu'elle s'en chargeoit. Je ferai donc la Duchesse, reprit la premiere? Non pas, s'il vous plaît, s'écria Mlle. Hus; c'est mon rôle, & je ne m'en défais point. Je ne veux rien vous enlever, repliqua Mlle. Clairon; cela étant, je ferai la Confidente: il n'y a pas grand'chose à dire, c'est mon fait. On crut qu'elle se moquoit, & l'on se sépara. Le jour de la représentation elle tint parole, au grand étonnement de Mlle. Hus, qui en fut déconcertée. Elle en joua le double plus mal. Mlle. Clairon ne paroissoit pas, que les battemens de mains ne recommençassent, & les sifflets pour l'autre...... Ce fut avec grande peine qu'elle fut jusqu'au bout, & l'on présume qu'elle ne cherchera plus à se trouver en concurrence avec Mlle. Clairon. Les niais du Parterre ne pouvoient concevoir cela: „ Nous voyons bien, disoient-ils, pourquoi l'une „ est huée, mais pourquoi applaudir l'autre, qui „ ne dit mot?"

Mlle. Clairon, pour se délasser, joua *Cathos* dans les *Précieuses Ridicules*, & s'amusa comme une Reine.

Le 2 Janvier 1763.

Epitaphe de M. de la Poupeliniere.

Sous ce tombeau repose un Financier;
Il fut de son état l'honneur & la critique;

Généreux, bienfaisant, mais toujours singulier,
Il soulagea la misere publique.
Passant, priez pour lui, car il fut le premier.

Le 3 Janvier 1763.

Il se répand un bon mot de Cour, d'une espece singuliere ; il mérite d'être retenu. On l'attribue à M. de Souvré. Ce Seigneur, à l'occasion de la réforme, disoit, qu'on s'y étoit mal pris, qu'il falloit la commencer par celle d'un Sacrement. — Quel est il ? — Le Baptême. Pourquoi ? quel rapport entre lui & ce dont il est question ? — *C'est que tout n'auroit pas été par compere ni par commere.*

Le 4 Janvier 1763.

On a donné hier pour la seconde fois aux Italiens une piece jouée pour la premiere le jour de l'an. C'est *le Milicien*, Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes, &c..... C'est dans le genre un peu farce, mais il y a des morceaux de Musique qui méritent d'être cités. Elle est de Duny, les paroles d'Anseaume. On l'interrompt par l'indisposition d'un Acteur. Nous en parlerons à la reprise.

Le 5 Janvier 1763.

M. Titon legue son *Parnasse François* au Roi, en suppliant S. M. d'accorder quelque grace spécifiée à sa famille.

Le 6 Janvier 1763.

L'Académie Françoise a fait avant-hier son élection par scrutin du Directeur & du Chance-

lier pour le trimeſtre de Janvier. Le ſort eſt tombé ſur M. le Cardinal de Luynes, Directeur, & M. l'Abbé Alari, Chancelier. Ce ſera le premier qui haranguera le Roi ſur la Paix, ſi elle eſt publiée dans ſon trimeſtre, & à ſon défaut le ſecond.

Le 7 Janvier 1763.

On a fait depuis quelque tems des recherches ſéveres pour l'impreſſion de certains livres en faveur des Jéſuites, entr'autres de *l'Appel à la raiſon.* Les nommés *Bregis* & *Brotbier*, ci-devant Jéſuites, ſont convaincus d'en avoir corrigé les épreuves; pluſieurs autres ſont ſur le point d'être pourſuivis à ce même ſujet.

Le 8 Janvier 1763.

Ce matin le Châtelet a décrété de priſe de corps les deux ci-devant Jéſuites, *Bregis* & *Brotbier*, pour avoir corrigé les épreuves de *l'Appel à la raiſon.* Deux autres ne ſont déſignés que ſous le nom de *Quidams*, & ne ſont pas encore connus. Un cinquieme n'eſt décrété que d'ajournement perſonnel, pour avoir été employé à copier cet ouvrage, qu'on lui a dicté.

Le 9 Janvier 1763.

On commence à parler beaucoup d'un Mandement de M. l'Evêque de Lavaur, par lequel il défend la lecture & l'introduction dans ſon Dioceſe, du Livre des *Aſſertions*, comme faux, ſcandaleux & calomniateur. Il prétend que les

passages cités sont ou absolument contraires à la Doctrine des Jésuites, ou falsifiés & altérés, soit en tronquant, soit en divisant, soit en ajoutant, ou enfin pris dans un mauvais sens, étant dans leur sens naturel la Doctrine constante & universelle de l'Eglise. Cet ouvrage, qui doit faire grand bruit, est, comme Littéraire, fort bien fait, écrit avec feu & pathétique.

Le 10 *Janvier* 1763.

M. de Soissons vient d'opposer au livre dont nous venons de parler, un livre plus sage & plus judicieux; c'est un *Mandement*, par lequel entrant dans les vues du Parlement il proscrit, comme Evêque & comme juge de la Foi, les *Propositions* que celui-là condamne politiquement. Il est le premier qui ait opposé son bouclier à cette inondation de maximes abominables. Il avoit eu la déférence de prévenir M. l'Archevêque de Paris, de conjurer ce Pasteur de remplir la promesse qu'il avoit faite de donner quelque chose sur cette matiere; il l'avoit assuré qu'il convenoit qu'il marchât le premier, qu'il suivroit ses traces, &c. „ Allez toujours devant, Mon„ seigneur, (lui a dit M. l'Archevêque) nous ne „ marchons pas sur la même ligne."

Le 11 *Janvier* 1763.

L'Opéra a donné aujourd'hui *Polixene*, tragédie nouvelle en cinq actes, paroles de M. Joliveau, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Musique, & musique de M. Dauvergne.

Le Poëme eſt très médiocre. On accuſe le muſicien de chercher toujours à peindre, & de ne jamais attraper ce qu'il cherche, de ne donner rien à chanter, d'être plein de réminiſcences, preſque toutes défigurées. Le ſpectacle eſt aſſez pompeux, autant que le comporte la ſcene; les ballets ſont pittoreſques en quelques endroits, entr'autres dans le 4e. acte, où la Jalouſie vient tourmenter Pirrhus avec un chœur de Furies & de Démons. Cet endroit rappelle *Pſyché*: mais quelle différence, pour l'intérêt, entre une jeune Princeſſe effrayée de toutes les horreurs de l'enfer, & un Prince guerrier & intrépide! Doit il avoir peur des Diables? peut-on le plaindre?

On a admiré avec raiſon une décoration du ſecond acte: il eſt queſtion d'une tempête. Le fond du théâtre repréſente la mer & un ciel ſerein d'abord: peu-à-peu, à meſure que l'orage ſe forme, on voit s'élever les nuages du ſein de l'onde. Cette manœuvre bien exécutée pourroit faire l'illuſion légere qu'on deſire en pareille occaſion; il n'y a que les éclairs qui ne répondent pas à ce ſpectacle terrible.

Le 12 Janvier 1763.

Les Poëtes ne le cedent point à nos Orateurs: pluſieurs de ces premiers ſont entrés en lice pour défendre la mémoire du malheureux *Calas*; aujourd'hui M. Barth ſe met ſur les rangs,

& chante ce héros tragique dans une Héroïde nouvelle, non encore imprimée.

Il en a fait une autre, où il fait parler l'abbé de Ramſai : malheureuſement le plus grand mérite de ces ouvrages c'eſt d'avoir fait de beaux vers.

Le 12 *Janvier* 1763.

M. du Belloy travaille à une nouvelle Tragédie, intitulée le *Siege de Calais*. Ce trait, tiré de notre hiſtoire & paſſée ſous Philippe de Valois, en 1347, eſt très beau : ſavoir, s'il eſt ſuſceptible de tous les reſſorts dramatiques, ſurtout entre les mains de M. du Belloy, qui en met beaucoup en œuvre à la fois.

Le 13 *Janvier* 1763.

Les gens qui plaiſantent ſur tout, ont fait à Mr. de la Poupeliniere une Epitaphe bien différente de celle qu'on a vue ci-deſſus. On en jugera, la voici :

Pour être auteur ci gît qui paya bien.
Maint ouvrage s'eſt fait ainſi, c'eſt la coutume.
De ſon dernier, en ne ſongeant à rien,
Il devint pere, hélas ! c'eſt ſon Poſthume.

Le 14 *Janvier* 1763.

Depuis quelque tems on parle beaucoup d'une Hollandoiſe jeune & jolie, nommée Madame *Pater*. C'eſt la femme d'un riche négociant, elle fait l'entretien des cercles & le ſujet des épigrammes ou madrigaux. Voici ce qu'on a

fait de moins mauvais : on ne le rapporte que pour faire époque :

Pater, est dans notre cité.
Spiritus je voudrois bien être ;
Et pour former la Trinité
Filius on en verroit naître.

Les Seigneurs vont en procession chez elle pour la voir : son mari, excédé de ces visites, dit un jour à des courtisans, en les reconduisant : „ je „ suis très sensible, Messieurs, à l'honneur que „ vous me faites de venir ici ; mais je ne crois „ pas que vous vous y amusiez beaucoup ; je „ suis toute la journée avec Madame Pater, & „ la nuit je couche avec elle."

15 *Janvier* 1763.

La réception de l'abbé de Voisenon est renvoyée à samedi : il se tue de dire à tout le monde que son discours est plat ; il seroit fâché qu'on le crût.

On a repris aujourd'hui *le Militien* : on attribue cette piece à M. Bertin, dont Anseaume est le prête-nom. En général, c'est une forte satyre des militaires, il y a plus de vérité que de finesse.

16 *dudit*.

Il court dans le monde une Epigramme sur Fréron, qu'on dit être de M. de Voltaire ; elle est tapée ; mais mal digerée : on en jugera.

Un jour loin du ſacré vallon
Un Serpent mordit Jean Fréron.
Savez-vous ce qu'il arriva?
Ce fut le Serpent qui creva.

Cette Epigramme, originairement en Grec, enſuite traduite en Latin, enfin miſe en François, ſe trouve dans le Dictionnaire de la Martiniere.

17 *dudit.*

Après une longue attente, on a joué aujourd'hui à la Comédie Françoiſe *Dupuy & Desronais*, comédie en trois actes, en vers libres.

Dupuy eſt un vieux libertin, qui a une fille, dont eſt amoureux *Desronais*; celle-ci répond à ſa paſſion: tous deux preſſent le bon homme de les marier; il les aime tendrement & n'en veut rien faire de ſon vivant. Il craint qu'on ne l'abandonne, & de reſter ſeul. Enfin il ſe laiſſe émouvoir & ſe rend à leurs ſollicitations. Tel eſt le ſujet, l'intrigue, & le dénouement de la piece: il y a cinq acteurs, dont deux ſont inutiles. On n'en parle point: c'eſt le valet & une eſpece de confident de Dupuy.

Ce Drame, tout ſimple, tout peu intrigué qu'il ſoit, a fait très grand plaiſir, par les détails & par une peinture de nos mœurs très affligeante, mais très vraie. Les femmes y ſont, on ne peut plus, maltraitées.

Le coloris de l'auteur eſt peu ſaillant, naturel & raboteux: il y a plus de fineſſe que d'eſ-

prit dans cette piéce, plus de jeu que d'expression. Molé y a déployé une action brillanté, beaucoup de feu, de graces & de sentimens; il est pénetré, outré : c'est un beau défaut dont il se corrigera. D'ailleurs, c'est un vice qui lui est commun avec tous les personnages de la piece. Les caracteres de Dupuy, de sa fille, & de Desronais, sont par-delà la nature, en voulant trop y atteindre.

18 *Janvier* 1763.

Il se trouve dans quelques maisons un petit Almanach, intitulé *Etrennes aux Paillards*. Il contient 26 couplets, sur 26 Danseuses de l'Opéra & leurs entreteneurs, fort méchans & fort bien faits dans leur espece. Mlle. Lany ouvre le Bal. Cet Almanach est arrivé de St. Denis, par la poste, à plusieurs personnes.

19 *dudit.*

On sait que M. de Voltaire travaille à une histoire de l'expulsion des Jésuites: plusieurs Journaux font mention de cette nouvelle: on prétend qu'il travaille aussi à celle de la guerre qui vient de finir.

20 *dudit.*

On a vu, il y a quelque tems, les instances faites par l'Impératrice des Russies à M. d'Alembert, pour l'engager à se charger de l'éducation de son fils. Ce Philosophe avoit refusé,

l'Impératrice, & l'on a des copies de sa seconde Lettre. La voici:

Lettre de l'Impératrice de Russie à M. d'Alembert.

A Moscou le 13 Novembre.

M. d'Alembert, je viens de lire la réponse que vous avez écrit au Sr. *Odard*, par laquelle vous refusez de vous transporter pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe, comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle grandeurs & honneurs dans ce monde. A vos yeux tout cela est peu de chose, & aisément je me range de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je regarde comme très petite la conduite de la Reine Christine, qu'on a tant louée, & souvent blâmée à plus juste titre. Mais être né & appellé pour contribuer au bonheur & même à l'instruction d'un peuple entier, & y renoncer, il me semble que c'est refuser le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité; permettez-moi de vous dire, que de ne se point prêter à la servir, tandis qu'on le peut, c'est manquer son but. Je vous sçais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité: je sais que la cause n'en est que l'amour du repos, pour cultiver les lettres & l'amitié. Mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis. Je vous promets, & à eux aussi, tous les agrémens & aisances qui peuvent dépendre de moi;

&

& peut-être vous trouverez plus de liberté & de repos que chez vous. *Vous ne vous prêtez pas aux instances du Roi de Prusse, & à la reconnoissance que vous lui devez.* Mais ce Prince n'a point de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort à cœur, & vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause, & soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendu si intéressée. (Signé) *Catherine.*

P. S. Dans toute cette Lettre, je n'ai employé que les sentimens que j'ai trouvé dans vos ouvrages. Vous ne voudriez pas vous contredire.

21 *Janvier* 1763.

On parle beaucoup du livre *de l'Education publique.* On le cite avec le plus grand éloge, & quoiqu'il ne soit plein que de vues saines & d'une philosophie sage & usuelle, on l'attribue à M. Diderot. C'est un plan très bien fait & très détaillé de la marche à suivre dans les Etudes. Il entre à merveille dans les vues du Parlement, & remplit le projet demandé.

22 *Janvier* 1763.

Aujourd'hui s'est fait la réception de M. l'Abbé de Voisenon, avec toute l'affluence qu'on devoit attendre. Son discours étoit plein d'esprit, quelquefois précieux, plus poétique qu'oratoire, les images vives, brillantes, mais peu neuves. Il a traité de la façon la plus agréable les avantages

réciproques que les grands & les gens de lettres ont trouvés à se rencontrer ensemble.

La réponse de M. le Duc de St. Aignan étoit celle d'un grand Seigneur, simple, noble, & plus dans le vrai genre; il a fait, ainsi qu'il convenoit, l'éloge de M. le Duc de Nivernois, qu'il remplaçoit dans ce moment-là.

M. Watelet a fini la séance par la lecture de la traduction libre du 3e chant du *Tasse*. Elle est fort allongée: en quelques endroits il a enchéri sur son original. Cette traduction a du mérité: l'auteur a lu en déclimateur, en variant les tons suivant les images qu'il avoit à peindre.

23 *Janvier*.

M. Marin répand dans le monde, sous le titre de Lettre, un projet intéressant pour l'humanité: il voudroit qu'on fît une souscription pour faire des fonds en faveur des honnêtes gens malheureux qui ne peuvent poursuivre leurs procès.

24 *dudit*.

Amedée Vanloo, premier peintre du Roi de Prusse, a exposé depuis quelques jours aux regards des curieux un tableau singulier: c'est une allégorie soutenue des vertus du Roi personnifiées. il y a huit figures, sans compter quelques animaux. On regarde par une lunette, & toutes ces figures se réduisent en une seule, qui représente en miniature le Buste du Roi très distinct & très ressemblant. Pendant que vous levez l'œil à la languette, le Peintre passe le doigt sur les diffé-

rentes parties du visage. Vous levez les yeux, & vous le voyez successivement toucher toutes les figures. Ce chef-d'œuvre d'optique devient bien moins surprenant par les exemples qu'on en a aux Minimes de la place royale & à la Bibliothéque de Ste. Genevieve.

Le tableau naturel est médiocre : les figures même en paroissent lourdes & mal proportionnées.

25 *Janvier* 1763.

Le succès constant de *Dupuy & Desronais* a mis Collé en si grande faveur auprès des Comédiens, qu'il est question de jouer la piece d'*Henri IV & du Meûnier*, si goûtée à Bagnolet. Le titre seul souffre des difficultés. On n'ose mettre un de nos Rois si recent sur la scene. L'auteur ne veut point changer le nom, parce que le mérite de la piece y tient en très grande partie. Il est question de savoir si l'on permettra cette nouveauté. On prétend que le Duc d'Orléans en fait son affaire & doit en parler à S. M.

27 *Janvier* 1763.

M. de Sauvigny presse pour faire paroître son *Socrate*; suivant qu'on lui avoit promis à la police, le mois de Janvier étoit le terme fixé. Il prétend qu'il a des ennemis; il présume que Voltaire, qui a traité le même Drame, pourroit sourdement cabaler contre lui : enfin il est encore incertain de son sort.

28 *dudit.*

Il est venu de Nancy une Epitre de *Gresset* à

un Ex-Jésuite sur les revers que vient d'éprouver la Société : elle est très étendue, il y a des choses onctueuses & qui se ressentent du génie tendre & facile de l'auteur ; mais une ironie amere qu'il a placée sur la fin, forme une disparate fâcheuse dans tout l'ouvrage.

29 *dudit.*

On rapporte l'histoire d'un placet arrivé à certain Intendant, des plus plaisantes : on en pourroit faire un conte épigrammatique très bon & très sale. On la met ici pour les gens de lettres qui en voudront faire usage.

Une jeune fille très jolie se trouvant à l'audience d'un Intendant, un placet à la main, Monseigneur la lorgne, la démêle, l'aborde, lui dit de passer dans son cabinet. Rien de plus pressé que d'expédier le reste des suppliants. Il rentre, l'amour dans le cœur, le feu dans les yeux. „ Qu'y a-t-il pour votre service, bel enfant! „ C'est un placet, Monseigneur. — Un placet ; „ ah ! il n'y a rien que de juste sans doute : un „ ange comme vous doit avoir raison. Si vous „ étiez aussi favorable à ma demande" ! En même tems il appuyoit des baisers ardens : ses mains libertines avoient laissé échapper le placet, pour des attouchemens plus délicieux. „ Eh ! „ mais, Monseigneur, vous n'y songez pas ; vous „ ne savez pas ce que je vous demande ; lisez". En même tems notre Agnès ramasse le placet, & en se baissant découvre à Monseigneur de nou-

veaux charmes. Sa Grandeur n'y tient point, & de gré ou de force il fait exaucer sa requête. Revenu à lui il jure à la Dlle. le plus inviolable attachement: sa cause est gagnée avant qu'il l'ait sçue. Le bel ange s'envole rapidement, & Monseigneur n'ayant rien de mieux à faire, parcoûrt le placet; il le relit à deux fois. Quelle surprise! c'étoit une plainte amere contre un chirurgien ignorant ou fripon.... On devine le reste. Monseigneur a pris depuis ce tems la coutume de lire les placets, avant de présenter le sien.

30 *Janvier* 1763.

La *Renommée Littéraire* est de Mrs. le Brun. Ce sont deux freres, dont l'un est déja connu par ses démêlés avec Freron. Ces deux Aristarques veulent prendre le sceptre de la Littérature; ils l'exercent durement sur les auteurs qui ne sont pas de leurs amis; & en particulier M. *Colardeau* est une de leurs victimes les plus malheureuses. Ces Mrs. louent quelquefois leurs amis, & comme il ne seroit pas modeste de se louer soi-même, ils se passent la plume réciproquement, lorsqu'il est question de leurs ouvrages. On ne croit pas que cette feuille périodique déjà à son second numéro, végete encore longtems.

31 *dudit.*

M. Racine, dernier du nom, fils du grand Racine, de l'Académie des Inscriptions & Belles

Lettres, eſt mort hier d'une fievre maligne. Il ne faiſoit plus rien comme homme de Lettres; il étoit abruti par le vin & par la dévotion.

31 *dudit.*

Les propoſitions de l'Impératrice de Ruſſie à M. d'Alembert ſont des plus favorables; elles ſont uniquement à la charge d'aſſiſter ſans titre à l'éducation du Prince, ſon fils, pendant le tems de ſix ans. S. M. Impériale lui offre un traitement ſemblable en tout à celui des Ambaſſadeurs, avec toutes leurs franchiſes & tous leurs privileges, un hôtel magnifique, & l'état de cent milles livres de rentes; dont les fonds au bout de ſix ans lui devront être aſſurés à perpétuité en terres, maiſons ou autres effets à ſa volonté, qu'on acheteroit en France.

1 *Février* 1763.

Il court une *Lettre ſur la paix*, attribuée à M. Thomas. On ne croiroit pas qu'un Secrétaire intime d'un Miniſtre des Affaires Etrangeres pût écrire de cette façon. C'eſt un amas de phraſes en perſiflage, en un mot, un véritable ouvrage de cour, où l'amertume & le fiel ſont cachés ſous des expreſſions dures.

2 *Février* 1763.

On doit ſe rappeller qu'il y a quelques années M. de Voltaire ayant appris l'extrême indigence où étoit réduite la petite niece du grand Corneille, touché de ſon état fit offrir à ſon pere d'en prendre ſoin, & de la retirer chez lui à

ſa terre près Genêve. Ce qui fut accepté avec beaucoup de reconnoiſſance. Tous les Journaux s'empreſſerent alors à publier cette généreuſe action. Mlle. Corneille a vécu depuis ce tems au château de Ferney, où M. de Voltaire & Madame Denis ſe ſont occupés à lui procurer une éducation & des connoiſſances qu'elle n'avoit pu acquérir chez ſes parens. On vient d'apprendre qu'elle épouſe M. Dupuis de la Chaux, Cornette de Dragons, qui poſſede une terre en Bourgogne près celle de Ferney, & a huit à dix mille livres de rentes. En faveur de ce mariage M. de Voltaire lui donne un contrat & 20000 Livres. Quelque tems auparavant il lui avoit aſſuré 1400 Livres de rentes viageres: elle aura de plus le produit de l'Edition des Oeuvres de Corneille, à laquelle préſide M. de Voltaire & qu'il doit accompagner de ſes Remarques: ce ſera un objet de plus de 20000 écus.

3 *Février* 1763.

Il court manuſcrite une tragédie de M. de Voltaire, intitulée *Saül.* Ce n'eſt point une piece ordinaire, c'eſt une horreur dans le goût de la *Pucelle*, mais beaucoup plus impie, plus abominable. On n'en peut entendre la lecture ſans frémir.

5 *dudit.*

M. Goldony commence à déployer ſes talens en faveur des Italiens: on a joué hier de lui *l'amour fraternel*; on prétend que cette piece accom-

modée au théâtre, est la même dont a été tiré *le Pere de famille* de Diderot. La Comédie est froide & ne peut avoir un grand succès.

6 dudit.

Hier *Geliotte* & Mlle. *Arnoux* repéterent sur le théâtre de l'Opéra pour la Représentation du Roi, l'Acte de *Vertumne & Pomone*. Rien de plus délicieux. Ils recommencerent à deux fois, & l'assemblée très brillante & très nombreuse en fut sous le charme.

7 Février 1763.

M. de Bastide a composé des *Contes* dans le goût de M. de Marmontel: ils sont inférieurs pour la narration & les agrémens du style; ils sont même pitoyables, à celui de *la petite maison* près, qui est très bien & joliment fait. On prétend que sa femme y a beaucoup de part. C'étoit autrefois une fille fort répandue dans ces sortes d'avantures, & qui lui a suggeré toutes les descriptions agréables dont elle a l'imagination encore remplie.

8 dudit.

On parle aussi des *Contes* de Mlle. Uncy. Cette héroïne est remarquable, & il faut en faire l'histoire en deux mots: elle a été élevée dès sa plus tendre jeunesse par les soins de M. de Meyzieux, neveu de M. Duverney. Ce galant homme avoit coutume d'éduquer ainsi de jeunes personnes pour ses plaisirs. Celle-ci ne connoissoit point d'autres parens. L'heure étant venue,

nue, M. de Meyzieux lui témoigna ses intentions : elle résista, & le combat fut si vif & si opiniâtre que son protecteur la renvoya, l'expulsa ; & la Dlle. a depuis intenté un procès à son bienfaiteur pour avoir une légitime, une pension au moins, &c. Elle a perdu.

11 *Février* 1763.

L'abbé de Caveirac si recherché depuis quelque tems pour quelques ouvrages en faveur des Jésuites, qu'on lui attribue en tout ou en partie, & surtout pour *Mes Doutes*, est passé en Pologne, où à la sollicitation de M. le Dauphin il a obtenu un Bénéfice. Il passe pour un Saint dans un certain monde. Il est bon de remarquer que ce même homme, si vendu aux Jésuites aujourd'hui, a fait autrefois un livre diabolique contre le Pere Girard. Il est vrai qu'il y fut forcé : son intention a toujours été de capter la bienveillance de la Société. Il fut dans ce tems-là trouver les Jésuites de Provence : „ Mes Peres „ (leur dit-il) voilà une fâcheuse affaire. Vous „ ne manquez point de gens d'esprit pour vous „ défendre, mais toute apologie sortant de chez „ vous sera suspecte ; elle sera bien mieux pla„ cée dans la bouche d'un étranger : je vous of„ fre ma plume, je suis dévoué à la Société, &c ". Les Jésuites redouterent une pareille proposition. Le Pere Girard étoit un Saint qui n'avoit pas besoin d'apologie : le ciel, s'il le vouloit, feroit des miracles pour le justifier, &c. L'enté-

tement fut si grand de la part des R. P. que l'Abbé piqué vivement repliqua : „ eh bien ! mes Peres, „ vous ne voulez pas de moi pour défenseur : je „ vous déclare la guerre, & vous verrez quel enne- „ mi je puis être ; &c. mais je n'en demeurerai „ pas moins disposé à faire la paix, car je veux „ être de vos amis, à quelque prix que ce soit :" & il a réussi.

12 *Février.*

M. de Marivaux, de l'Académie Françoise, est mort aujourd'hui. Les deux Théâtres sont enrichis de ses productions, & plusieurs de ses Romans ingénieux sont entre les mains de tout le monde. Il avoit l'esprit fin & maniéré, beaucoup de délicatesse ; il étoit parvenu à sa 77e. année & ne faisoit plus rien.

13 *Février* 1763.

Les deux spectacles de la *fausse Gloire* & de la *Gloire véritable*, dont on voit la description dans le discours de l'abbé de Voisenon, ont donné l'idée d'une exécution pittoresque pour les fêtes qu'on doit donner à la paix. D'abord s'élevera celui de la *fausse Gloire*, avec son inscription & tous les attributs des Conquérants. Il subsistera peu, & s'écroulera bientôt, pour faire place au second, qui durera toute la nuit.

Comme M. l'abbé de Voisenon se nomme *Fusée*, & qu'on pourroit trouver quelques allusions piquantes à son genre d'esprit, sa famille s'est d'abord opposée à ce projet. Tout considéré

on estime qu'il lui feroit beaucoup d'honneur, & lui-même en est comblé.

15 *dudit.*

M. d'Alembert s'est décidemment refusé aux instances de l'Impératrice des Russies. Bien des gens croient qu'il auroit dû accepter, & que le Gouvernement même auroit pu lui insinuer l'utilité dont il nous auroit été dans cette Cour. Mais d'Alembert a-t-il les talens nécessaires pour l'éducation d'un Prince? est-ce un Politique, un homme fait pour vivre auprès des Rois? C'est un Diogene, qu'il faut laisser dans son tonneau.

16 *Février* 1763.

Théogene & Chariclée est reculé. M. Collet qui ne s'attendoit pas à un succès aussi complet, n'avoit pas trouvé mauvais que les comédiens se disposassent à donner cette nouvelle tragédie; mais voyant la fureur du public il n'a pas voulu la laisser rallentir & a interposé l'autorité du Duc d'Orléans pour empêcher sa piece d'être retirée: il a réussi.

Mlle. Clairon, qui devoit jouer le principal rôle, ne l'a point accepté: l'auteur s'est engoué de Mlle. Dubois, plus jolie que bonne actrice. Si cette piece réussit, l'auteur n'en devra point le succès au prestige du jeu de l'héroïne: elle est très froide & très servile.

Le 17 *Février* 1763.

On continue à parler du *Saül* de Voltaire, comme d'un tissu d'impiétés rares, d'horreurs à

faire dreſſer les cheveux. Cette tragédie eſt toujours très recherchée & très peu répandue; elle ne court que manuſcrite.

Ce poëte infatigable varie ſans ceſſe ſes travaux. On parle de ſon *Oedipe* corrigé, dont il a tout-à-fait retranché le rôle de *Philoctete*. Il a retouché auſſi ſa *Marianne*.

Le 18 *Février* 1763.

Rien de ſi raboteux, de ſi dur à la lecture, que la piece de *Dupuy & Desronais*. L'auteur y a noté toute la pantomime des acteurs, & il paroît que ces obſervations, loin d'avoir donné lieu au jeu des perſonnages, n'ont été faites, au contraire, que d'après eux. L'épitre dédicatoire au Duc d'Orléans eſt du plus mauvais goût & très petitement écrite.

Le 20 *Février* 1763.

Madame la Ducheſſe d'Aiguillon ſe met ſur le rang des auteurs, elle a traduit de l'Anglois des *Poéſies Erſes*, dont les Journaux ont rendu un compte très avantageux. Le Journal étranger en avoit parlé le premier; celui des Savants l'a fait enſuite, & s'étant ſervi des mêmes réflexions & preſque du ſtyle du premier, celui-ci réclame le plagiat & crie vivement au larcin. Ce dégoût l'avoit preſque mis dans le deſſein de diſcontinuer, cependant il prend une nouvelle vigueur & il va en paroître deux volumes pour continuer l'année derniere, qui n'eſt pas encore à ſa fin.

Le 21 Février 1763.

La Poétique de M. de Marmontel est sous presse: ses partisans l'annoncent, suivant l'usage, avec beaucoup d'éloges: il prêchera peut-être mieux par ses préceptes que par ses ouvrages.

23 *Février* 1763.

On a fait un mauvais couplet sur la réforme & sur les Jésuites.

Capitaines qu'on réforme
Et qui partour publiez
Que c'est injustice énorme
Qu'on vous ait ainsi rayés;
A tort de vous chacun crie:
Un coup plus inattendu
Nous pétrifie:
Jésus lui-même a perdu
Sa Compagnie.

23 *dudit* 1763.

M. l'Abbé de Radonvilliers, Sous-précepteur des Enfans de France, s'est mis sur les rangs pour briguer la place vacante à l'Académie Françoise, par la mort de M. de Marivaux. Un tel concurrent écarte tous les candidats.

24 *Février* 1763.

On ne cesse de s'évertuer pour gagner de l'argent: il paroît un *Prospectus d'une Gazette du Commerce*, inventée sans doute à pareille fin. L'annonce en est belle, on promet les meilleures choses du monde; elle doit être de la plus grande

utilité. Il en paroîtra deux par semaine: on en fera de deux sortes, pour la ville & pour la province. Elles paroîtront au 1er. Avril 1763.

25 *dudit* 1763.

On trouve dans la ville de Rheims un livre fort rare, intitulé *Apologie des Jésuites*; on l'attribue à un jeune Pere de Nancy. Il est fort bien écrit, il ne paroît pas cependant qu'il contienne des argumens plus victorieux que tous les livres déja faits en faveur de la Société.

26 *dudit* 1763.

M. de Voltaire a écrit à M. d'Alembert pour le congratuler sur le courage qu'il a eu de préférer la philosophie aux richesses & aux grandeurs dont vouloit le combler une grande Princesse. La légéreté, la bonne plaisanterie, le sentiment pur & pénétrant caractérisent cette nouvelle production. Il y parle des Jésuites, de Mlle. Corneille, de l'Edition qu'il fait des Oeuvres de Pierre; il dit que les graveurs conviennent que la souscription est ornée des noms les plus brillans, mais que malheureusement les noms des grands Seigneurs ne sont pas des lettres de change.

Le 27 *Février* 1763.

Mlle. Dangeville quitte sans rémission le théâtre François: quoique préparés depuis longtems à cette grande perte, elle sera longtems l'objet de nos regrets. On dit pour nous consoler que Preville éleve Mlle. Luzi de l'Opéra-co-

mique : il eſpere qu'elle remplacera quelque jour cette inimitable actrice. Il trouve à ſa jeune pupille le talent le plus décidé : il la prépare, il la diſpoſe, il la forme & veut laiſſer mûrir le moment de ſon début : il ne doute pas qu'elle n'ait le ſuccès le plus complet dès cet inſtant. Elle promettoit déja beaucoup : elle eſt en bonnes mains. Voilà bien des motifs d'eſpérer : mais nous ſavons par malheur ce que nous perdons, nous le ſentons tous les jours.

28 *dudit.*

Les Italiens ont donné aujourd'hui la 1re. repréſentation du *Bucheron* ou des *trois Souhaits*, Comédie en trois actes mêlée d'ariettes. Les paroles ſont de M. Custet, jeune homme qui entre en lice, & la muſique de M. Philidor.

Ce Drame a été bien reçu du public à tous égards, la muſique ſurtout a fait une grande ſenſation. Quant à la fable, elle eſt tirée du conte de Perrault, plus rapide, plus ſerré, plus vif ; elle eſt changée d'une façon plus convenable pour le théâtre, mais moins plaiſante.

M. le Marquis de Pompignan reparoît ſur la ſcene, au ſujet d'un diſcours prononcé dans l'égliſe d'une de ſes terres par ſon curé, dans lequel ce paſteur, en lui adreſſant la parole, fait l'éloge de ſes vertus, exalte la magnificence avec laquelle il a contribué à la réédification de la paroiſſe. Ce diſcours, cité avec éloge par pluſieurs Journaliſtes, a donné matiere à M. de Vol-

taire pour ridiculiser de nouveau M. de Pompignan par trois petites miseres imprimées : *Relation d'un voyage de Fontainebleau.* — Une *Lettre de l'Ecluse, acteur de l'ancien Opéra Comique* — & une *Chanson.* Toutes médiocres que soient ces productions, elles en rappellent de si sanglantes que les amis de M. le Franc ne peuvent qu'être fâchés de ces écrits, d'autant plus que le public en général n'est rien moins que disposé en sa faveur.

Le 1 Mars 1763.

M. l'Abbé le Gendre, rival de M. l'Abbé de Lattaignan dans le genre des chansons, a réformé ainsi celle qu'on a déja vue sur la réforme.

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

Brave officier, bon militaire,
La Réforme te désespere,
Que cela ne t'attriste pas!
Je veux que tu t'en glorifie;
Jésus est dans le même cas,
On réforme sa Compagnie.

Le 2 Mars 1763.

Ce pays-ci ne tarit point en nouveautés. On propose une feuille hebdomadaire pour les livres fraîchement éclos, & l'on regarde cela comme très utile pour le public; il jugera : on ne parlera que de ceux imprimés avec permission, & répandus sous la protection du gouvernement.

Le 3 Mars 1763.

M. Frumery, écolier du Plessis, âgé de 17 ans & demi, vient de faire une petite piece pour la Comédie Italienne, qu'il avoit d'abord intitulée *la nouvelle Eve*. On lui a conseillé de substituer le titre de *Pandore*. Il y a de jolies choses, & elle promet du talent dans un âge aussi foible. Il étoit à craindre que la Police ne lui fît beaucoup d'accrocs, comme cela vient d'arriver.

4 dudit.

Arlequin, Valet de deux Maîtres, comédie Italienne en cinq actes de M. Goldony. On ne peut guere rendre compte de pareilles pieces, écrites en langue étrangere, & dont le héros est Arlequin, qui varie ses rôles & les rend à sa fantaisie. On ne conçoit gueres pourquoi les Italiens ont pensionné de deux mille écus un auteur qui ne leur est pas d'une plus grande utilité. On espéroit que le Sr. Goldony monteroit sur la planche: apparemment que sa qualité d'Avocat ne lui a pas permis cette incartade, ou qu'il ne présume pas assez de ses talens.

5 dudit.

M. de Sainte Foix, dans une Lettre fort ingénieuse, écrite à un prétendu peintre qu'il suppose faire le portrait de Mlle. Dangeville, couvre sous cette enveloppe délicate l'éloge le plus fin de cette inimitable actrice. Elle ne pouvoit être mieux louée que par le chantre *des Graces*.

Le 5 *Mars* 1763.

Il y a deux Lettres de M. de Voltaire à l'Abbé de Voisenon, remarquables par l'objet qu'il y traite. Ce grand homme voulant l'être exclusivement, y dégrade de la façon la plus basse & la plus injurieuse Corneille & Crebillon. Ces deux pieces avouées & signées de lui, justifient le libelle qu'on lui attribuoit à juste titre contre le dernier, sous le titre d'*Eloge*.

6 *dudit*.

Il passe pour constant que le Sr. Marin, Commis de la Police, a été 24 heures à la Bastille pour avoir passé les vers d'une piece faite par M. Dorat. On a senti combien il étoit mal adroit de le punir dans un pareil moment, que ce seroit afficher l'allusion qu'on vouloit éviter; en conséquence, avant que la chose ait éclatée, on a élargi ce censeur. La suite justifiera ce bruit, s'il est vrai, dans quelques mois il sera obligé d'abdiquer la censure.

Le 7 *Mars* 1763.

On a joué à la Cour le *Devin de Village*. Quelques acteurs de la Comédie Italienne y ont chanté avec Geliotte, entr'autres Caillaud, qui a le bonheur de plaire au Roi. S. M. a les plus grandes bontés pour lui.

Mlle. Le Miere, aujourd'hui Mad. Larrivée, ayant voulu chanter à ce divertissement, a trouvé sa voix en défaut. On attribue cet événement à un accident survenu dans le voyage, elle est grosse d'ailleurs.

7 *dudit.*

L'Encyclopédie s'imprime actuellement & l'on espere voir finir ce monument immortel de l'esprit humain.

8 *dudit.*

La santé de Mlle. Clairon baisse considérablement. On craint fort de la perdre ; elle laisseroit le Théâtre François dans un grand délabrement : elle va partir incessamment pour aller consulter Tronchin à Geneve.

Le 8 *Mars.* 1763.

On voit au Palais un Tableau trouvé chez les Jésuites de Billion en Auvergne, qui attire la foule des curieux & des amateurs. Il est très grand & contient plus de 2000 figures : il représente un vaisseau fort vaste, dans lequel sont toutes sortes de personnages, surtout beaucoup de moines & les différens généraux d'Ordres. L'inscription est *Typus Religionis.* Un Jésuite est au gouvernail, qu'on reconnoît être S. Ignace. Un autre à l'avant du vaisseau, paroît observer la route. Le bâtiment cingle vers le Port du Salut, & laisse derriere lui le monde, désigné sous tous les attributs qui en indiquent les pompes, les vanités & les scandales. Différentes barques & chaloupes, où sont des Cardinaux, des Rois, des Empereurs, cherchent à aborder le grand vaisseau. On paroît leur tendre des amarres pour les recevoir ; mais on en écarte de certaines qui sont indiquées contenir des hérétiques. On les arquebuse

à coups de fleche, & il paroît qu'*Henri* IV, dont on reconnoit la tête, eſt renverſé d'un trait. On ne peut dire par quelle main il eſt décoché, & on commente beaucoup ſur cette effigie. On prétend que ce n'eſt qu'une copie, & que l'original eſt à Rome. En général, c'eſt un barbouillage, une peinture d'hôtellerie. Les gens ſenſés regardent toute cette allégorie comme une capucinade fort en vogue du tems de la Ligue.

Il y a depuis quelques jours des défenſes ſéveres de faire voir le tableau; on l'a tranſporté au Noviciat.

Le 9 Mars 1763.

Lettre de M. de Voltaire à M. d'Alembert.

Ferney le 11 Février 1763.

Mon cher & illuſtre confrere, il ſemble que ſi quelques pédans ont attaqué en France la Philoſophie, ils ne s'en ſont pas bien trouvés, & qu'elle a fait une alliance avec les Puiſſances du Nord. Cette belle Lettre de l'Impératrice des Ruſſies vous venge bien. Cela reſſemble à la Lettre que Philippe écrivit à Ariſtote, le jour de la naiſſance d'Alexandre.

Je me ſouviens que dans mon enfance je n'aurois pas imaginé qu'on écriroit de pareilles Lettres de Moſcou à un Académicien de Paris. Je ſuis du tems de la Création, & voilà quatre femmes de ſuite qui ont perfectionné en Ruſſie ce qu'un grand homme y avoit commencé. Votre galanterie françoiſe doit quelques complimens

au ſexe feminin ſur cette ſingularité, dont l'hiſtoire ne fournit aucun exemple. La belle Lettre que celle de Catherine! Ni Ste. Catherine de Sienne, ni Ste. Catherine de Boulogne, ni Ste. Catherine d'Alexandrie, n'en auroient jamais écrit de pareilles; ſi les Princeſſes ſe mettent ainſi à cultiver leur eſprit, la Loi Salique n'aura pas beau jeu. Ne remarquez-vous pas que les grands hommes, les grands exemples, & les grandes leçons nous viennent du Nord? Les Newton, les Loke, les Guſtave, les Pierre le Grand & gens de cette eſpece, ne furent point élevés à Rome dans le College de la Propagande.

J'ai parcouru ces jours paſſés une groſſe apologie des Jéſuites pleine d'*Aos* & de *Pathos*: on y fait le dénombrement des grands génies qui illuſtrent notre ſiecle: ils ſont tous Jéſuites; c'eſt, dit l'auteur, un *Peraſſeau*, un *Neuville*, un *Griffet*, un *Chapelain*, un *Bandury*, un *Buffier*, un *Desbillon*, un *Caſtel*, un *Laborde*, un *Berruyer*, un *Pezenas*, un *Garnier*, un *Simonet*, un *Rooth*, & enfin ce *Berthier*, ajoute-t-on, qui a été ſi longtems l'oracle des Gens de Lettres.

Je ſuis aſſez comme M. *Chicaneau*, je ne connois pas tous ces gens-là, excepté feu Berthier, que j'ai cru mort ſur le chemin de Verſailles. Mais enfin je ſuis ravi que la France ait encore tant de grands hommes.

On dit auſſi que l'on compte parmi les ſublimes génies un M. *le Roi*, Prédicateur de St. Eu-

ſtache, qui prêche contre les philoſophes avec l'éloquence du R. P. *Garaſſe*, Jéſuite, qui a écrit, il y a plus de cent ans, contre les eſprits forts en ſtyle bouffon & burleſque. A vous parler ſérieuſement, je trouve que ſi quelque choſe fait honneur à notre ſiecle, ce ſont les trois *Factums* de Mrs. *Mariette*, *Beaumont* & *Loiſeeau*, en faveur de la famille infortunée des *Calas*. Employer ainſi ſon tems, ſa peine, ſon éloquence, ſon crédit, & loin de recevoir aucun ſalaire, procurer des ſecours à des opprimés, c'eſt-là ce qui eſt véritablement grand, & ce qui reſſemble plus au tems des Cicérons & des Hortenſius qu'à celui de *Buth*, de *Huth*, & de Frere *Berthier*. Je m'embarraſſe fort peu du jugement qu'on rendra, car, Dieu merci, l'Europe a déja jugé, & je ne connois de tribunal infaillible que celui des honnêtes gens de différens pays, qui penſent de même & compoſent, ſans le ſavoir, un corps qui ne peut errer, parce qu'ils n'ont point l'eſprit de corps.

Je ne ſçais ce que c'eſt que le petit libelle dont vous me parlez, où l'on me dit des injures à propos d'un *Examen de quelques pieces de Crebillon*. Je ne connois ni cet examen ni ces injures; j'aurois trop à faire s'il falloit lire tous ces rogatons. *Pierre le Grand* & le *Grand Corneille* m'occupent aſſez. J'en ſuis malheureuſement à *Pertharite*, & je marie la niece pour me conſoler. Nous mettrons dans le contrat qu'elle eſt

coufine-germaine de *Chimene*, & qu'elle ne reconnoît pour fes parens ni *Grimoald* ni *Vinulphe*. Elle pourra bien avoir fait un enfant avant que l'édition foit achevée.

Beaucoup de grands Seigneurs ont foufcrit très généreufement : les graveurs difent que leurs noms ne font pas des lettres de change.

J'envoye à l'Académie l'*Heraclius* Efpagnol, que j'ai traduit de Calderon, & qui eft imprimé avec *l'Héraclius* François. Vous jugerez quel eft l'original, de Calderon ou de Corneille : vous creverez de rire, cependant vous verrez qu'il y a de tems en tems dans Calderon de très brillantes étincelles de génie.

Vous recevrez auffi bientôt une certaine *Hiftoire Générale*. Le genre humain y eft peint cette fois-ci des trois quarts ; il ne l'étoit que de profil aux autres Editions : quoique je fois bien vieux, j'apprends tous les jours à le connoître. Adieu, mon très cher maître Philofophe ; je fuis obligé de dicter, je deviens aveugle comme *la Mothe* : quand l'abbé *Trublet* le faura, il trouvera mes vers meilleurs.

10 *Mars* 1763.

Le Journal Encyclopédique eft fufpendu. Le Sr. Rouffeau de Touloufe eft ici pour plaider fa caufe. Le Duc de Bouillon, ayant eu avis que ledit Rouffeau vouloit quitter Bouillon, où ce Journal s'imprime, pour paffer à Manheim, chez l'Electeur Palatin ; où il eft appellé, a fait faifir

tous les papiers de cet auteur & l'a mis hors d'état d'exécuter son projet. Il demande à rester & à ravoir la liberté de continuer.

Il est aussi question d'un *Journal de jurisprudence*, à la tête duquel il vouloit se mettre, & dont on a déja vu le *Prospectus*.

11 *Mars* 1763.

Favart a eu ordre du Gouvernement, c'est-à-dire des Ducs de Choiseul & de Praslin, de composer une piece de théâtre pour la paix, qui sera jouée lors de la distribution des denrées & du feu de paille, qui doit être fait incessamment. On veut que cette Comédie soit jouée aux François.

12 *dudit.*

Caillau est dans la plus haute faveur auprès du Roi. Ce Monarque goûte ses talens & son esprit: il est admis aux petits appartemens pour divertir S. M.

L'Opéra n'est point content de voir la Comédie Italienne admise à jouer ce qui la concerne devant le Roi. Mlle. Villette & autres ont représenté *le Devin de Village*, dans lequel le seul Geliotte figuroit pour le premier spectacle.

13 *dudit.*

Le Divertissement & la Comédie pour la Paix qui devoient être joués aujourd'hui, sont renvoyés à demain. La piece qui devoit être intitulée *l'Antipathie vaincue*, est nommée *l'Anglois à Bordeaux*. L'Ambassadeur d'Angleterre

a

a demandé ce changement. Au reste, le St. Favart l'a portée chez tous les Ministres Etrangers, pour savoir s'ils n'y trouveroient rien qui pût les blesser. Ils en ont été très contents. Pour les flatter davantage, on a ordonné de jouer *Brutus*, Tragédie de M. de Voltaire, où l'on sait qu'il y a un Eloge magnifique de la dignité des fonctions d'un Ambassadeur.

Du 14 *Mars* 1763.

L'Anglois à Bordeaux a été reçu avec beaucoup d'applaudissement. On y a trouvé de l'esprit infiniment, mais de l'esprit à *la Voisenon*, délicat, maniéré, précieux, revenant souvent sur la même pensée, qu'il décompose & reproduit, sous toutes sortes de faces. Cette piece en un acte ne peut figurer vis à vis du *François à Londres*. Celle-ci est infiniment supérieure. Traçons-en l'esquisse en deux mots. Un mylord est prisonnier d'un François, qui a une sœur folle à l'excès; il en devient amoureux: son frere l'est de la fille de l'Anglois; il cherche tous les moyens de vaincre l'antipathie de celui-ci contre notre nation, & comme il refuse tous ses services, il intéresse le valet de son prisonnier à lui faire tenir une lettre de change de deux mille guinées de la part d'un de ses amis de Londres. Cet ami arrive pour épouser la fille du Mylord, qui lui étoit promise: il ne la trouve pas bien favorablement disposée, il se doute qu'elle a formé quelque inclination. Son pere survient, remer-

cie son ami de sa lettre de change. Celui-ci n'y comprend rien. On éclaircit le fait : la générosité du François mise dans tout son jour, pénetre l'un de reconnoissance, l'autre d'admiration. Ce dernier se trouve à son tour lui avoir les obligations les plus grandes ; puisqu'il lui doit la vie : on découvre qu'il aime la fille de l'Anglois, que celle-ci a du retour pour lui. Le nouvel arrivé la cede généreusement, & donne tout son bien à ces amants. On reçoit dans l'instant les nouvelles de la Paix : de-là un divertissement fort long & fort plat. On fait danser toutes sortes de nations, jusqu'à des Negres ; puis on chante des couplets misérables.

Dans le courant de la piece on avoit amené un *vive le Roi* ! Quelques voix dans le Parterre ont fait chorus : il n'a pas été général à beaucoup près.

Mlle. Dangeville, qui se disposoit à se retirer, a continué dans cette piece, par ordre du Gouvernement, qui la prend fort à cœur.

15 *Mars* 1763.

Bentkber au sage & savant Abukibek. Tel est le titre de la Lettre 15e. des *Lettres Cabalistiques* qu'on vient de réimprimer seule. Elle porte sur la destruction de la Société, qu'elle paroît prophétiser de la maniere la plus judicieuse & la plus sensible. Elle en détaille les motifs & les tire des mêmes raisons qu'ont fait valoir les différents Parlemens. Elle est fort singuliere par

les circonstances. L'éditeur n'a pas manqué d'observer que ces Lettres étoient du Marquis *d'Argens*, frere du Président d'Eguilles, actuellement décrété de prise de corps pour avoir soutenu, *per fas*, & *nefas*, cette formidable Société.

16 *dudit*.

M. l'abbé de Radonvilliers, Ex-Jésuite, Sous-précepteur des Enfans de France, a été élu avant-hier de l'Académie Françoise.

16 *dudit*.

On annonce aussi la retraite de Mlle. *Gaussin*. Cette perte du Théâtre François ne fera pas autant de sensation que celle de Mlle. Dangeville.

Le 17 *dudit*.

La seconde Représentation de *l'Anglois à Bordeaux*, donnée hier, a eu le plus grand succès. On avoit demandé l'auteur dès la premiere représentation. Mlle. Hus s'étoit avancée sur le Théâtre pour dire qu'il n'y étoit pas; mais le public ne lui donnant pas le tems de s'expliquer, toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche, elle s'étoit retirée. Bellecour lui avoit succédé, & ayant eu plus de patience, avoit fait entendre cette excuse au Parterre: *qu'il le nomme donc*, s'étoit-on écrié. L'acteur a répondu que c'étoit M. *Favart*. Aujourd'hui les clameurs ont recommencé. Le pauvre diable a été traîné par deux Comédiens sur le théâtre, & y a reçu malgré lui la bordée des applaudissemens du public.

18 *Mars* 1763.

On annonce d'avance un Opéra de la composition de M. de la Borde le Musicien, qui doit être joué à Choisi le 6 Juin.

18 *dudit*.

Les différens Spectacles ont demandé à jouer encore une semaine, comme la Comédie Italienne. Il paroît qu'ils ne réussiront pas. L'Opéra, qui devoit donner *Armide* pour la Capitation, ne jouera d'extraordinaire que demain samedi la même piece.

19 *dudit*.

Les François ont fait leur clôture aujourd'hui par *Tancrede*. C'étoit Melle. Dubois qui faisoit le rôle de Melle. Clairon: elle a eu beaucoup de partisans & a été singuliérement applaudie. On ne peut cependant se dissimuler que c'est un rôle au dessus de ses forces : elle n'a pas assez d'ame pour le jouer en beaucoup d'endroits, encore moins assez de dignité. Quoique bien bâtie, elle a des bras ignobles & trop grands pour avoir un beau geste au reste, ce qui décide la question, c'est la tendresse affectueuse avec laquelle Mlle. Clairon l'a complimentée & embrassée ; on en peut conclure, qu'elle l'a jugée hors d'état de pouvoir l'atteindre ; sa jalousie n'auroit pu y tenir, Mlle. Dubois ayant déja l'irrémissible défaut d'être jolie.

20 *dudit*.

Enfin les Italiens ont gagné leur procès : ils

s'étoient d'abord adressés à M. l'Archevêque, qui leur avoit interdit de jouer. Comme ce n'est point de son district, la Police leur permet de passer outre. Ils se trouvent substitués aux privileges de l'Opéra Comique, à condition qu'ils ne joueront que des Pieces de ce spectacle.

Le profit des représentations de cette semaine se repartit sur le champ entre les différens acteurs, en ne déduisant que les frais.

21 *dudit.*

Il se trouve à Paris un arriere-petit-fils de Racine par les femmes : comme il ne reste aucun mâle, que le dernier mort & son fils avoient très peu joui de leurs entrées, droit héréditaire dans une famille aussi illustre pour le Théâtre, que personne ne recueilloit cette espece de succession littéraire, ce jeune homme a cru pouvoir se présenter & attendre cette grace du respect & de la reconnoissance des Comédiens pour leur bienfaiteur. Leur procédé noble en faveur de son cousin, de la petite-fille de Corneille, de Crebillon, &c. lui étoient garants de leur générosité. Ces histrions ont démenti en un instant toute la bonne opinion qu'avoient conçu d'eux les gens qui ne connoissent pas les ressorts du cœur humain. Comme cette grace a été demandée sourdement, qu'ils n'ont pas espéré qu'elle fît un grand éclat, que le faste & l'ostentation sont ce qui les détermine plus ou moins aux bonnes actions, ils ont re-

fusé tout net les entrées à l'arriere-petit-fils de Racine, en ce que cette grace porteroit un grand tort à leurs intérêts, ont-ils dit, étant déja trop multipliée. Leur ame vile & sordide s'est montrée à découvert en cette occasion.

22 *Mars* 1763.

On annonce déja pour la rentrée une actrice miraculeuse, Mlle. de Villeneuve, petite-fille de la femme de chambre de Melle. Gauslin. Cela fait une affaire d'Etat. Elle étoit engagée pour aller à Manheim chez l'Electeur Palatin, elle avoit reçu cent pistoles. Heureusement qu'on a fait part à l'abbé de Voisenon de cette perte prochaine; il l'a voulu voir, l'a fait déclamer, lui a trouvé les talens les plus décidés; il est parti sur le champ pour Versailles, en a parlé à M. le Duc de Praslin, à M. le Duc de Choiseul, à Madame la Marquise; on est convenu qu'il l'ameneroit chez cette derniere, qu'on la feroit jouer devant le Roi, en voilant Sa Majesté, pour que la jeune personne n'en fût pas éblouie. Cela s'est exécuté avec le plus grand succès. On a rendu les cent pistoles qu'elle avoit touchées, & l'on s'attend incessamment à voir cette merveille.

23 *dudit.*

Le *Socrate* de M. de Sauvigny, après bien des contradictions, doit se jouer à la rentrée. On avoit d'abord exigé qu'il supprimât une tirade contre Aristophane, comme désignant trop par-

ticuliérement le Sr. Palissot. La Marquise de Villeroi avoit assuré l'auteur qu'il ne seroit point représenté sans cela. Après bien des pour-parlers il a rayé à regret le morceau, où ce méchant étoit particuliérement caractérisé.

24 *dudit.*

L'Anglois à Bordeaux a été joué à la Cour. Le Roi, la Reine & la famille royale ont voulu voir l'auteur: en conséquence Favart s'y est rendu. Il a été accueilli avec beaucoup de bonté. Au moment où on l'a conduit chez la Marquise, elle lisoit un écrit de Marmontel: *la Bergere des Alpes.* Cette grande Dame a exigé qu'il en fît une piece, ce qui sera exécuté.

L'abbé de Voisenon recueille indirectement tous les éloges donnés à l'autre: il s'en défend avec la plus grande modestie, mais l'esprit de la piece est trop marqué à son type pour le méconnoître.

25 *Mars* 1763.

On commence à répandre les bons mots des Enfans de France; on en cite deux entr'autres qui décelent leur maniere de penser.

Le Duc de Berry, en parlant, avoit lâché le mot *il pleuva.* „ Ah! quel barbarisme, (s'écrie le „ Comte de Provence) mon frere; cela n'est pas „ beau, un Prince doit savoir sa langue. — Et „ vous, mon frere (reprit l'aîné) vous devriez „ retenir la vôtre."

Le Duc de Chartres étant allé faire sa cour

aux Enfans de France, il appelloit toujours M. le Duc de Berry, *Monsieur* : „ mais, (dit ce „ jeune Prince) M. le Duc de Chartres, vous „ me traitez bien cavaliérement ; ne devriez-vous „ pas me donner du *Monseigneur* ? — Non, (re- „ prit vivement M. le Comte de Provence) „ non, mon frere, il vaudroit mieux qu'il dît „ *mon Cousin*".

26 dudit.

M. l'Abbé de Radonvilliers a été reçu aujourd'hui. Rien de plus plat que son discours & de plus platement débité. Il a voulu le réciter de mémoire : c'étoit une suite d'éloges lourds & mal-adroits. Il n'y a que le pauvre Marivaux dont il a restreint les louanges, attendu le genre pernicieux & condamnable dans lequel il a écrit. C'est quelque chose d'assez plaisant, que cet orateur fameux par ses Romans & par ses Comédies se soit trouvé dans le cas d'être panégyrisé par un Prêtre d'une part, & par un Cardinal de l'autre, car c'est le Cardinal de Luynes qui avoit été directeur. Il faut remarquer que cet auteur avoit été reçu par un Archevêque, M. Languet, qui, au lieu de lui donner le tribut d'encens usité en pareil cas, l'avoit vivement tancé sur l'usage dangereux de ses talents. Le candidat ayant peroré, le directeur ayant répondu, Messieurs s'étant regardés avec quelque confusion, ils ont levé le siege, n'ayant rien

de

de plus à dire. C'eſt peut-être la premiere fois que la ſalle n'a rétenti d'aucuns battemens de mains. La ſéance a duré environ une demi-heure.

27 *Mars* 1763.

Hier s'eſt fait la clôture des Italiens avec la plus grande affluence. Il y avoit du monde juſque dans le ceintre, où l'on louoit les places 6 Livres 12 Sols. Ils ont fait 4600 Livres, recette inouïe juſqu'alors.

Le compliment s'eſt paſſé en Dialogues, en vers & en chants: cela formoit un petit Drame qui a duré longtems & très fade pour les Spectateurs, par la répétition fréquente des mêmes éloges, des mêmes remerciemens & des mêmes ſuppliques.

28 *dudit*.

Il court dans le monde des vers faits par les officiers Irlandois des Régiments que M. le Marquis de Brehant, Maréchal de Camp, étoit chargé de réformer à Valenciennes, comme Inſpecteur. La ſingularité les fait mettre ici, ils lui ont été préſentés le jour de St. Patrice.

Patrice que nous révérons
Comme notre premier apôtre,
Ainſi que vous, Brehant, nâquit chez les Bretons.
Le ciel vous a choiſi pour être nos patrons,
Vous dans ce monde, & lui dans l'autre.

28 *dudit*.

M. de Marmontel a eu l'honneur de préſenter

au Roi sa POETIQUE, *en trois volumes in-8°.* Cet ouvrage, que l'auteur annonce modestement ne pouvoir être fait que dans ce tems-ci & que par lui, n'est qu'une paraphrase de la *Poëtique d'Horace* & de celle de *Boileau*. Nous en parlerons plus amplement quand nous aurons recueilli les divers avis des connoisseurs.

29 *Mars* 1763.

Esprit, singularites & bons mots du Pere Castel. Tel est le titre d'un ouvrage assez peu important, où l'on cite les différens apophtegmes & où l'on paraphrase les différens sentimens de ce Jésuite sur toutes les matieres. Le clavecin oculaire occupe une grande partie du volume: c'étoit en effet la plus importante singularité du personnage, fol d'ailleurs.

29 *dudit.*

Il nous tombe entre les mains une Gazette manuscrite que le Sr. Freron envoye en Piémont & pour laquelle on lui donne cinquante Louis. C'est beaucoup dire que d'assurer qu'elle lui coûte encore moins à faire que ses feuilles & qu'elle leur est inférieure. C'est une rapsodie de tous les rogatons, contes populaires, historiettes, nouvelles de Paris, digérée à la hâte & mal écrite. On assure qu'il l'envoye en différens Etats étrangers.

30 *dudit.*

M. le Duc de Bouillon a paru se laisser toucher par les suppliques & soumissions du Sieur

Rousseau de Toulouse; il doit retourner dans sa Principauté pour y continuer son Journal, dont S A. avoit mis en possession l'Abbé *Mébegan*. Il est obligé de faire deux mille francs de pension à ce dernier & 100 pistoles à l'abbé Coyer. Il en coûte toujours quelque chose pour déplaire aux Princes.

31 *dudit.*

M. Dorat, en Philosophe, s'est joint au public pour trouver sa piece mauvaise; il a fait à cette occasion une Epitre gentille. La voici, elle s'adresse à un ami.

Au milieu des plus grands revers
Tu dis que le sage plaisante,
Et qu'il verroit sans épouvante
La ruine de l'univers.
J'en fais mon compliment au sage:
Cette héroïque fermeté
Est bien digne de notre hommage,
Je la respecte en vérité:
Mais jamais ce triste courage
Par moi ne peut être imité.
J'ai toute la foiblesse humaine:
Mon ame esclave de mes sens
Ouvre toujours les deux battans
Au plaisir, ainsi qu'à la peine.
Ami, tu me vois consterné
D'avoir au grand jour de la scene
Risqué mon Drame infortuné;
Oui; ma douleur est sans seconde,

Et cependant, on le sait bien,
La chûte d'un Drame n'est rien
Auprès de la chûte du monde.
Je puis, dis-tu, me consoler
Entre les bras d'une maîtresse.
Exilé des bords du Permesse
C'est à Paphos qu'il faut voler.
Ce ciel n'est point exempt d'orages.
Désormais à l'abri des vents
Je veux contempler les naufrages
Et des Auteurs & des Amants.
Irois-je plein d'une humeur noire
De Venus attrister la cour?
C'est bien assez, tu peux m'en croire,
D'être maltraité pour la Gloire,
Sans l'être encore pour l'Amour.
Mais quoi! ton amitié me reste,
C'est ma ressource & mon soutien;
Pilade dans le sein d'Oreste
Ne doit plus se plaindre de rien.
La Gloire est une enchanteresse
Qui ne remplit jamais un cœur;
L'Amour n'est qu'un instant d'ivresse,
L'Amitié seule est un bonheur.

1 *Avril* 1763.

M. Cazot, Commissaire de la Marine, a voulu faire un Poëme en prose dans le goût de l'Arioste, intitulé *Olivier*. Il roule sur l'ancienne Chevalerie, il est aussi extravagant que l'*Orlando*; mais est-il compensé par les beautés de toute es-

pece dont est rempli le Poëme Italien? On croit y voir de l'allégorie, on y trouve une clef.

2 *dudit.*

La Gazette de France annonce pour le 13 Avril prochain l'ouverture d'une nouvelle Bibliotheque qui appartient à la ville. C'étoit ci-devant celle de M. Moreau, Procureur du Roi de la ville, qui en étoit le possesseur; il lui en a fait présent. Elle est placée à l'hôtel de Lamoignon, rue pavée. M. *Bonami* de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, en est nommé Bibliothécaire.

3 *dudit.*

Un malheur ne va jamais sans l'autre: M. Dorat ayant essuyé une disgrace au Parnasse, elle a été suivie d'une autre à Cythere. Mlle. Dubois l'a congédié aussi séchement que le Public. Ce Poëte aimable s'est consolé de ce nouveau malheur par une Epitre aussi agréable que la premiere, elle s'adresse encore à un ami.

De quel poids on est soulagé
Lorsque l'on perd une maîtresse!
Enfin, ami, le charme cesse,
Je suis heureux, j'ai mon congé.
Ris avec moi de ma disgrace,
Les regrets ne menent à rien.
Laïs ne laisse aucune trace
Dans un cœur formé sur le tien.
Tout m'amuse & rien ne me lie.
Il faut pourtant en convenir,

Laïs est jeune, elle est jolie :
C'est pour cela que je l'oublie.
On risque à s'en ressouvenir.
Que je hais ce front où respire
L'intéressante volupté,
Cet art de tromper, de séduire,
Si semblable à la vérité,
Et sa folie & sa gaîté
Et les graces de son sourire.
Que je dédaigne, que je hais
Cette flottante chevelure
Qui sert de voile à ses attraits,
Ou bien qui leur sert de parure.
Ce sein qu'Amour sent embellir,
Qui s'enfle, s'éleve, ou s'abaisse
Au moindre souffle du désir,
Où la rose semble fleurir
Sous la bouche qui le caresse.
Ses caprices qui sont des loix,
Ce feu dont son œil étincelle
Et les sons touchans de sa voix
Qui jure une ardeur éternelle
A cinquante amans à la fois !
Je la déteste je l'abhorre.
Mais c'est trop m'en entretenir,
Car à force de la haïr,
Je pourrois bien l'aimer encore.

4 *Avril* 1763.

Mlle. Gaussin, qui n'avoit demandé sa retraite que pour se faire valoir, l'ayant obtenue sans difficulté, a fait quelques démarches pour

rentrer, sous prétexte du vuide qui alloit se trouver à la Comédie: elle a fait valoir sa bonne volonté, son affection pour ses camarades, son zele pour le public. M. le Duc de Duras lui a déclaré que ce qui étoit fait étoit fait, qu'on se passeroit bien d'elle.

Le jeune Molé, quoiqu'il ne soit reçu à la Comédie que depuis un an, a obtenu part entiere, c'est une faveur signalée qu'on dit accordée à ses talens.

5 *Avril* 1763.

On doit donner après Pâques *les Préjugés ou le Négociant*, comédie en cinq actes, qui sera jouée au profit du Sr. Preville. La piece est anonyme.

M. de Monlouvier, Gendarme de la Garde, vient de présenter aux Comédiens une piece de caractere en cinq actes, intitulée *le Méfiant*. Cet aréopage n'a pas encore décidé de son sort.

6 *dudit*.

Entre 11 heures & midi le feu s'est déclaré dans la Salle de l'Opéra, & a communiqué avec beaucoup de violence à la partie qui la lie au Palais Royal. En très peu de tems l'incendie a été terrible: avant que les secours ayent pu être apportés, toute la salle & l'aîle de la premiere cour ont été embrasés. Il n'est plus question d'Opéra. Ce feu a pris par la faute des ouvriers, & s'est perpétué par leur négligence à appeller du secours; il avoit pris dès 8 heures du ma-

tin : ils ont voulu l'éteindre seuls, & n'ont pu réussir. Les portiers, qui ne doivent jamais quitter, étoient absents.

Si le fait est vrai, c'est la ville qui doit en répondre & réparer tout le mal qui en a résulté.

7 *Avril* 1763.

M. Rousseau de Geneve travaille actuellement à un Mémoire pour la fille du Premier Président de la Chambre des Comptes de Dôle, qui à la veille d'être forcée à un mariage qui lui répugnoit, a introduit secrétement dans sa chambre son amant, & a rendu ses pere & mere témoins, malgré eux, de son mariage physique. Ce fait extraordinaire fournit beaucoup à l'éloquence libre & mâle de l'orateur. Le Magistrat poursuit criminellement le jeune homme, officier, comme séducteur, ravisseur, voleur même, car il avoit de fausses clefs, &c.

8 *dudit.*

Le feu est éteint ou du moins ne brûle plus que dans les fonds de l'Opéra ; mais toutes les machines sont consumées. Il y a eu près de 2000 hommes employés à cet incendie.

On spécule différemment sur le sort de ce spectacle ; les uns le placent au Carouzel ; d'autres au Louvre, d'autres au même lieu, en le changeant de position ; on ne sait encore ni où il jouera en attendant, ni quand on représentera.

9 *dudit.*

Le Roi a fait écrire aux Directeurs de l'Opéra que tous ceux qui ſont attachés à ce ſpectacle continueront à y être appointés comme ci-devant ; que les Penſions ſeront exactement payées à l'ordinaire, avec ordre de ſe tenir toujours en état de jouer. On aſſure qu'on prendra le théâtre Italien trois jours de la ſemaine, jusqu'à ce qu'on ait rétabli une ſalle ; celle des Tuilleries ne pourroit ſervir ſans qu'on y fît une grande dépenſe.

10 *dudit.*

Mlle. Dubois, de la Comédie Françoiſe, a paru aujourd'hui au Concert ſpirituel. On ne lui préſumoit pas aſſez de talens pour courir pluſieurs carrieres à la fois. Quoi qu'il en ſoit, elle a chanté un *Uſque quo.* Elle a été extrêmement claquée & paſſablement applaudie. Les connoiſſeurs lui ont trouvé de la voix, quoiqu'un peu voilée, mais point d'art ni d'expreſſion.

11 *Avril* 1763.

La Renommée Littéraire, offuſquant les divers libelliſtes qui courent la même carriere, ces petits auteurs ſe ſont remués & ont engagé le *Journal des Savans* à faire arrêter cet enfant bâtard. Il faut ſavoir que tous les autres doivent un tribut de cent écus à ce pere des Journaux. Mrs. le Brun n'avoient point payé, en conſéquence on a fait ſaiſie & arrêt entre les mains des imprimeurs.

12 dudit.

M. le Duc d'Orléans a été hier à Versailles demander au Roi que l'Opéra restât au palais royal, offrant tout ce qui pourroit contribuer à l'agrément & à la sûreté de la salle. S. M. y a consenti. Ainsi ce spectacle ne changera point d'emplacement. On doit acheter toutes les maisons, depuis le cul de sac jusques à la rue des Bons Enfans. L'amphithéâtre sera adossé au palais Royal, & le théâtre répondra à la porte du cloître St. Honoré. Quatre issues faciliteront les débouchés des 4 côtés; deux par le Palais Royal, la troisieme par la rue des Bons Enfans, & la quatrieme par la rue St. Honoré.

M. le Duc d'Orléans, outre les aisances qu'il doit procurer, donnera pour ses Loges 100,000 Ecus.

13 *Avril* 1763.

L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres a tenu aujourd'hui sa séance publique d'après Pâques.

Le prix distribué, M. le Beau, Secrétaire perpétuel, a fait lecture de l'Eloge de M. Racine, fils du grand Racine.

M. Gibert a lu ensuite la premiere partie de la préface de M. de Ste. Palaye sur le *Glossaire François*. Cette préface présente des vues fort étendues & fort utiles pour la Littérature, elle a paru faire beaucoup de plaisir aux auditeurs.

M. l'abbé Barthelemi a lu une Dissertation *sur*

le Rapport des Langues Egyptienne, Phénicienne & Grecque. Il a fait voir, par les similitudes des différens mots employés dans ces diverses langues, pour exprimer les mêmes choses à quelques terminaisons près, qu'elles s'étoient formées les unes des autres. Les femmes mêmes ont été enchantées de cette lecture.

M. le Beau a lu pour M. le Comte de Caylus, *l'explication de deux passages de Diodore de Sicile, contenant la Description du Bucher d'Ephestion, favori d'Alexandre, & celle du Char qui transporta le Corps d'Alexandre à Alexandrie.* M. le Comte de Caylus avoit pris soin de faire graver une suite de quatre Estampes, qui représentent d'après une inscription ces deux monuments dans toute leurs proportions. Ces Estampes, au nombre de 150, ont été distribuées dans l'assemblée.

La séance a été terminée par la lecture d'un Mémoire composé par M. le Beau, le Professeur d'Eloquence au College des Grassins, sur *les anciens Romans des Grecs.*

Cinq heures & demie ayant sonné, MM. ont levé la séance, comme des Ecoliers, & n'ont point laissé achever M. le Beau.

14 *Avril* 1763.

L'Académie Royale des Sciences a tenu aujourd'hui son assemblée publique d'après Pâques.

L'annonce du prix de cette année qui regardoit la *Navigation* & en particulier *l'arrimage des vais-*

ſeaux, eſt le premier article par où l'on a ouvert la ſéance. L'Académie n'ayant pas trouvé de piece parmi celles qui lui ont été envoyées ſur ce ſujet, qui remplît ſuffiſamment ſes vues, propoſe encore le même ſujet pour 1765.

M. de Fouchy, Secrétaire de l'Académie, a lu enſuite un détail raiſonné ſur les Deſcriptions des Arts & Métiers, qu'elle donne au public, comme le moyen le plus capable de les perfectionner.

Quatre Mémoires de divers Académiciens ont ſuivi cette lecture.

Le premier, par M. *Hellot*, ſur les matieres d'or & d'argent qui entrent dans le Commerce, pour différens ouvrages de bijouterie & dans les monnoyes, qu'il a ſçavamment traité & en chymiſte.

M. *Caſſini* a décrit dans le ſecond tout ce qu'il a fait & obſervé en Allemagne par rapport à la prolongation de la Perpendiculaire au Méridien de Paris, depuis cette ville à celle de Vienne en Autriche, ſur la longueur d'environ 300 lieues, avec des détails curieux, tant phyſiques & d'hiſtoire naturelle, qu'aſtronomiques. Il eſt dommage que le tout ſoit aſſaiſonné d'éloges fort faſtidieux de tous les Princes d'Allemagne chez leſquels il a paſſé, avec des retours d'amour-propre toujours riſibles pour les auditeurs.

M. *de Vaucanſon* a préſenté le modele & lu la deſcription d'une Grive propre à tranſporter les fardeaux les plus peſants, par exemple de dou-

ze milliers, d'un bord d'une riviere ou du rivage d'un port dans un navire, ou du fond d'un navire au port.

Le quatrieme & dernier Mémoire, par M. *Malouin*, a été *l'histoire abrégée de l'art de faire du pain*, depuis les Egyptiens, les Grecs & les Romains, jusqu'aux Gaulois & aux François de nos jours. C'est un détail très curieux, où l'on voit qu'encore dans le siecle passé on disputoit sur la salubrité du pain levé ou non levé, & qu'il falloit un Arrêt du Parlement pour autoriser les boulangers en faveur du pain levé. Le fameux *Gui Patin* étoit pour le parti contraire.

15 *Avril* 1763.

On vante le procédé honnête des Comédiens François à l'occasion de l'incendie de l'Opéra: ils ont député aux Directeurs pour offrir leur théâtre trois fois la semaine *gratis*. Il n'en a pas été de même des Italiens, & l'on est fort surpris dans le monde de l'indulgence du Roi à leur égard dans cette circonstance.

16 *dudit*.

L'Opéra n'ayant pu s'arranger avec la Comédie Italienne, qui demandoit des dédommagemens considérables, il a été décidé qu'en attendant que la salle projettée fût bâtie, il joueroit dans celle des Tuilleries, appellée la *Salle des Machines*. En conséquence on va travailler à en diminuer l'étendue, qui étoit un des principaux obstacles à la voix. On ne prendra uniquement que le théâ-

tre, plus long que toute la salle incendiée. On croit que ces travaux dureront environ trois mois, pendant lesquels on sera privé d'Opéra. Le Roi fera cette dépense.

17 *dudit.*

On voit à la Comédie Françoise un Acteur nouveau dans les *Daves*; il se nomme *Auger*: on en dit beaucoup de bien, on lui trouve de la noblesse, car il en faut partout, de l'intelligence & un masque très bon: c'est un genre différent de Preville.

18 *dudit.*

Entretiens de Phocion sur le rapport de la Morale avec la Politique: traduction de M. l'abbé Mably. On prétend que ce livre est une image très sensible des événemens de nos jours. Il fait du bruit; il est plein de principes sages, diffus en beaucoup d'endroits, d'un style simple, analogue aux vues saines & judicieuses de l'auteur. Il attribue cet ouvrage à Nicoclès. On le présume factice. C'est un voile ingénieux que M. Mably emprunte pour dire des vérités salutaires.

19 *dudit.*

On a donné aujourd'hui la premiere représentation du *Bienfait rendu* ou *du Marchand*, comédie en vers & en 5 actes. C'est une satyre amere & lourde de la Noblesse & surtout des Grands Seigneurs. Un négociant de Bordeaux a obligé en différentes fois un homme de condition, son ami, au point que celui-ci se trouve endet-

té de 100000 écus. Ne pouvant en être payé, le marchand qui a un peu de vanité dans la tête, imagine de faire épouser la fille de ce Seigneur à son neveu, & d'éteindre une dette qui seroit une source de procès. L'autre ne demande pas mieux que de s'acquitter ainsi, mais sa femme, son fils & sa fille, repugnent à une alliance dont ils ne connoissent pas le motif. Pour les mettre à la raison, il faut le déclarer; ils y donnent les mains pour lors. Le jeune homme amoureux d'une autre personne voudroit fort se dégager: combats de différens côtés entre la vanité de ces nobles, l'amour du neveu & l'arrogance du créancier, qui menace toujours de redemander son argent si le mariage n'a pas lieu. La piece se dénoue au moyen d'une ruse du jeune homme, qui fait prêter incognito la somme au Seigneur pour qu'il soit maître de rembourser: il en profite avec la plus grande joye, son orgueil se trouve à son aise. Il n'y a que l'oncle qui enrage, il fait des difficultés sur les papiers qu'on lui présente, il montre des soupçons: on est obligé de faire parler le Notaire, il déclare que c'est de son neveu qu'ils viennent. Cet arrangement n'entre point dans les vues du marchand, & M. le Comte ne s'en tire que par le refus absolu que fait la jeune personne dont étoit amoureux le neveu, de l'épouser, que son oncle n'ait remis pleinement la dette au Seigneur à qui elle a des obligations personnelles. Notre brutal se fait tirer

l'oreille, & ne cede qu'aux instances du pere de la fille, auquel il a lui-même de très grandes obligations. Ces procédés généreux operent la conviction du noble : il finit par avouer que c'est dans de pareils sentimens que gît la grandeur véritable.

La piece a une duplicité d'intrigue : les caracteres en sont mal frappés, rentrant plusieurs les uns dans les autres ; le seul qui soit soutenu à un certain point est celui de l'oncle. Preville le joue supérieurement. Elle est en général mal écrite, avec dureté ; & les meilleures tirades, car il y en a, ont une teinte trop forte d'une amertume basse & ignoble.

20 *Avril* 1763.

Hier on vint annoncer la piece pour la seconde représentation : quelques voix demanderent l'auteur. Le Sr. Bellecour répondit ; *Messieurs, nous ne le connoissons point.*

Plusieurs personnes l'attribuent à Palissot. On croit y reconnoître sa froideur dans l'intrigue, sa touche dure & forte dans le style ; d'autres veulent qu'elle soit de M. Helvetius ; d'autres de M. Saurin. On la donne plus sûrement à un M. *Dampierre*, financier.

21 *dudit.*

Comme les réparations & l'arrangement qu'on se propose de faire au théâtre des machines pour le mettre en état de former une salle d'Opéra, dureront plusieurs mois, l'Académie Royale de Mu-

musique va donner des concerts François aux Tuilleries, dans le lieu où s'exécutoit le Concert spirituel, on y chantera des morceaux détachés des scenes d'Opéra. Le premier concert est indiqué à vendredi 29. On auroit dû prendre ce parti plutôt: comme les Acteurs & tous les gens attachés à l'Opéra sont payés à l'ordinaire, il n'en coûte aucune dépense que celle des bougies.

22 *Avril* 1763.

Les Comédiens Italiens ont donné aujourd'hui la premiere représentation d'*Appelle & Campuspe*, Comédie en deux actes mêlée d'ariettes.

Alexandre ayant entre ses mains une Esclave nommée *Campuspe*, la plus belle personne de son siecle, voulut en faire tirer le portrait par Appelle. Celui-ci revoit en elle son ancienne maîtresse: le pinceau lui tombe des mains. Reconnoissance énergique! Le roi survient & les trouve très coupables envers lui. Son ressentiment éclate. Les deux amans lui avouent que c'est une passion rallumée. La générosité succede à l'indignation, Alexandre la remet entre les mains d'Appelle, & y renonce.

Ce sujet très-beau & susceptible d'une touche noble, généreuse & pathétique, est absolument dégradé entre les mains du Sr. Poinsinet. Tout y est estropié & elle a essuyé une chûte complette. Envain l'auteur avoit tâché de capter la bienveillance du public par un compliment préalable, aussi plat que le reste & aussi ridicule.

La musique est du Sr. Gibert, auteur de celle du grand Sultan dans les Sultanes. Elle est foible dans cette piece, & n'a pu sauver tout l'ennui de ce méchant Drame.

23 *dudit.*

De tems en tems on réveille le public sur l'Edition annoncée de Corneille, on assure qu'elle paroîtra décidemment au mois de Juin, du moins en partie. Bien des gens prétendent que M. de Voltaire a moins voulu donner une Dot à Mlle. Corneille, que faire un libelle diffamatoire contre son ayeul: il a déja jetté des pierres d'attente de son systême en plusieurs occasions.

24 *Avril* 1763.

Il nous tombe sous la main, une *Vie angloise de Madame la Marquise de Pompadour.* Elle est ancienne, puisque les deux premieres parties finissent en 1758. En général elle paroît pleine d'anecdotes fausses & rendues par un Etranger peu au fait de nos usages. Il y a des réflexions judicieuses, quelquefois trop ameres, pour ne rien dire de plus. Mais c'est un Anglois qui écrit.

25 *dudit.*

La *Poëtique* de M. de Marmontel, que ses partisans avoient annoncée avec tant de faste, ne prend pas universellement. Ils sont obligés de convenir eux-mêmes qu'elle est inintelligible en quelques endroits. Il s'allonge sur les choses qui le méritent le moins, & rend minutieux les objets les plus importans par trop de discussion.

On y remarque une affectation de déprimer Boileau & de louer quelques modernes académiciens, surtout M. Watelet. L'auteur dans les descriptions voudroit y mettre une harmonie travaillée qui doit être l'effet d'un goût insensible, plutôt que d'une recherche pénible. On y trouve partout la maniere ; & les choses les plus susceptibles de pathétique manquent leur effet sous le pinceau d'un pareil peintre.

26 dudit.

Les Demoiselles *Verriere*, les Aspasies du siecle, se distinguent par des spectacles agréables qu'elles donnent chez elles ; elles y jouent avec le plus grand succès, elles ont deux théâtres fort ornés & très fameux pour des particuliers à la ville & à la campagne. M. Colardeau, jeune Poëte, a consacré ses talens en l'honneur de ces deux Divinités. On y joue entr'autres nouveautés de cet auteur *la courtisanne amoureuse*, drame en deux actes en vers mêlé d'ariettes, qu'il a fait en faveur de l'aînée, vivement éprise de cet auteur.

27 Avril 1763.

C'est un M. Jolivet, Médecin, qui est à la tête de la continuation du Journal de Trévoux : il se soutient dans l'état très médiocre où il l'a mis ; il en rejette la faute sur ses acolytes. De quelque part qu'elle vienne, cet ouvrage tombe & ne peut longtems subsister, si quelque main habile ne lui rend sa dignité & son mérite.

28. *dudit*.

M. *Pesselier*, auteur de quelques comédies pour les deux Théâtres & d'autres ouvrages en vers & en prose, vient de mourir : il ne travailloit plus depuis longtems.

29 *dudit*.

L'académie Royale de Musique a donné aujourd'hui son premier concert à la salle du concert spirituel. L'affluence étoit immense. On l'a trouvé bien choisi. Les voix sont les mêmes qu'à l'Opéra. Mesdemoiselles Arnoux, Lemiere & Dubois, Mrs. Gelin, Larrivée & Magnet y chantent. Il y a apparence que ce spectacle prendra, surtout s'il est donné de loin en loin.

30 *dudit*.

M. le Miere entreprend l'*Idomenée*, déja traité par Crebillon. Il choisit une autre route : il met en action ce que le premier n'avoit mis qu'en récit, & dès le second acte il offre le tableau terrible de la rencontre du pere & du fils, après l'horrible vœu du héros grec.

1 *Mai* 1763.

Après bien des recherches & combinaisons il est décidé que la piece du *Bienfait rendu* ou *du Marchand*, est d'un M. de la Salle de Dampierre, intéressé dans les vivres, & Directeur de la régie des cartes. Ce Drame, tout imparfait qu'il soit, a eu un demi succès. On devoit le donner hier pour la derniere fois; mais comme les représentations sont au profit de Préville, on les

fera aller tant qu'on pourra : c'est son rôle seul qui soutient cette piece, tout le reste lui est sacrifié.

M. l'Empereur, jouaillier, y est dépeint très au naturel, & le public l'a reconnu avec plaisir dans un portrait qu'en fait le négotiant.

2 *dudit.*

Quoique le *Saül* de M. de Voltaire ne soit pas imprimé, les manuscrits s'en multiplient.

Ce Drame est dans le goût, pour la forme constitutive, du *François Second* du Président Henault : il embrasse une partie de la vie de *Saül* & tout le regne de *David.* Les actions ridicules ou cruelles de ces Princes y sont rapprochées sous le jour le plus pittoresque. Si le but de l'auteur a été de prouver que le dernier surtout, si fort selon le cœur de Dieu, le Prophete-Roi, le Saint Prophete, étoit cependant coupable de toutes sortes d'abominations, il a réussi. Au reste, nul coloris étranger ; c'est le simple historique de ces deux vies ; ce sont le style & les figures de l'Ecriture Sainte.

3 *dudit.*

Mlle. de Maison-neuve, petite-fille de la femme de chambre de Mlle. Gaussin, celle dont on a déja parlé & dont l'abbé de Voisenon a décelé les talents, vient de débuter : elle est très jeune, fort bien de figure, elle a de la naïveté, de l'intelligence & promet beaucoup : elle a été très bien accueillie aujourd'hui, elle a joué dans

la *Gouvernante* & dans *Zeneide*. Dans la premiere piece, comme elle est tête à tête avec son amant, on vient l'avertir de se retirer: en fuyant, elle est tombée dans la coulisse & a laissé voir son derriere. Madame Bellecour, dit *Gogo*, soubrette, est venu très modestement lui remettre ses juppes. Le tout s'est passé au contentement du public, qui a fort fêté le cul de l'actrice, & la modeste *Gogo*. La jeune personne n'a point été déconcertée, elle est rentrée peu après sur le théâtre. On lui débita trois vers de suite susceptibles d'allusion à ce qui venoit de se passer, le public l'a saisie volontiers: cela a fait sensation: ce qui forme anecdote.

4 *Mai* 1763.

L'Oby impie de M. de Voltaire, qu'on avoit annoncée depuis longtems comme devant être jouée à la Comédie Françoise, paroît imprimée en pays étranger: il y a des notes où il attaque l'Athalie de Racine & surtout le rôle du grand prêtre. Nous en parlerons plus au long quand nous l'aurons lue.

5 *Mai.*

Le projet de la Salle de l'Opéra n'est point arrêté: on a représenté l'inconvénient qui résulteroit du bruit des carosses, si on l'établissoit dans la forme nouvelle. D'ailleurs les dépenses font peur; & tout est suspendu. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que celle qu'on construit aux Tuilleries ne sera pas prête aussitôt qu'on l'espéroit.

6. Mai.

Nous avons assisté aujourd'hui à la Comédie chez Mlles. Verriere dans leur salle de Paris : elle est très jolie, grande pour une salle particuliere, d'une belle hauteur & fort ornée. On y compte sept loges en baldaquin, galamment dessinées & bien étoffées. Il y a aussi des loges grillées pour les femmes qui ne veulent pas être vues.

On a donné *la surprise de l'amour*, de Marivaux, en trois actes ; & *la courtisanne amoureuse*, de M. Colardeau.

Dans la 1re. piece Madame *de la Mare*, la cadette des deux sœurs, faisoit le rôle de la Marquise ; l'autre, celui de Soubrette ; M. le Baron de *Vansuieten* celui du Chevalier ; M. *Colardeau* représentoit le Comte ; & M. *d'Epinai*, Hortensius : le Valet étoit le Président *de Salaberri*. Le tout a été passablement joué en général ; mais les deux sœurs ont excellé, surtout la Comtesse ; elles seroient applaudies sur la scene françoise.

La musique de la seconde piece est de M. *Dupin* de *Franceuil*. La Comédie est froide, & l'auteur n'a pas tiré tout le parti possible du sujet. La Courtisanne est trop langoureuse & fait des avances peu décentes sur le Théâtre, quoiqu'elles soient naturelles dans le Conte. Il y a des détails agréables. La piece est écrite élégamment & avec facilité. On y reconnoît une plume chaste, qui ne se permet pas la plus légere plaisanterie, quel-

ques fusceptibles qu'en fussent le sujet & le lieu. La musique est bonne, bien nourrie: on reproche à l'auteur des longueurs & beaucoup de reminifscences. L'aînée *Verriere* faisoit le rôle de la courtisanne; sa sœur la soubrette; Mlle. Villette une marchande de modes; le Jeune, l'amoureux; & la Ruette, le valet. Ce spectacle fort amusant étoit soutenu d'un orchestre bon & nombreux: en un mot rien n'y manque; il y avoit fort bonne compagnie.

7 *Mai* 1763.

M. Barthe vient d'essayer légérement ses forces dans un drame d'un acte, intitulé *l'Amateur*. Il a été présenté aux Comédiens, qui l'ont agréé.

7 *dudit*.

On vend sourdement une Lettre singuliere, d'un auteur toujours singulier: elle est intitulée *Lettre de J. J. Rousseau à Christophe de Beaumont*. Cet auteur y discute le Mandement de M. l'Archevêque, & défend son *Emile* avec sa force & sa chaleur ordinaire.

8 *Mai* 1763.

La nouvelle actrice continue à réussir au grand regret de beaucoup d'honnêtes gens auxquelles elle appartient, comme les *Trinquants*, les *Meulans*: il sera difficile d'arrêter cette vocation très décidée & soutenue d'ailleurs par les brillantes espérances que lui donne son nouvel état.

9 *dudit*.

Les Comédiens François ont donné aujourd'hui

la -

la 1re. représentation de *la mort de Socrate*, tragédie en trois actes & en vers, dont on a déja parlé. Ce sujet très froid par lui-même, se réduit à une accusation, à un jugement & à un supplice; il a fallu se sauver par des morceaux de détail où l'auteur a réussi. Sa versification paroît nerveuse: il y a des choses fortement peintes, & le rôle de Socrate est très beau. Celui de la femme est trop ressemblant pour le Théâtre, les autres ne sont pas assez développés, & surtout la conversion d'un de ses accusateurs s'opere trop brusquement. Cette tragédie n'a été reçue ni avec enthousiasme, ni avec dégoût: elle aura quelques représentations, & si cela ne va pas plus loin, c'est le défaut du sujet & non de l'auteur.

10 *dudit.*

Le Sr. Palissot s'est fait recueillir en trois volumes: on voit à la tête son portrait; on lit au bas ces vers:

Livor Aristophanem infido quem nomine dixit
Hunc & Aristophanem gloria jure vocat.
Par M. Brunet.

Ce livre a pour Epigraphe: *Principibus placuisse viris non ultima laus est.* Tout annonce dans ce recueil l'insolence & la sotte vanité de l'auteur. Ce n'est qu'un rechauffé de ses différens opuscules. La piece des *Philosophes* avec tous ses agrémens occupe un volume entier: il y a

une note désignée contre l'auteur du *Socrate*, qu'on donne aujourd'hui; il prétend qu'il vouloit l'attaquer dans cette piece sous le nom d'Aristophane, & il tire avantage de se voir ainsi identifié avec le comique Grec.

11 *Mai* 1763.

Le *Socrate* a mieux réussi aujourd'hui. L'auteur fort docile aux censures du public a réformé sa piece en quantité d'endroits & surtout dans le second acte qui étoit très foible. Il a motivé davantage le répentir d'un des accusateurs de ce grand homme; il a supprimé des longueurs à la mort: enfin la piece a été plus unanimement applaudie.

12 *dudit*.

L'Impératrice des Russies veut absolument puiser dans nos philosophes un instituteur du Prince son fils. Au refus de M. d'Alembert, on prétend que son choix doit tomber sur M. Marmontel, ou sur M. Saurin. Ces deux personnages ne seront vraisemblablement pas aussi difficiles que M. d'Alembert.

13 *dudit*.

Plan d'éducation nationale par M. de la Chalotais. Ce Magistrat infatigable, après avoir fait voir la nécessité de profiter de la crise actuelle pour réformer les études très mauvaises aujourd'hui, vient de déposer au Parlement de Brétagne un ouvrage sur cette matiere; il est dans les mêmes principes que l'auteur de l'*Éducation Publique*.

Ils different dans les moyens à employer : Sans doute que les yeux se dessilleront enfin, & qu'on opérera un changement si nécessaire. On ne sauroit qu'applaudir surtout, à la guerre constante & raisonnée que M. de la Chalotais ne cesse d'exercer contre la gent monacale.

14 *Mai* 1763.

M. Coste va faire paroître incessamment un ouvrage sur la *Poëtique* de M. de Marmontel, contre laquelle il y a beaucoup à dire.

15 *dudit.*

Milord Maréchal, Gouverneur de Neufchatel, qui avoit accueilli si généreusement Rousseau sous la protection du Roi de Prusse, étant rentré en grace & dans ses biens par l'intervention de ce Monarque, part incessamment pour l'Ecosse : le moderne Diogene l'y accompagne.

16 *dudit.*

M. Colardeau essaye de traduire *le Tasse* sans entendre l'original. Ses amis lui ont conseillé de laisser son ouvrage & de ne point concourir avec M. Watelet, qui a entrepris la même tâche. En conséquence le jeune auteur est allé chez l'académicien lui faire hommage de sa modestie & lui déclarer qu'il ne vouloit point aller sur ses brisées. M. Watelet n'a point voulu qu'il s'arrêtât pour lui ; au contraire, il l'a exhorté à poursuivre son dessein, à lui lire même ce qu'il avoit fait de son ouvrage. Colardeau y a consenti : le Millionnaire a trouvé que ce n'étoit point

l'original, a paru redouter peu cette concurrence, il a pressé en conséquence M. Colardeau de continuer: c'est au public, a-t-il dit, à nous juger, à décider qui l'emportera: belle & louable émulation!

17 *dudit.*

Le second volume de *l'histoire de Pierre le Grand* par M. de Voltaire, paroît & termine la vie de ce grand Empereur. On n'en est pas plus content que de l'autre. On trouve cet ouvrage extrêmement croqué: on y voit briller de tems en tems les étincelles du génie de l'historien de *Charles XII*: mais ce n'est que par intervalles. D'ailleurs il est comme les prédicateurs, le Saint du jour est toujours le plus grand chez lui: il avoit dans sa premiere histoire fait servir le Czar de contraste à la gloire de *Charles XII*, aujourd'hui *Charles XII* sert de marchepied au Czar.

18 *Mai* 1763.

La *Lettre* de J. J. Rousseau, citoyen de Geneve, à Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris, commence à transpirer. Nous venons de la lire: même simplicité, même force de logique, même énergie dans le style que dans ses autres ouvrages. L'auteur donne à entendre qu'on tiroit beaucoup de sa façon de penser noble & généreuse, si l'on lui laissoit la liberté de détailler deux anecdotes qui ont donné lieu à la persécution qu'il essuye. Il prétend en gros que c'est pour avoir refusé de prêter sa plume aux

Jansénistes contre les Jésuites: que M. l'Archevêque a servi, dans cette occasion, sans le savoir, l'animosité de leurs adversaires communs. Il est surpris que n'ayant point fait de mal à M. de Beaumont, ayant, au contraire, toujours exalté sa fermeté, quoique mal employée, il en soit ainsi récompensé, il devoit s'attendre à un traitement plus doux; & il refute ensuite le Mandement de M. l'Archevêque, en prouvant (dit-il) que partout où M. de Beaumont a attaqué son livre, il a mal raisonné; que partout où il a attaqué sa personne, il l'a calomnié; il finit par assurer Monseigneur de son très profond respect.

19 *Mai.*

L'Opéra est à la veille de perdre une danseuse vive, gaie & réjouissante: c'est Mlle. Allard. Un malheureux accident survenu chez elle au Duc de Mazarin, la met dans le cas de quitter Paris & de demander sa retraite. Ce Seigneur passionnément amoureux d'elle, l'entretenoit depuis fort longtems; on a prétendu que cette actrice, suivant l'usage, étoit peu fidele; qu'un rival s'est trouvé chez elle, & que le malheureux Duc a essuyé un traitement peu digne d'un homme de sa qualité: il a la tête cassée. Voilà le sûr: du reste des propos sans fin, des lamentations, des jérémiades de la part de l'héroïne, des invectives, des horreurs de la part de ses camarades femelles, & une fermentation générale dans le public.

20 *Mai* 1763.

Les Concerts des Tuilleries se soutiennent; les mauvais plaisans ont dit que c'étoit *de l'onguent pour la brûlure*. L'affluence est toujours la même. Mlle. Chevalier a chanté aujourd'hui pour la premiere fois, & son volume de voix pleine & vaste a fait un grand effet dans l'Acte de *Dardanus*, intitulé *la Magie*. Mlle. le Miere s'entend toujours avec plaisir. Mlle. Arnoux joue plus qu'elle ne chante: sa voix anéantie n'a pas assez de force pour le lieu; mais elle répare cela par une ame prodigieuse, une expression de geste & d'yeux qu'elle ne peut contenir. Mlle. Dubois est mieux qu'au Théâtre; son organe sonore, flexible & vigoureux, y produit une sensation bien autre qu'à l'Opéra. On ne s'apperçoit point de son air triste & de son œil de travers, comme sur la scene. Les voix des hommes sont à peu près au même point que sur le théâtre. Quant à l'orchestre, il est infiniment supérieur & exécute à ravir.

21 *dudit.*

Les presses gémissent sans interruption pour le compte de M. de Voltaire. Les Cramer donnent une *nouvelle Histoire générale* de cet auteur, très augmentée, puisqu'elle est en 8 volumes. Quand l'âge n'auroit rien ôté à cet auteur du brillant du style & de l'agrément des réflexions, il n'est pas possible qu'il ait la profondeur &

ſurtout l'exactitude ſur laquelle eſt fondée la véracité, premiere qualité d'un hiſtorien.

22 *dudit.*

L'Opéra eſt menacé d'un très grand délabrement. Larrivée & ſa femme, (Mlle. Lemiere) ont demandé leur retraite aux Directeurs & ceſſent de chanter au bout de ſix mois, ſi cela ne ſe raccommode pas. Ce couple d'hiſtrions a pris des airs vis à vis de Rebel & de Francœur, ils ont trouvé mauvais qu'on eût renvoyé des Chœurs un de leurs protégés: ils ont parlé haut, même impertinemment. Ceux-ci s'en ſont plaint au Miniſtre: M. de St. Florentin les a vertement réprimandés; il a traité, dit Larrivée, ſa femme comme une ſervante. En conſéquence ces époux ſe ſont piqués au jeu & menacent le public d'une diſgrace. Mlle. Lemiere s'eſt déjà retirée du concert du Prince de Conti, qui lui donnoit mille écus, parce que S. A. S. n'avoit point envoyé prier à ſouper ſon mari, un jour qu'on l'avoit demandée.

24 *dudit.*

Il faut ſe rappeller ce qui s'eſt paſſé à Geneve touchant l'*Emile* de Jean Jacques Rouſſeau. Voici la Lettre que ce moderne Diogene a écrite au premier Syndic pour abdiquer le titre & la qualité qu'il a toujours affecté de prendre, de citoyen de cette république.

„ Revenu du long étonnement où m'a jetté
„ de la part du magnifique Conſeil le procédé

que j'en devois le moins attendre, je prends enfin le parti que l'honneur & la raiſon me preſcrivent, quelque cher qu'il en coûte à mon cœur.

„ Je vous déclare donc, Monſieur, & je vous prie de déclarer au magnifique Conſeil, que j'abdique à perpétuité mon droit de Bourgeoiſie & de Cité de la ville & république de Geneve: ayant rempli de mon mieux les devoirs attachés à ce titre, ſans jouir d'aucuns de ſes avantages, je ne crois point être en reſte avec l'Etat en le quittant. J'ai tâché d'honorer le nom de Genevois. J'ai tendrement aimé mes compatriotes, je n'ai rien oublié pour me faire aimer d'eux. On ne ſauroit plus mal réuſſir. Je veux leur complaire juſques dans leur haine: le dernier ſacrifice qui me reſte à faire, eſt celui d'un nom qui me fût cher. Mais, Monſieur, ma patrie en me devenant étrangere, ne peut me devenir indifférente: je lui reſte attaché par un tendre ſouvenir, & je n'oublie d'elle que ſes outrages. Puiſſe-t-elle proſpérer toujours & voir augmenter ſa gloire! puiſſe-t-elle abonder en citoyens meilleurs & ſurtout plus heureux que moi!

Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, les aſſurances de mon profond reſpect.

25 *Mai* 1763.

M. de Chabanon n'eſt point encore conſolé de ſa diſgrace Littéraire, il en eſt atteint de vapeurs ſombres: il eſt allé ces jours-ci voir M.

Colardeau, ſon intime ami, de qui nous tenons l'anecdote; il a paru dans l'état le plus affreux du déſeſpoir; il lui a lu une *Epître ſur les gens de Lettres*, qui ſe reſſent du noir qu'il broye depuis longtems: ſon confrere y a trouvé de bonnes choſes, & a remis par-là un peu de beaume dans le ſang de l'auteur.

26 *Mai* 1763.

La Lettre de J. J. Rouſſeau au premier Syndic de Geneve, ayant été donnée au magnifique Conſeil, il y a eu pluſieurs voix pour ſévir contre l'auteur; mais la pluralité a été de faire tranſcrire la Lettre ſur les regiſtres & d'octroyer la demande à l'auteur. Ainſi le voilà coſmopolite.

27 *dudit*.

La piece du Chevalier Rochon de Chabannes, qui avoit pour titre *le Protecteur*, va être jouée inceſſamment; mais on a fait changer le titre en celui de *la Manie des arts* ou la *Matinée à la mode*. On a craint de bleſſer trop vivement quelques Seigneurs, dont l'amour-propre auroit été offenſé: M. de Lauraguais ſurtout pourra s'y trouver très bien peint. Il y a un ſubalterne de valet ou d'Intendant, qui rime aſſez au Sr. Corbie, & ce perſonnage-là pourroit être dangereux.

28 *dudit*.

Il paroît des vers ſur la Statue Equeſtre du Roi de M. Germain, ils avoient été ſoigneuſe-

ment faits avec d'autres pour Madame la Marquise, & envoyés ensemble à l'héroïne. Ceux-ci devoient servir de passeport aux autres premiers. M. Germain n'eut point de réponse: le désir d'imprimer l'aiguillonnoit; il en parle au censeur de la Police, qui en refere à M. de Sartine. Ce magistrat ne veut rien prendre sur lui; il va trouver Madame de Pompadour pour prendre ses ordres. Elle lui dit qu'on peut imprimer ceux sur la statue: qu'elle remercie fort l'auteur de ceux qui la concernent; mais qu'elle desire qu'ils ne soient pas publiés. En conséquence ils sont restés dans le porte-feuille de M. Germain: ils étoient infiniment supérieurs aux autres, ampoulés, gigantesques, & n'ayant qu'un vain faste de mots.

29 *dudit.*

Nous venons de lire l'*Olympie* de M. de Voltaire, tragédie très médiocre, d'un grand appareil de spectacle. *Olympie* est une fille d'Alexandre & de Statira. Elle ignore sa naissance; elle a été élevée par *Demetrius*, fils d'*Antipater*, un des successeurs d'Alexandre. Il veut l'épouser, mais avant il veut expier les iniquités dont il se sent coupable, entr'autres la mort d'Alexandre, de Statyra, &c. La cérémonie se passe dans le temple d'Ephese... Celle qui doit présenter *Olympie*, est *Statira*, retirée-là & inconnue; elle découvre qu'*Olympie* est sa fille; elle lui apprend qu'elle est sur le point de donner sa main au meurtrier de son pere & au sien....

elle recule d'horreur, elle eſt d'autant plus malheureuſe qu'elle l'aime. *Antigone* veut profiter de cette découverte pour l'obtenir, elle ne ſe veut donner ni à l'un ni à l'autre. Les deux généraux ſe propoſent un duel, ils en ſont empêchés: on en vient à une bataille. *Demetrius* paroiſſant le vainqueur, *Statira* ſe tue. On prépare un bucher pour brûler ſon corps: *Olympie* s'y jette. *Demetrius* meurt, *Antigone* eſt au déſeſpoir, &c. On ne retrouve pas même dans cette rapſodie le brillant de la verſification de M. de Voltaire.

Un certain *Colini* qui la donne au public, apprend qu'elle a été jouée chez ſon maître, l'Electeur Palatin, & qu'elle y a fait un grand effet. Il ſe donne pour avoir été attaché autrefois à M. de Voltaire; en reconnoiſſance il fait imprimer cette tragédie.

30 *Mai* 1763.

L'Acteur nouveau continue à donner au public les plus grandes eſpérances. Il a été reçu aux grands appointemens. Sa jeuneſſe, ſa figure, agréable & très fine, ſa légéreté, ſa ſoupleſſe en augmentent journellement le ſuccès.

31 *dudit.*

Richeſſe de l'Etat. C'eſt une feuille in-4°. qui ſe diſtribue gratis. Elle eſt un tableau très ſuccint des moyens de répartir ſur les ſujets du Roi une impoſition perſonnelle, qui abſorberoit toutes celles dont les diverſes marchandiſes ſont chargées, augmenteroit de beaucoup les revenus

de la couronne, mettroit le gouvernement à portée de satisfaire à ses engagemens, & laisseroit au commerce une liberté essentielle à son cours. Tel est le plan qu'offre cet imprimé, qui semble réunir tous ces avantages &, dans une forme si simple qu'on ne peut assez s'étonner si le Ministere ne l'adopte pas.

Au reste, il est tiré de tous les Esprits Patriotiques qui ont travaillé sur cette matiere, de M. *de Boulainvillers*, de M. *de Vauban*, de M. *de Mirabeau*, &c. C'est l'extrait de ces divers ouvrages réduit en 8 pages.

L'auteur de cette feuille est M. Roussel, Conseiller au Parlement.

1 *Juin* 1763.

On a donné aujourd'hui la 1re. Représention de *la Manie des arts* ou de *la Matinée à la mode*, Comédie en un acte & en prose, que nous avons déja annoncée. C'est une piece en scenes à tiroir, sans intrigues & sans dénouement. C'est un homme de condition qui a la fureur de savoir tout, de faire de tout, & de protéger tout. Il a sous ses ordres des subalternes de différens arts, disposés à ployer sous ses caprices. Il s'ensuit des scenes fort ridicules & d'un bon comique. Après plusieurs allées & venues de cette espece, on vient annoncer qu'on a servi, & les Acteurs s'en vont. Cette fin n'a pas été du goût de tout le monde & a essuyé beaucoup de critiques. Comme cette Comédie avoit été applaudie jusques-

là, elle a pourant passé. L'auteur prétend qu'un acteur a suprimé de son chef un monologue qui devoit clôre la piece beaucoup mieux : c'est à la seconde représentation qu'on en jugera.

Le 2 Juin 1763.

On débite un bon mot de Mlle. Arnoux, très fin & très joli, mais dont nous doutons qu'elle ait les gants. Ces jours derniers Mlle. Vestris, Italienne de naissance & dont les goûts divers sont très connus, se recrioit sur la nouvelle fécondité de Mlle. Rey ; elle ne concevoit pas comment cette fille s'y laissoit prendre si facilement : *vous en parlez bien à votre aise*, répond l'actrice enjouée, *une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.*

2 *dudit.*

Le projet de la nouvelle salle d'Opéra est enfin arrêté ; elle sera construite dans le goût de l'ancienne & au même emplacement, à quelque différence près pour la commodité des entrées, & des issues. C'est à Marly qu'on a définitivement réglé cette importante opération, qui ne commencera pas sitôt.

Quant à la salle qu'on construit sur le Théâtre des Thuilleries, elle ne sera prête que pour le mois d'Octobre.

3 *Juin* 1763.

Il paroît depuis quelques jours aux François une nouvelle Actrice dans les rôles de Soubrette : c'est Mlle. *Luzzi*, fort annoncée depuis quelque tems, & que Preville formoit avec le plus

grand ſoin. Elle n'a point trompé l'eſpérance publique : elle a de la taille, de l'aiſance, plus de fineſſe que de naturel. Il faut voir comment elle ſe ſoutiendra.

4 dudit.

Le dénouement de *la Manie des Arts* n'a pas été plus heureux aujourd'hui. On apporte du Marquis, le héros de la piece, une Lettre ; elle eſt de l'auteur qui lui demande un dénouement. Il eſt enchanté de cette conſultation, il la lit tout haut. C'eſt bien difficile, dit le valet, le dénouement d'une matinée eſt le dîner, & l'on a ſervi. Cette plaiſanterie critique & indirecte de la ſurpriſe du public à la premiere repréſentation, eſt mal adroite. Par cette raiſon, il faut que M. Rochon cherche encore de nouveau : il ſe plaint que le Sr. Molé a eſtropié auſſi ce même monologue, qu'il avoit totalement paſſé ſous ſilence à la premiere repréſentation.

Le 5 Juin 1763.

On continue à s'entretenir de la Lettre de J. J. Rouſſeau : en rendant juſtice à la force du raiſonnement, à l'énergie du ſtyle de l'auteur, on ne le trouve pas ici plus exempt de contradiction que dans ſes autres ouvrages. En diſcutant exactement celui-ci, on y ſent des paralogiſmes qui induiſent à juger qu'il n'eſt pas intimément convaincu de tout ce qu'il dit pour conſerver ſon ſyſtême de ſingularité : il veut allier à ſa facon de penſer la plus libre & la plus indé-

pendante une ſorte de Religion incompatible: il ſe dit Chrétien, & il ne croit pas au péché originel: il rit de nos dogmes & de nos myſteres, il les appelle un *vrai galimathias;* il n'adopte que notre Morale: mais les Déiſtes, les Athées même en font autant. On entrevoit que la fermeté du ci-devant Citoyen de Geneve ſe dément en quelque choſe; tout courageux qu'il veut paroître, il n'a oſé donner ſa profeſſion de foi, purement Socratique. Il eſt plus hardi & plus ſincere dans ſon *Contrat Social.* On doit s'en tenir à cet ouvrage, pour apprécier ſes vrais ſentimens.

6 dudit.

On a trouvé ces jours-ci un placard affreux à la nouvelle ſtatue de *Louis* XV: elle portoit cette inſcription latine *Statua Statuæ.* On a arrêté du monde & ſévi contre quelques gens qu'on ſoupçonnoit.

7 Juin.

Caquet bon bec ou la Poule à ma tante: Poëme en 7 chants, par M. de Jonquieres, pere. Quoique Freron accorde quelques éloges à cet ouvrage, on peut le regarder comme au deſſous du médiocre.

9 Juin 1763.

On ſe doutoit avec raiſon que le Sr. Larrivée & ſa femme mettroient de l'eau dans leur vin; ils avoient débité qu'on leur offroit trente mille francs dans une cour étrangere. Quoi qu'il en ſoit, il paroît que leur morgue ſe rabaiſſe & qu'ils nous reſteront.

10 *dudit.*

Lettre de M. Palissot à M.M. les Comédiens François ordinaires du Roi.

Je vous présente, Messieurs, un Recueil de mes ouvrages : ceux que j'ai composés pour le Théâtre vous appartiennent ; les autres sont un gage de la reconnoissance que je dois à vos talens. Je ne n'abuse point sur la valeur du présent que je vous fais, mais je suis bien aise de donner le premier un exemple qui peut contribuer à réaliser un projet que j'ai fait depuis longtems pour l'honneur de votre théâtre.

Il me semble, Messieurs, qu'il vous manque une Bibliotheque Dramatique, & que vous êtes d'autant plus intéressés à vous en procurer une, qu'elle contiendroit en quelque sorte les archives de votre propre gloire. En effet le Théâtre ne vous doit-il pas le divin Moliere & beaucoup d'autres auteurs justement célebres ? Je ne connois aucune Société Littéraire qui puisse se prévaloir d'avoir enrichi la Scene d'un aussi grand nombre de productions distinguées.

Le projet auroit aussi son utilité, même pour les gens de Lettres, qui pourroient puiser dans cette Bibliotheque des ressources qui ne sont pas toujours à leur portée. Les frais n'en seroient pas très dispendieux : car enfin cette collection n'est point immense, & tous les auteurs modernes se disputeroient l'honneur de contribuer à cet établissement par un tribut de leurs ouvrages.

C'est

C'eſt l'exemple que j'ai voulu donner, & qui vous prouvera du moins combien je ſuis ſenſible à la gloire des Arts, & particuliérement à la vôtre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de M.M. les Comédiens François à M. Paliſſot.

Monſieur,

Nous avons reçu avec plaiſir le recueil de vos ouvrages que vous nous avez envoyé lundi dernier. C'eſt une attention dont nous vous remercions tous. Vous avez raiſon de penſer que la Comédie Françoiſe devroit avoir une Bibliotheque. Il eſt vrai qu'il eſt bien extraordinaire que les ouvrages dramatiques ſoient entre les mains de tout le monde, & que nous n'en ayons pas la collection la plus exacte.

Nous avons eu depuis longtems la même idée, mais toujours ſans effet. Votre honnêteté, à laquelle nous ſommes ſenſibles, va preſſer l'exécution d'un projet avantageux & qui peut faire honneur à notre ſociété. Nous vous renouvellons encore nos remerciemens & nous avons l'honneur d'être, &c. Le Lundi 10 Mai 1763.

Nota. Cette lettre eſt ſignée par les acteurs & actrices de la Comédie.

On laiſſe réfléchir le Lecteur ſur le ridicule de la Lettre & de la réponſe.

11 *Juin* 1763.

On doit donner après demain *Manco*, premier Ynca du Pérou, tragédie en 5 actes. C'est une piece, dit-on, où l'homme sauvage est perpétuellement en opposition avec l'homme civil. C'est le Systême de Rousseau mis en action. Ce sujet très beau ne peut gueres être le coup d'essai d'un nouveau candidat. Il est à craindre qu'il ne soit manqué. L'auteur est M. *le Blanc*, peu connu quant à présent.

12 *dudit*.

La richesse de l'Etat, qui ne s'étoit distribuée jusqu'à présent que sourdement & *gratis*, se vend publiquement aujourd'hui. On prétend que le Contrôleur général a suivi ce conseil pour faire tomber cette feuille, & mettre fin à la fermentation qu'elle occasionne. Les financiers sont furieux contre ce projet: il paroît être en général le vœu de la nation.

13 *dudit*.

Les Comédiens François ont joué aujourd'hui pour la premiere fois le *Manco*, dont on a parlé. C'est une tragédie des plus mal faite. Il y a le rôle d'un sauvage qui pourroit être très beau; il débite en vers tout ce que nous avons lu épars sur les rois, sur la liberté, sur les droits de l'homme, dans *l'Inégalité des conditions*, dans *Emile*, dans le *Contrat Social*. Le tissu ne répond pas aux sublimes idées que suggere un tel personnage. On découvre aisément que l'auteur a

fait un Drame pour enchaſſer les ſcenes où il traite ces grandes queſtions, & non les ſcenes pour le Drame. Au moyen de cela elles ne ſont point fondues avec le reſte de la piece; point d'unité, point d'aſſemblage regulier; des diſcordances, des coûtures qui paroiſſent de tous côtés: quatre intérêts. Tel eſt le monſtre dramatique dont nous parlons. Un Roi qu'on donne comme bon, & qui pour rendre ſes peuples heureux, a voulu ſe mettre à leur tête; qui par le même zele pour le bonheur des ſauvages *Zantis*, les a vaincus, enchaînés, &c. & veut les entretenir malgré eux ſous ſa domination. Un ſauvage plein d'idées ſublimes, qui au moment où il reçoit la liberté de ce Prince généreux, conſpire contre lui. Un Grand Prêtre déſigné Roi, après la mort de *Manco* pour ſouverain, & qui veut l'aſſaſſiner en reconnoiſſance. Enfin un ſauvage prétendu, ou du moins ſe croyant tel, qui a tout le fade, tout le langoureux de nos galans de la ville, qui, élevé, chéri, inſtruit pour la guerre par le chef des ſauvages, manque tout-à-coup à ce qu'il doit à ce ſecond pere, en faveur d'un Monarque étranger, qui a vaincu, détruit, enchaîné ſa nation. Tels ſont les perſonnages. En un mot, intérêt d'un Roi qui cherche ſon fils, enlevé dès le berceau; intérêt d'une nation qui veut conſerver ſa liberté contre l'oppreſſion d'un vainqueur; intérêt d'amour entre un ſauvage prétendu & une princeſſe élevée à la cour; intérêt en faveur d'un

bon Roi, qu'un prêtre désigné son successeur par lui-même, veut assassiner.

Cette tragédie, généralement proscrite; étoit sur le point d'expirer de sa belle mort, quand un seul malheureux vers applaudi d'abord pour son ridicule, ensuite exalté par les sots, a relevé ce Drame écrasé, en a fait la fortune: *Voilà l'homme civil*, & *voilà le sauvage*, dit un sauvage qui vient d'arracher un poignard qu'un grand Prêtre levoit contre le fils du Roi. Tel a été le ressort qui a remonté cette piece détestable.

Un courier est allé sur le champ annoncer à la cour le succès de cette Tragédie, désignée pour être jouée à Choisi.

14 *Juin* 1763.

On a donné hier à Choisi un Opéra nouveau en trois actes, ayant pour titre *Ismene & Ismenias*, paroles de M. Laujeon, Musique de M. de la Borde. On ne dit du bien ni du Poëte ni du Musicien. Les Ballets sont la partie de ce spectacle qui a été la plus exaltée. Géliotte a chanté, ainsi qu'un petit enfant de 7 ans, qui a plu beaucoup au Roi, & S. M. a redemandé cet Opéra pour jeudi, en faveur de ce dernier.

Le 14 *Juin* 1763.

Il passe pour constant que quatre auteurs ont mis la main à la Tragédie du *Manco*. On les nomme tous.

Il n'est plus étonnant qu'il y ait quatre intérêts, chacun y a mis le sien.

15 *dudit.*

Manco a été joué à la cour aujourd'hui avec des changemens, entr'autres une fuppreffion de quatre à cinq cens vers. Comme cette piece contient des chofes très fortes contre la Royauté, l'auteur a cru devoir adoucir cela par le quatrain fuivant, adreffé au Roi.

J'ai peint un Roi jufte, clément,
Digne par fes vertus d'une gloire immortelle:
Pouvois-je faire autrement?
J'avois mon maître pour modele!

Le rôle de *Manco* a plu beaucoup au Roi.

17 *dudit.*

L'ouvrage de M. Rouffel eft arrêté d'avant-hier. Les courtifans qui favent empoifonner tout, ont fait valoir fon ouvrage pour aduler le Roi, & juftifier les impôts énormes dont le peuple eft chargé. „ Voilà, Sire, (ont-ils dit) „ un tableau par lequel la nation de fon pro- „ pre aveu, de fon confentement libre, offre à „ V. M. fept cens & tant de millions: V. M. „ n'en perçoit actuellement que trois cens; de „ combien donc s'en faut-il encore que ce peu- „ ple qui crie fi fort, ne paye à V. M. tout ce „ qu'il pourroit faire?" Ce fophisme a paru victorieux: enforte que le Parlement a cru devoir fouftraire un ouvrage dont on tire des conféquences fi effrayantes: on a parlé même de mettre l'auteur à la Baftille.

18 *Juin* 1763.

Le *Journal Etranger* ne pouvant plus se soutenir, les auteurs ont cherché un meilleur moyen de gagner de l'argent; ils ont inventé une *Gazette Littéraire*, qui embrasse l'immensité du Globe. Ils n'avoient point assez de secours pour donner un volume par mois; ils offrent maintenant une feuille par semaine, & en outre un Supplément aussi fort que les quatre feuilles, pour suffire à leur vaste projet. Ce n'est qu'un droit de la Gazette de France, qu'ils veulent faire valoir, contenu dans son privilege. Le zele, le desintéressement, la critique juste & plus portée à l'éloge qu'à la satyre, présideront à ce laborieux ouvrage. Il se fera sous les auspices du Ministre des Affaires Etrangeres, & Mrs. Arnaud & Suard suivront cette importante nomenclature: en un mot, ils ne visent à rien moins qu'à faire tomber tous les Journaux, à les absorber dans leur tourbillon: ils ne font grace qu'au *Journal des Savants* & au *Mercure*. La feuille commencera à paroître le premier mercredi de Juillet, & ainsi de suite.

19 *dudit*.

Doutes modestes sur la Richesse de l'Etat, ou Lettre écrite à l'Auteur de ce Système par un de ses confreres. Tel est le titre d'un écrit in 4°. de 8 pages, petite impression, qui a pour date le 13 Juin 1763, & qui ne paroît que depuis peu. Il regne dans le tout un fond de plaisanterie,

d'ironie toujours mal placée, dans un ouvrage qui traite de matieres graves & d'objets intéressants aussi essentiellement le bonheur des peuples. Les grands arguments de l'auteur sont: 1°. l'unité d'un impôt qui n'établit aucune distinction entre la Noblesse, le Clergé, le Peuple: 2°. le montant excessif de ce même impôt qu'on regarde comme très commode & très avantageux, lorsqu'il est porté à plus du double de ceux qu'on leve actuellement, même les frais de Régie compris: 3°. la folle répartition qu'on en fait, de façon qu'il paroîtroit que le Royaume seroit composé de plus de gens riches que de gens mal aisés; ce qui renverseroit tout l'ordre suivi jusqu'à présent pour imposer les charges de l'Etat.

20 *Juin* 1763.

On a fait aujourd'hui la cérémonie de l'inauguration, qui consiste à découvrir la Statue Equestre de *Louis XV* & tout l'accompagnement de ce monument. Les quatre figures ne sont encore qu'en plâtre doré. Ce sont quatre Vertus: la force, la paix, la prudence, la justice, en forme de Caryatides, qui soutiennent l'entablement du piedestal. Deux *Bas-reliefs*, l'un représentant le Roi dans un char, couronné par la victoire & conduit par la renommée à des peuples qui se prosternent: dans l'autre, le Roi assis sur un trophée donne la paix à ses peuples. Une renommée la publie avec une trompette de la main gauche; elle tient une palme de la main

droite. On voit dans le fond un homme & un cheval morts. On critique fort cette inauguration des quatre Vertus. Est-il dans la nature qu'on employe de ces figures pour supporter un groupe équestre? D'ailleurs leur attitude molle & délicate rend mal la vigueur dont il auroit fallu les animer. Les bas-reliefs sont simples. On voit d'un autre côté cette inscription : *Ludovico XV, optimo Principi, qui ad Scaldim, Mosam, Rhenum victor, pacem armis, pace & suorum & Europæ felicitatem quæsivit.* Et de l'autre celle-ci : *Hoc pietatis publicæ monumentum Præfectus & Aediles decreverunt anno* 1748, *posuerunt anno* 1763. On critique la criniere du cheval, trop lourde, son encolure forcée : on trouve sa croupe bien. On admire la figure, quoique peu ressemblante; on prétend qu'il faut l'envisager de profil. . . .

Du reste, des pasquinades sans fin. On dit à propos des quatre sœurs qui présentent leur derriere: *Baise mon cul, la paix sera faite*, &c.

21 *Juin* 1763.

Les Comédiens François ont donné aujourd'hui la Comédie *Gratis*: ils ont joué le *Mercure galant* & les *Trois cousines.* Mlle. Clairon & Mlle. Dubois se sont présenté sur le théâtre entre les deux pieces, & ont fait voler de l'argent vers le peuple, en leur criant : *vive le Roi! Vive le Roi & Mlle. Clairon! Vive le Roi & Mlle. Dubois!* a répondu cette pauvre populace enchantée. On trouve

l'ac-

l'action des deux reines comiques de la derniere insolence.

22 *dudit.*

Le feu d'artifice qu'on a tiré aujourd'hui & qui devoit avoir le plus grand succès, a manqué absolument. Cela contribue à faire regretter encore davantage le projet du Sr. *Dimin.* Cet homme de génie avoit un modele qu'on a pu voir, par lequel il représentoit d'abord le Temple de la discorde avec tous ses attributs: ce qui donne lieu à tout l'artifice possible, à un feu d'enfer, à des volcans immenses. La Déesse s'embrasoit elle-même, consumoit son Palais; & sur ses débris s'élevoit celui de la Paix, de la plus grande magnificence, avec un feu doux & majestueux, suivi d'une illumination étincellante. Cette idée très poétique, qu'on a débité avoir été suggérée par le Poëme de l'abbé de Voisenon, avoit été enfantée avant; & c'est par hazard que l'orateur & l'architecte se sont rencontrés dans leur plan: ce qui les démontre tous deux hommes de génie & d'une imagination brillante.

23 *Juin* 1763.

Il est question de rejouer *l'Anglois à Bordeaux*, pour couronner toutes les fêtes & mettre le dernier sceau à la joye publique. Mlle. Dangeville, quoique retirée du Théâtre, doit reparoître en cette occasion & concourir en ce qui la concerne à la satisfaction générale. Le Sr. Vestris s'est

plaint que l'Académie de Danſe fut la ſeule négligée en cette occaſion : il a demandé à déployer ſes talens ; en conſéquence il a compoſé le Ballet annoncé dans la Comédie dont on vient de parler ; il doit s'exécuter avec l'élite de l'Opéra.

24 *Juin* 1763.

L'Inoculation, ſur laquelle on a tant écrit, eſt à la veille d'être proſcrite. Le 8 de ce mois le Parlement a rendu un Arrêt proviſoire qui, ſans ſuivre à la lettre les concluſions des Gens du Roi, ordonne les précautions les plus ſévères pour employer cette pratique. Il eſt queſtion d'avoir l'avis des Facultés de Médecine & de Théologie, avant de ſtatuer définitivement. On regarde cette marche, comme tendant d'une façon ſûre, quoique plus éloignée, à la deſtruction du ſyſtême des Inoculateurs. On prétend que les Médecins ont excité le Parlement en cette occaſion ; ainſi il n'eſt aucun doute que leur avis ſera très contraire à l'introduction de la nouvelle méthode. Quant à la Faculté de Théologie, il ſuffit que ce ſoit une nouveauté pour être réputée condamnable. „ Où êtes-vous, „ illuſtre La Condamine ! pour oppoſer votre bou- „ clier à une conjuration générale ?" Ce grand défenſeur de l'Inoculation eſt malheureuſement en Angleterre.

25 *Juin* 1763.

M. de Bougainville, ancien Secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles Lettres & de

l'Académie Françoise, est mort asthmatique. Cette perte peu importante sera facilement réparée. *Colas vivoit, Colas est mort.*

26 *dudit.*

Le divertissement composé par le Sr. Vestris, qui doit être exécuté demain à la Comédie Françoise, est amené naturellement à la suite de *l'Anglois à Bourdeaux.* On lui a laissé la faculté de choisir dans le Ballet du Roi les sujets qui lui conviendroient le mieux. On s'imagine bien aussi que l'Orchestre sera changé & fortifié par celui de l'Académie Royale de musique. La fureur est extrême pour ce genre de spectacle transposé de scene. Toutes les Loges sont retenues pour trois fois.

27 *dudit.*

Le Spectacle François s'est ouvert aujourd'hui par un compliment au sujet de Mlle. Dangeville, aussi superflu que ridicule: c'est le Sr. Molé qui l'a débité. Cette actrice a reparu dans *l'Anglois à Bordeaux*, avec des applaudissemens intarissables. Cette piece n'est pourtant pas à beaucoup près son triomphe. Son rôle est fort peu de chose.

Le Ballet a tant représenté de choses qu'on n'y a rien compris. Il s'ouvre par un vol à vuide: Minerve est censée descendre & préluder par un chant très médiocre. Madlle. Dubois a exécuté ce rôle, on ne peut pas plus mal. Au fond du Théâtre paroît une tour, Apollon

frappe, elle tombe, & l'on voit la Statue Equestre du Roi. Puis viennent des danſeurs de toutes eſpeces & de toute nation, qui s'entremêlent, s'embraſſent & s'accordent de la meilleure foi du monde. Le tout eſt terminé par un pas de onze. Le Sr. Veſtris fait Apollon. On a fort applaudi à l'exécution. Quant au deſſein, il ne part pas à beaucoup près d'un homme de génie.

28 *Juin* 1763.

On aſſure que l'Abbé de Prades qui avoit été disgracié par le Roi de Pruſſe & détenu priſonnier depuis pluſieurs années à Magdebourg, eſt rentré en grace, & que même il aura l'administration de l'Evêché de Breſlau. On mande que la Lettre que ce Monarque lui a écrite, commence par ces mots: *quoique votre conduite avec moi ne ſoit pas nette, je peux bien vous rappeller & vous permettre de revenir auprès de moi &c.*

28 *dudit.*

Le Sr. Grandval ayant ſoupé ces-jours ci avec Mlle. Dangeville, lui a adreſſé les vers ſuivants au nom d'un jardinier:

Je voudrois bien ici vous traiter entre nous
De la même façon que je traite mes choux.
Le public, j'en ſuis ſûr, me feroit bonne mine;
Pour lui plaire voici comment je m'y prendrois:
Au Théâtre françois je vous arroſerois
Tant de fois, qu'à la fin vous prendriez racine.

29 *dudit.*

Couplets adressés à Madame Favart.

Air: *quand la Bergere vient des champs.*

Quand je dirai que vos attraits
De l'Amour ne sont que les traits,
Que vous êtes ce même Amour,
C'est chansonnette
Qu'on vous répete...
Cent fois le jour.

Irai-je, fade Taconet, (*a*)
Pour vous assortir un Bouquet
Desirer d'être Zephir?
C'est vain langage,
Sot persiflage,
N'est point desir.

Quand sur la lyre de Guerin (*b*)
Promenant une foible main
J'essaye à former quelques sons,
Soudain je pense
Que l'imprudence
Fit des chansons.

Comment donc faire en pareil cas?
Il faut songer à vos appas.

(*a*) Soufleur de l'Opéra Comique, auteur de l'almanach chantant, où il chante M. & Mad. Favart.

(*b*) M. Guerin, auteur ingénieux & facile de différents couplets, insérés dans quelques pieces de M. & Mad. Favart.

D'eux ſeuls je veux ſuivre la loi.
Je vois Juſtine : (a)
Muſe badine,
Inſpirez-moi.

Je vais dire tout ſimplement
Qu'on eſt Poëte en vous voyant,
Qu'on eſt amant auprès de vous :
Suis-je le vôtre ?
Dieux ! l'un & l'autre
Sont votre Epoux.

29 *Juin* 1763.

On a fait une tragédie de l'avanture de Malagrida. On y rappelle la malheureuſe cataſtrophe de Portugal : elle forme le ſujet de l'intrigue. Ce Drame aſſez mal ourdi a le mérite d'une verſification aſſez bien faite. On n'en dit point l'auteur. Il eſt en trois actes.

30 *dudit*.

Syſtême d'impoſitions & de liquidations des Dettes de l'Etat, par M. le Chev. de Forbin, officier de la Marine. Ce livre, qui tend à réduire tous les impôts à un ſeul, ſur le pain & la viande, paroît d'abord abſurde & injuſte. On trouve à la lecture que c'eſt l'ouvrage d'un homme profond & qui a travaillé d'après les grands principes de la Légiſlation : au moins l'auteur rend-il ſon plan aſ-

(a) Mad. Favart ſe nomme Juſtine.

ſez plauſible, pour avoir beſoin d'une refutation très ſavante. Ce livre eſt plein d'une philoſophie judicieuſe & raiſonnée.

Le 30 *Juin* 1763.

On prétend que M. l'Evêque d'Orléans (Jéſuite) ſe met ſur les rangs pour ſuccéder à la place de l'Académie Françoiſe, vacante par la mort de M. de Bougainville.

Le 1 *Juillet* 1763.

La *Gazette Littéraire* de l'Europe, qui devoit commencer le premier mercredi du mois, eſt ſuſpendue. Le *Journal des Savants* s'oppoſe formellement à cette nouveauté. L'intérêt eſt le mobile du procès pendant au Conſeil. Cet ouvrage périodique rend peu par lui-même. Mais comme pere des Journaux il a le droit de percevoir une rétribution de tous les Journaux ſubalternes, qui veulent s'élever: ils ne peuvent paroître que ſous ſes auſpices. La *Gazette Littéraire* a pour objet d'anéantir cette foule de ſcriblers. En conſéquence plus de tributs au *Journal des Savants*; le peu qu'il fait par lui-même pourroit tout au plus le ſoutenir: M. le Chancelier protege celui-ci, le Duc de Praslin eſt pour la *Gazette*: *ſub judice lis eſt.*

2 *Juillet.*

Les Italiens doivent donner lundi les *Fêtes de la paix*, divertiſſement du Sr. Favart, dont la Muſique ſera de Philidor. La ſcene doit ſe paſſer dans la place ou plaine de *Louis* XV, toujours avec la ſtatue.

2 *Juillet* 1763.

Entendons-nous, ou rêve d'un vieux Notaire. Cette facétie est d'un homme qui paroît prendre la balance entre l'auteur de *la Richesse de l'Etat* & ses adversaires: il en conclut qu'il n'y a rien de plus sage ni de plus salutaire dans la crise actuelle que les Edits. En ne convenant point de sa conclusion, en laissant à part ses raisonnemens très frêles & peu forts de logique, on ne peut disconvenir que cet ouvrage ne soit écrit avec une légereté, une finesse, une gaîté, digne des plus grands maîtres en pareil genre. On n'en nomme pas encore l'auteur.

3 *Juillet.*

M. de la Condamine ayant été filouté à Londres dans son auberge, a fait de cette misere un événement important, par un *Appel à la Nation Angloise*, qu'il a jugé à propos de faire insérer dans les Gazettes; elle est même dans celle de France traduite. Rien de plus fol que cette piece: l'auteur y met cette nation au dessous des Sauvages & des Barbares chez lesquels il a voyagé. Il est à craindre qu'il ne lui en reste un ridicule ineffaçable.

4 *dudit.*

Les *Fêtes de la paix* données aujourd'hui aux Italiens, sont détestables. C'est un Drame à scenes à tiroir. Le théâtre s'ouvre par deux hayes de Soldats, repoussant la foule qui voudroit déborder dans la place; survient le Roi d'Ar-

mes & ſes Hérauts. Le premier publie la paix en chantant : il finit par ordonner à la garde de laiſſer entrer tout le monde ; il eſt naturel, dit-il, que les enfans approchent de leur pere. Il s'en va, les Soldats ſe retirent, la place reste vuide. Si l'on ne connoiſſoit le zele de l'auteur, on regarderoit cette abſurdité comme une épigramme très déplacée & même puniſſable. Arrive ſucceſſivement un maître de penſion avec ſes éleves, qui crache du latin : puis une griſette, que tient un abbé ſous le bras ; de-là une ſatyre ſur les abbés : enſuite ſon mari fou, qui veut donner ſur les oreilles du petit collet, &c. C'eſt une galerie continuelle de perſonnages de tous états, diſant des chanſons fort plattes & fort ennuyeuſes. On ne peut, en un mot, rien voir de plus miſérable ; nulle ſaillie, nulle gaîté. On ne fera point à Favart le tort d'imputer cette piece-ci à l'abbé de Voiſenon.

5 *Juillet* 1763.

Depuis *la Richeſſe de l'Etat*, on feroit une Bibliotheque, très légere il eſt vrai, mais fort nombreuſe, des écrits ſans fin auxquels ce Rêve patriotique donne lieu chaque jour. Le Gouvernement, en laiſſant paroître indiſtinctement tout ce qu'écrivent ſur cette matiere les habiles & les ignorans, les bons citoyens & les mauvais, les plaiſants & les raiſonneurs, a pour but ſans doute que tout ſe perde indiſtinctement dans ce déluge immenſe, & que ſes ouvrages ſeuls puiſſent ſurnager.

6 *Juillet* 1763.

M. de Crebillon continue à donner des Romans sous toutes sortes de forme, il vient d'en produire un en maniere de Dialogues, intitulé *les hazards du coin du feu.* Ce sont des avantures plus que communes, sous un titre neuf, des pensées très ordinaires & déguisées sous des propos rompus, entortillés, précieux, du jargon en un mot & des impertinences. Voilà le livre décomposé.

7 *Juillet* 1763.

Malgré la proscription générale *les Fêtes de la Paix* ont reparu aujourd'hui. Favart a fait entendre qu'il n'avoit donné que son brouillon: c'est à présent la piece au net. Depuis quelque tems les auteurs ont abusé de l'indulgence du public, au point de paroître ainsi en robe de chambre à ses yeux, pour essayer s'il voudra bien le souffrir, sauf à faire leur toilette ensuite. Quoi qu'il en soit, au moyen de beaucoup de retranchemens & de quelques inversions, cette piece est ressuscitée & la Thalie du Sr. Favart se tient aujourd'hui sur ses deux brodequins. Bien des gens présument qu'elle a été relevée par l'abbé de Voisenon. Quoi qu'il ait affecté de nier constamment qu'il ait eu aucune part *à l'Anglois à Bordeaux*, ses amis de cœur ont découvert qu'il avoit pourtant été piqué de l'impudence de quelques Journalistes à soutenir qu'elle étoit en entier de Favart. Il l'a malicieusement voulu

laiſſer marcher ſeul cette fois-ci: l'horrible culebute qu'il a faite, a vengé l'abbé aſſez dignement: il a bien voulu lui prêter ſon appui pour rendre ce Drame un peu ſupportable, il eſt trop vicieux radicalement.

8 *Juillet* 1763.

Le Sr. Favart a obtenu de la Cour 1000 Livres de Penſion pour avoir fait la piece de *l'Anglois à Bordeaux*. C'eſt encore l'abbé de Voiſenon qui a ſollicité cette faveur pour ſon protégé. Son activité en cette occaſion, bien oppoſée à ſon caractere d'indolence, confirme de plus en plus le bruit accrédité parmi les gens de lettres qu'il eſt le vrai coloriſte de cette piece.

9 *dudit*.

Zelis au bain, Poëme en quatre chants. Cette bagatelle qu'on attribue à un jeune homme de 20 ans, n'eſt précieuſe ni par le fond, ni par l'invention du ſujet: mais elle eſt délicatement écrite, elle eſt d'un coloris frais, d'un pinceau tendre, facile & gracieux: elle eſt de M. le Marquis de Pezai.

10 *Juillet* 1763.

Les Anglois ont fait imprimer une *Réponſe à l'Appel de M. de la Condamine*, où ſon incartade eſt traitée ainſi qu'elle le mérite. Tout le monde a regardé cette démarche de ce François comme une extravagance.

11 *dudit*.

M. le Comte de Lauraguais, connu par dif-

férentes folies en plusieurs genres & surtout par la manie d'être auteur, a pris l'Inoculation sous sa protection. En conséquence il a fait un Mémoire où il traite l'Arrêt du Parlement des qualifications les plus indécentes, sans parler de ses écarts sur la Religion & de quantité de plaisanteries qu'il dirige contre les différens Corps qui doivent connoître de cette matiere. Le 2 de ce mois il a essayé de lire ce Mémoire à l'assemblée de l'Académie des Sciences, dont il est membre; ses confreres n'ont pu tolérer les indécences dont il est plein: ils l'ont arrêté au bout de quelques phrases & lui ont témoigné leur répugnance à entendre la suite: ils en ont fait même un refus absolu. M. de Lauraguais, mécontent de ne pouvoir donner à son ouvrage la publicité qu'il desire, en a envoyé des copies aux Ministres & à différentes personnes de la Cour; ce qui pourroit lui être funeste. Ce même Mémoire a été relu le 6. Ce n'est plus qu'une Dissertation toute simple en faveur de l'Inoculation; & l'Académie n'a point hésité à la faire signer par son Secrétaire. C'est dans cet état qu'il est imprimé.

13 *dudit.*

J. J. Rousseau, qui devoit suivre Milord Maréchal en Ecosse, n'y passera point; il reste dans les environs de Neuchâtel, à Môtiers, où il est depuis sa sortie de France.

13 *dudit.*

On voit dans le *Mercure* de Juillet la traduc-

tion d'une partie du second chant de la *Pharsale* par M. de Marmontel : elle est précédée d'une Lettre qui fait, suivant l'usage, l'éloge du Héros & du Panégyriste, c'est-à-dire de l'auteur & du traducteur. Nous trouvons cette traduction en prose maniérée, embarrassée & lourde. Nous doutons qu'elle donne beaucoup de goût pour l'original.

Le 14 *Juillet* 1763.

Le procès que le *Journal des Sçavans* a intenté aux auteurs du projet de la *Gazette Littéraire* a excité une grande fermentation à la cour : M. le Duc de Praslin, comme Ministre des Affaires Etrangeres, protege la derniere ; l'ancien a pour lui M. le Duc de Choiseul. Les deux Ministres prennent la chose fort à cœur, & la cour se divise. M. l'Abbé de Voisenon, qui sent combien cette mésintelligence peut faire de tort aux Lettres, est parti pour Compiegne : le crédit qu'il a auprès de ces deux Ducs, lui fait espérer de pouvoir les rapprocher.

15 *dudit.*

Tout le monde sait que M. de la Poupeliniere visoit à la célébrité d'auteur ; on connoissoit de lui des Comédies, des Romans, des Chansons ; &c. mais on a découvert depuis quelques jours un ouvrage de sa façon qui, quoiqu'imprimé, n'avoit point paru ; c'est un livre intitulé *les mœurs du siecle, en Dialogues*. Il est dans le goût du *Portier des Chartreux*. Ce vieux paillard s'est

délecté à faire cette œuvre licentieuſe. Il n'y en a que trois exemplaires exiſtans. Ils étoient ſous les ſcellés. Un d'eux eſt orné d'Eſtampes en très grand nombre : elles ſont relatives au ſujet, faites exprès & gravées avec le plus grand ſoin. Il en eſt qui ont beaucoup de figures, toutes très finies. Enfin on eſtime cet ouvrage, tant pour ſa rareté que pour le nombre & la perfection des tableaux, plus de vingt mille écus.

Lorsqu'on fit cette découverte, Mlle. de Vandi, une des héritieres, fit un cri effroyable & dit qu'il falloit jetter au feu cette production diabolique. Le Commiſſaire lui repréſenta qu'elle ne pouvoit diſpoſer ſeule de cet ouvrage, qu'il falloit le concours des autres héritiers ; qu'il eſtimoit convenable de le remettre ſous les ſcellés jusqu'à ce qu'on eût pris un parti : ce qui fut fait. Ce Commiſſaire a rendu compte de cet événement à M. le Lieutenant de Police, qui l'a renvoyé à M. de St. Florentin. Le Miniſtre a expédié un ordre du roi, qui lui enjoint de s'emparer de cet ouvrage pour S. M ; ce qui a été fait.

Le 16 *Juillet* 1763.

M. le Comte de Lauraguais a été arrêté hier, & conduit ce matin par ordre du Roi à la citadelle de Metz.

Ce Seigneur a lu le 6 de ce mois un Mémoire ſur l'Inoculation à l'aſſemblée de l'Académie des Sciences, dont il eſt membre par la

méchanique. Dans cet ouvrage il improuve l'Arrêt du Parlement sur cette matiere, & défend l'Inoculation, qu'il soumet à ses calculs. Il ne s'est pas borné à cette lecture, il a envoyé ce Mémoire à M. de St. Florentin, avec une lettre pour l'engager à le mettre sous les yeux du Roi. Tout cela n'eût été rien, s'il n'eut affecté de répandre cet ouvrage avec deux Lettres différentes, à M. le Comte de Bissy & à M. le Comte de Noailles. Cet éclat scandaleux a obligé le Roi de punir M. le Comte de Lauraguais de la licence avec laquelle il a parlé dans ses Lettres particulieres de la Faculté de Théologie, du Parlement, & de quelques personnes de la cour.

17 *dudit.*

On vante beaucoup une *Lettre Pastorale* de M. l'Archevêque de Lyon : elle est adressée au Clergé Seculier & Regulier & à tous les Fideles de son Diocese : elle est datée de Paris le 30 Juin dernier. Elle roule sur des discussions survenues entre les différens corps de la ville rélativement aux P. P. de l'Oratoire. Ces Messieurs ont remplacé les Jésuites dans les fonctions de l'Education publique.

Cette Lettre est écrite avec noblesse & onction, elle est dans un style vraîment pastoral, digne en un mot, des premiers siecles de l'Eglise. M. l'Archevêque y rend un compte modeste de sa conduite dans toute cette affaire ; il y témoigne combien il est pénétré de n'avoir

pas eu le ſuffrage de ſes ouailles, dont il jalouſe l'eſtime, la confiance & l'amitié. Ce phénomene épiſcopal contraſte merveilleuſement avec la morgue & le deſpotiſme qui regne dans la plupart des ouvrages de Noſſeigneurs modernes du Clergé.

18 *Juillet* 1763.

Les Lettres de M. de Lauraguais ſervent à l'inſtruction de ſon procès Littéraire : on les rapportera à meſure qu'elles ſe préſenteront, ſans prétendre les citer comme des morceaux précieux par le goût, l'eſprit, ou le ſtyle qui y regnent.

Lettre de M. le Comte de Lauraguais à M. le Comte de St. Florentin, en lui envoyant ſon Mémoire ſur l'Inoculation pour être mis ſous les yeux du Roi.

J'ai cru devoir, Monſieur le Comte, vous engager à donner au Roi un mémoire que j'ai fait ſur l'Inoculation : vous avez protégé tant de voyages entrepris par les Académiciens du Roi, pour déterminer la figure de la terre, qu'il m'a paru, j'oſe le dire, impoſſible que vous ne priſſiez pas un intérêt bien vif à ce qui intéreſſe l'exiſtence des habitans, la conſervation du Roi particuliérement & celle de ſes ſujets.

Par quelle fatalité notre nation a-t-elle toujours combattu contre des vérités dont les autres jouiſſent déja ? C'eſt une choſe bien extraordinaire & bien douloureuſe à contempler que le moment où la perfection des beaux arts éleve un monument au Roi, que celui où les Magiſtrats

ſont

font assez éclairés pour rejetter les refus des sacremens, soit en même tems celui où les magistrats consultent les ignorans Docteurs sur la probabilité physique de l'Inoculation, changée par l'expérience dans le moyen de conserver les créatures de Dieu, après leur avoir imposé silence en théologie. Le Requisitoire est digne de la barbarie du siecle de Louis le jeune; mais comme Louis XIV créa l'Académie pour conserver au moins les lumieres acquises, & que ses membres doivent lutter contre les œuvres nouvelles, j'ai cru devoir faire le Mémoire que je vous prie de présenter au Roi, & n'ai pas cru que les tracasseries qu'il me fera, les cris qu'il excitera, les ridicules dont on voudra me couvrir, dussent m'arrêter. Je connois tous les quinze-vingts du monde, mais parce que leur routine leur a fait connoître des sentiers, je ne crois pas que ce soit un bonheur d'avoir les yeux au bout d'un bâton, & j'aime mieux contempler le jour de la place où je reste immobile, que de marcher dans une nuit éternelle. Enfin, Monsieur, quoique je ne sois pas Médecin, & que j'aye écrit sur l'Inoculation, quoique je ne demande point de pension, & que je désirasse que mes confreres touchassent celles qu'ils ont méritées, malgré que mon Mémoire soit fort ennuyeux, si vous protégez l'Inoculation contre les préjugés & les fripons, vous serez certainement l'homme qui méritera davantage d'inspirer les

ſentimens avec leſquels j'ai l'honneur d'être très parfaitement, &c.

19 *Juillet* 1763.

On a imprimé depuis quelques jours une Lettre de J. J. Rouſſeau de Geneve, qui contient ſa rénonciation à la ſociété civile & ſes adieux aux hommes. C'eſt une déclamation des plus fortes & des plus vives contre l'eſpece humaine, qu'il taxe de tous les vices & qu'il abandonne à ſes mœurs corrompues. Libre par la proſcription qu'on a faite de ſa perſonne, il ſe regarde comme ſans maître & ſans patrie. Il y déclare qu'il préfere les forêts aux villes infectées d'hommes cruels, barbares, méchans par principes, inhumains par éducation, injuſtes par des Loix qu'ont dicté la tyrannie. On ſeroit preſque tenté de croire que cette Lettre n'eſt point de Rouſſeau, tant elle eſt extraordinaire, que c'eſt une plaiſanterie de quelqu'un qui a voulu l'imiter; mais le ſtyle ſoutenu qui y regne, toujours mâle, toujours nerveux, ne laiſſe preſqu'aucun doute que l'ouvrage ne ſoit de ce moderne Diogene.

20 *Juillet* 1763.

Lettre de M. le Comte de Lauraguais à M. le Comte de Biſſy, en lui envoyant Copie de la Lettre écrite à M. le Comte de St. Florentin.

Voilà, Monſieur le Comte, la Copie de la Lettre que vous m'avez demandée, & que je crois moins indigne du ſujet qu'elle traite, depuis

que vous l'avez applaudie. Vous me demandez aussi mon Mémoire: il faudra bien qu'il paroisse, car j'avoue qu'il peut me justifier de beaucoup d'imputations qu'on répand sourdement. Je voudrois bien qu'il fît moins de bruit & plus d'effet. Je suis resté dans le silence, tant que les choses sont restées dans le cercle où la force de l'opinion les meut: mais M. Omer de Fleury m'a forcé de parler.

L'Académie a trouvé mauvais, c'est-à-dire M. du Hamel du Monceau & M. le Camus ont trouvé mauvais que j'appellasse le Fleury au requisitoire *Omer de Fleury*, mais ils ont été assez contens des raisons qui m'ont forcé à l'appeller ainsi: j'ai cité l'histoire des quatre fils d'*Aymon*, l'usage où nous étions de ne point appeller notre Secrétaire simplement M. de Fouchy, ou Grand Jean, mais Grand Jean de Fouchy, comme il signe lui-même; qu'enfin Mrs. de Fleury étoient trois freres, qu'en leur supposant à tous trois autant d'esprit & de talens, il valoit mieux les désigner par leur nom distinctif que de leur donner des sobriquets, ainsi que le monde avoit consacré ceux de *Choiseul le Merle* & de *Mailly la Bête.* D'ailleurs je leur ai dit qu'ayant écrit comme Sœur du Pot, s'ils me cherchoient querelle il faudroit qu'ils me citassent devant les Freres de la Charité: ils ont paru satisfaits, & cela me donne l'espérance de ne pas choquer M.M, Cependant, malgré la conviction où je suis que

je démontrerai avec la derniere évidence que le réquisitoire est digne de toute censure, je viens d'avoir une idée qui me désole, & si vous pensez comme moi, je suis au désespoir. N'imaginez-vous pas que M. Omer de Fleury, ainsi que le Parlement, ont dit, il faut bien essayer à quoi la Faculté de Théologie peut être bonne: nous la faisons déja taire en Théologie, voyons, si l'on peut l'écouter en Physique; & si elle radote sur l'Inoculation, ainsi que sur les Sacremens, nous lui défendons d'ouvrir à jamais la bouche que pour la Consécration; ce qui ne tire point à conséquence. S'ils ont pensé cela, je me pendrois d'en avoir suspendu l'effet par mes raisonnemens. Bon jour, Monsieur le Comte.

21 *Juillet* 1763.

Lettre de M. le Comte de Lauraguais à M. le Comte de Noailles, le 8 Juillet 1763.

J'eus le bonheur, comme vous savez, Monsieur, de vous rencontrer hier: vous alliez monter dans votre carosse, je crus être caché dans la foule des pauvres qui l'entouroient, mais vos yeux les distinguerent, parce que votre main aime à soulager leur misere. Vous me reconnûtes après trois ans, vous vîtes la joie se répandre sur mon visage, vous la fîtes passer dans mon cœur en m'embrassant. Vous joignîtes à vos bontés pour moi des reproches obligeantes, & si vous vous moquâtes de moi en me disant que vous saviez que je ne venois point chez vous, parce que j'étois sûr que vous viendriez chez moi si je

le voulois, je n'ai pu m'en fâcher, je restois dans la confusion. Elle eut été bien plus grande, si j'avois deviné que je pusse être aujourd'hui dans le cas de recourir à vous.

Voilà mon histoire, & vous l'apprendrez à peu près par les trois Copies de Lettres que j'ai l'honneur de vous envoyer. Lisez d'abord celle à M. de St. Florentin, ensuite celle à M. de Bissy, enfin la seconde que j'ai écrite encore à M. de St. Florentin; vous verrez les motifs & les raisons qui m'ont déterminé à la démarche que j'ai faite. Souffrez, puisque j'eus l'honneur de vous voir hier, & que le pêcheur toucha l'habit du juste, qu'il vous parle morale. Nos fautes excitent votre charité chrétienne, & dans le monde pervers les fureurs humaines. A peine ma Lettre au Comte de Bissy a-t-elle été écrite, qu'on m'en parle: enfin j'apprends hier qu'on crie au blasphême: je craignis d'avoir offensé quelqu'un, puisque je voyois qu'on parloit de venger Dieu; je relus ma Lettre, j'y cherchois au moins quelques indiscrétions. Faites-moi donc découvrir mes fautes, M. le Comte, car je n'y ai rien trouvé de blâmable. Vouloir que mon Mémoire fit du bien, au lieu d'éclat, vous paroît sûrement honnête. C'est ce sentiment qui vous faisoit dérober à l'Armée tous les momens que vous ne deviez pas à son exemple, pour donner au Roi les plus secrets avis du plus fidele de ses sujets. Mes raisons pour appeller le Fleury au Re-

quisitoire *Omer de Fleury*, sont excellentes. Me puniroit-on pour n'avoir pas dit la meilleure de toutes, c'est que c'est son nom? Le monde est donc bien juste, puisqu'il est si sévere. Dire à l'Académie qu'on écrit comme une garde-malade ne peut offenser que les Médecins qui raisonneroient comme cela. J'ai dit que je démontrerois que le requisitoire est digne de toute censure, & je l'ai déja fait; mais tandis qu'on me menaçoit de M. Omer de Fleury, je me suis senti indigné contre lui; il m'attaqueroit lui, quand je devrois demander sa tête au Parlement, c'est-à-dire aux chambles assemblées, pour avoir engagé la Grand' Chambre à la proscription de nos races futures, pendant qu'il faut que toutes les Chambres soient assemblées pour juger un simple gentilhomme; j'ai dit, je ne le crains pas, mais je vous demande que faut-il faire?

Enfin, quant aux vues que je ne fais que prêter évidemment à M. Omer de Fleury & à la Grand'Chambre, c'est que j'avoue qu'il me parût toujours très désirable que les ministres des autels s'y consacrassent paisiblement. Me puniroit-on parce que je suppose qu'un bon prêtre pourroit dire la messe sans que cela tire à conséquence? se réserve-t-on encore le droit de me persécuter en chasuble?

Quoi qu'il en soit, je ne sçais comment on a trouvé tout cela; mais on m'a dit que la Reine

crioit contre moi. Je me jette à vos pieds, & bénis vos grandeurs, parce que j'admire l'usage que vous en faites : parlez à Madame la Comtesse de Noailles, daignez me parler & je vous entendrai comme elle, car hier j'ai senti qu'ainsi que lui vos baisers feroient revivre un mort, vous êtes fait pour tous les miracles.

22 *Juillet* 1763.

Il se répand des *Remontrances du Parlement de Rouen* du 16 Juillet 1763, au sujet des Edits & de la Déclaration enrégistrée au Lit de Justice dernier. Elles sont de l'éloquence la plus mâle, la plus onctueuse & la plus vraie. Ce morceau, joint à celles de Paris, antérieures & postérieures à ce même Lit de Justice, paroissent avoir réuni tout ce que le zele patriotique dirigé par le respect & la soumission dûs au Souverain, peuvent enfanter de plus beau, de plus solide & de plus touchant.

23 *dudit.*

Les Italiens ont donné aujourd'hui la premiere réprésentation des *Deux Chasseurs & de la Laitiere*, fables dialoguées & mêlées d'ariettes. La musique est de Duni, les paroles d'Anseaume.

On regardoit cette nouveauté comme si peu de chose, qu'on ne l'avoit point affichée : elle a pris avec succès, à la faveur de la musique qui fait tout passer à ce malheureux Théâtre. Comme il n'avoit point de département fixe, il est

deveau l'égoût des autres, il n'est point d'absurdité qui ne puisse y être admise.

24 *dudit*.

On a découvert parmi les livres de la Bibliotheque du College de Louis le Grand un Manuscrit in folio, noté & paraphé par M. d'Argenson, Lieutenant de Police, contenant un détail d'une conspiration formée par les Jésuites & l'Archevêque de Paris, du Harlay, contre les jours de Louis XIV. Cette conspiration avoit été découverte par l'Abbé *Blache*, & voici ce qu'on en sait.

Cet Abbé Blache étoit de Grenoble, avoit d'abord entré dans les Ordres, vint à Paris, fut Aumônier des Religieuses de la Ville-l'Evêque. Quand il eut découvert la conspiration en question, il consulta trois Jésuites pour savoir ce qu'il devoit faire. On sait le nom de deux, le P. *Dupuis* & le P. *Guilloret*. Leur réponse fut qu'il falloit laisser agir la Providence, & qu'il n'étoit point obligé à révélation. Peu satisfait de cette décision, il consulta séparément le Prieur de l'Abbaye de St. Germain des Prez, & celui des Blancs Manteaux; ils furent du sentiment contraire. En conséquence il fit parvenir à M. le Tellier, lors Chancelier, un mémoire détaillé, contenant tout ce qu'il savoit de la conspiration prétendue. Il pria le Chancelier de ne pas lui faire de réponse directement, pour ne point l'exposer à la vengeance

se-

ſecrete des auteurs du complot; mais pour ſa tranquillité, & pour certitude que ſa Lettre & ſes inſtructions avoient été remiſes, il pria le Chancelier de faire mettre une Lettre rouge initiale à la Gazette de France le 31 Décembre 1683. Ce qui a été exécuté. Cette Lettre majuſcule G eſt griſe dans toutes les autres Gazettes.

Cette année le *cabinet des parfums* fut détruit. Le détail portoit, que c'étoit-là & par le moyen des odeurs, qu'on devoit faire périr Louis XIV.

On motive cette conſpiration par ce qu'il s'étoit paſſé en 1680. Le Clergé venoit de publier les quatre fameux articles auxquels le Roi avoit donné toute l'authenticité, en les faiſant enrégistrer dans toutes ſes Cours & obligeant tous les Profeſſeurs de Théologie de les enſeigner. Cet acte de vigueur brouilla la Cour de France avec le Régime, & la paix ne fut faite que par la révocation de l'Edit de Nantes, que Madame de Maintenon, à la ſollicitation des Jéſuites, obtint de la foibleſſe de Louis XIV.

Quoi qu'il en ſoit, en 1704 l'Abbé Blache fut arrêté en vertu d'une Lettre de Cachet & mis à la Baſtille, où il eſt mort. Le jour de ſon empriſonnement le Lieutenant Général de Police, Commiſſaire en cette partie, dreſſa un procès verbal, contenant inventaire des papiers de l'Abbé Blache. Ces papiers furent rangés par cotte & paraphés par M. d'Argenſon; & c'eſt

N 5

parmi ces papiers que s'est trouvé le manuscrit eu question. Il a été déposé au Greffe le 14 Juillet, par Mrs. les Commissaires du Parlement, chargés de ce qui concerne le College de Louis le Grand & autres maisons des Jésuites à Paris.

25 *Juillet* 1763.

Additions à l'Essai sur l'histoire générale & les mœurs des nations, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. Telle est la suite de l'*Histoire Universelle* de M. de Voltaire. C'est un croquis très informe de tout ce qui s'est passé jusqu'à la paix derniere; il veut tout embrasser, n'approfondit rien, & traite tous les événemens de la maniere la plus vague, la moins circonstanciée & souvent la plus erronnée.

26 *dudit*.

On a trouvé au College de Louis le Grand une médaille frappée du tems de la Ligue (1590) représentant le Cardinal de Bourbon, élu Roi sous le nom de Charles X, par les factieux, à la tête desquels étoient les Jésuites. On a trouvé aussi le coin qui a servi à frapper les médailles de ce tems-là: cette derniere piece est surtout très curieuse.

27 *dudit*.

Samedi 23 a été joué pour la douzieme & derniere fois *l'Anglois à Bordeaux*, non par satiété, mais pour que les Acteurs n'oublient pas les autres pieces. On a terminé également la Pantomime, exécutée par le Ballet du Roi.

28 *Juillet* 1763.

Pour completter la Collection des Lettres de M. de Lauraguais, il faudroit en avoir encore deux de ce Seigneur à M. de St. Florentin. On en a assez vu pour connoître son genre d'esprit & s'instruire à fonds du procès. Il suffit d'ajouter que dans la troisieme à ce Ministre, écrite après la reception de la Lettre de Cachet, il marque qu'il a reçu les ordres du Roi avec toute la soumission d'un sujet; que si cependant il lui est permis de faire ses très humbles représentations, il observera qu'il eût desiré que les ordres de S. M. lui eussent été signifiés dans une forme plus légale.

29 *Juillet* 1763.

Le Parlement a rendu un Arrêt le 22 de ce mois, au sujet de la Bibliotheque léguée par M. le Président du Harlay au College des Jésuites, à la charge de la rendre publique (ce qu'ils n'ont pas fait). Il ordonne que, vu la difficulté, l'impossibilité même, de distraire des autres livres ceux-là qui n'ont aucune marque de distinction, on s'en rapportera au verbal de la remise qui en fut faite aux Jésuites, suivant lequel cette Bibliotheque est évaluée à 25,000 Livres. En conséquence, on commencera par prélever cette somme sur la vente. Elle doit être employée à fonder deux Bourses, dont M. le Prince de Tingry, héritier de la maison de Harlay, aura la nomination.

31 *Juillet* 1763.

Le Sr. de Bure, fils, a commencé de nous donner un Catalogue des Livres rares en tout genre. Le premier volume roule ſur la Théologie. Ce projet eſt louable; il peut être très utile aux Littérateurs, & ſurtout aux Bibliographes. L'eſſai qui paroît, n'eſt pas à ſon point de perfection à beaucoup près. Il faudroit, à de très vaſtes connoiſſances de la Librairie, joindre une fineſſe de tact, un goût exquis, incompatibles avec la peſante érudition.

31 *dudit*.

Mlle. *Dumeſnil* a joué dans *Medée*, ces jours-ci, avec tant d'enthouſiaſme de la part du public, que Mlle. Clairon s'en eſt allarmée. Elle ne devoit reprendre qu'à Fontainebleau, elle n'a pu voir ſans jalouſie le triomphe de ſa rivale; elle ſe diſpoſe à paroître inceſſamment.

2 *Août* 1763.

Rouſſeau écrit à un de ſes amis qu'il y a une grande fermentation à Genêve ſur ſon compte: les citoyens ne ſont point contents de la conduite du magnifique Conſeil, & peut-être ſera-t-on forcé de réintégrer ce membre dans tous ſes droits, privileges, &c. Il faudra voir comment cet illuſtre miſantrope ſe comportera dans cette occaſion: c'eſt ici la pierre de touche de ſa modeſtie, il eſt à craindre qu'il ne dévoile un orgueil dont on le croit paitri.

3 *Août* 1763.

Extrait d'un Sermon prêché à Ste. Marguerite, Fauxbourg St. Antoine, le Mercredi 20 Juillet, par M. l'abbé Labbat, Prêtre habitué de St. Eustache.

Nemo vos decipiat per philosophiam & inanem fallaciam. . . . . Dans les regnes précédens les Princes marquoient leur religion en protégeant les Ministres de l'Eglise.... Les Magistrats persécutent l'innocent & oppriment la religion.... Les esprits se soutiennent par une modération forcée & une politique momentanée... Tôt ou tard la révolution éclatera dans un Royaume où le sceptre & l'encensoir s'entrechoquent sans cesse... La crise est violente & la révolution ne peut être que trop prochaine.

Le prêtre, auteur du sermon, a été décrété de prise de corps par le Châtelet.

4 *Août* 1763.

On attribue à M. de Voltaire la fable suivante sur l'expulsion des Jésuites.

Les renards & les loups un jour étoient en guerre:
Les monstres respiroient; les bergers imprudens,
Chasserent par arrêt les renards de nos champs:
Les loups vont désoler la terre.
Les bergers, soit dit entre nous,
Ne pourroient-ils pas bien s'entendre avec les loups?

5 *dudit*.

On ne peut s'empêcher de rire en voyant le

complot général des Journalistes pour faire accroire au Public que *l'Anglois à Bordeaux* est du Sr. Favart. Fréron, dans sa 19e. feuille, rompt une lance en faveur de ce parodiste. Plus ces Messieurs s'acharnent & se réunissent à soutenir ce paradoxe, plus le public connoisseur reconnoît une impulsion secrete & puissante qui les a forcé à parler ainsi contre leur propre sentiment.

6 *Août* 1763.

On donne manuscrits quelques morceaux détachés du Mémoire de M. le Comte de Lauraguais, avec cette addition. On l'a dans toute son originalité :

Omer de Fleury on dit &c.

MM. comme je suis chargé par état de vous proposer des Theses de Médecine, & qu'il s'agit de dissiper des nuages qui affoiblissent la sécurité & de souhaiter une solution à des craintes, votre sagesse qui préside à vos démarches, assurera un nouveau poids à ce que votre autorité pourra régler sur le fait de l'Inoculation, qui se présente naturellement sous deux aspects....

Page 3.

Et comme dans la petite vérole ordinaire on s'en remet ordinairement à la prudence des malades & des médecins, vous sentez bien que dans l'Inoculation, où la tête est beaucoup plus libre, il ne faut s'en remettre à la prudence de personne.

Page 4.

Mais comme ce qui peut intéresser la Reli-

gion, ne regarde en aucune maniere le bien public, & que le bien public ne regarde pas la religion, il faut consulter la Sorbonne, qui par état est chargée de décider quand un Chrétien doit être saigné & purgé; & la Faculté de Médecine, chargée par état de savoir si l'Inoculation est permise par le Droit Canon.

Ainsi, M. M., vous qui êtes les meilleurs Médecins & les meilleurs Théologiens de l'Europe, vous devez rendre un Arrêt sur la petite vérole, ainsi que vous en avez rendu un sur les *Cathégories* d'Aristote, sur la *Circulation du Sang*, sur l'*Emétique* & sur le *Quinquina.*

On sait que vous vous entendez par état à toutes les choses, comme en finances. Puisque l'Inoculation, M. M., réussit dans toutes les nations voisines qui l'ont essayée, puisqu'elle a sauvé la vie à des nations qui raisonnent, il est juste que vous proscriviez cette pratique, attendu qu'elle n'est pas enrégistrée; & pour y parvenir vous employerez la décision de la Sorbonne, qui vous dira que St. Augustin n'a pas connu l'Inoculation; & la Faculté de Paris, qui est toujours de l'avis des médecins étrangers.

Surtout, MM., ne donnez point un tems fixe aux salutaires & sacrées Facultés pour décider, parce que l'Inoculation de la petite vérole sera toujours proscrite en attendant.

A l'égard de la sœur aînée de la petite, MM. des Enquêtes sont exhortés à examiner scrupu-

leusement les pillules de Keyser, tant pour le bien public que pour le bien particulier des jeunes Messieurs qui en ont besoin par état.

La Sorbonne ayant donné son Décret sur cette matiere théologique, nous espérons que vous ordonnerez la peine de mort (que les Facultés de Médecine & de Théologie ont ordonnée quelquefois dans de moindres cas) contre les enfans de nos Princes inoculés sans votre permission, & autre quiconque révoquera en doute votre sagesse & votre impartialité reconnue.

7 *Août* 1763.

Le célebre Cochin a gravé le fameux tableau trouvé à Billon en Auvergne, & dont on a déja parlé. Cette Estampe se vend publiquement; elle rend parfaitement l'original & en donne une beaucoup plus grande idée qu'il ne mérite. La composition en est immense, & d'une allégorie soutenue. On y critique entr'autres le passage: *non colluctatio nobis adversus carnem & sanguinem, sed adversus reges & principes.* Il auroit fallu ajouter *tenebrarum*, mot qui pourroit avoir été omis exprès.

Le compte rendu le 15 Juillet 1763 par le Président Rolland de ce tableau, en donne une explication fort détaillée: il ne fait pas difficulté d'insinuer qu'on est tenté de prendre pour la tête d'*Henri* IV. celle qui est détachée & renversée dans le bâteau, ayant pour Inscription. *Heretici Insultantes.*

10 *Août.*

Lettre de M. le Comte de Lauraguais à M. de St. Florentin, à la réception de la Lettre de cachet du 15 Juillet 1763.

Je viens, Monſieur, de recevoir les ordres du Roi; je les ai reçu avec tout le reſpect que tout ſujet doit à ſon maître, mais auſſi avec le courage qui me rend peut-être digne d'être le ſujet du meilleur des Rois. Vous pouvez juger, M. dans ce moment de mon exiſtence toute entiere: croyez que je n'ai pas riſqué le repos de ma vie pour faire rire les ſots, crier les caillettes, ſcandaliſer les honnêtes gens du monde & deſeſpérer les prêtres: j'eſpérois conſerver à la France près de 50000 hommes, qui meurent tous les ans de la petite vérole: j'eſpérois empêcher leur proſcription probable, en faiſant frémir le Parlement du réquiſitoire qui préparoit cette affreuſe proſcription. Songez donc, Monſieur, & je vous le dis avec attendriſſement, qu'il meurt à Paris tous les ans 20000 hommes, que cette ville eſt à-peu-près la 20e. partie du Royaume, que les morts ſe montent à 400000 hommes, que ſur huit morts il y en a au moins un qui meurt de la petite vérole; il y en a donc 50000 qui ſont enlevés par cette maladie; & que l'avantage de l'inoculation étant de 300 contre 1, elle conſerveroit 49834 perſonnes à l'Etat.

Je n'ai pas commis le crime, Monſieur, de me croire criminel, pour avoir employé tous les

moyens qui pourroient rendre ce Mémoire odieux & méprisable. Je ne redoutois pas même d'être cité au Parlement. S'il m'avoit condamné, en me plaignant de l'abus des loix, j'eusse adoré leur justice : je n'ai que la douleur de lui être dérobé, c'est le seul sentiment qui mêle quelqu'amertume à l'obéissance que je dois au Roi.

J'ai rassuré le pauvre homme que vous m'avez envoyé : il me croyoit apparemment coupable ; d'ailleurs comme il avoit peut-être ses affaires & moi les miennes, & qu'enfin je n'aime pas les complimens, pour le tranquiliser je lui ai dit que j'allois vous écrire, & lui ai donné ma parole que nous partirions cette nuit ensemble.

10 *Août* 1763.

Lettre d'un Philosophe à un autre Philosophe de ses amis. Je m'afflige avec tout autre, M. le Comte, de ce qui vous arrive ; mais j'en ris avec vous. La prison ne vous inquiete pas. Votre ame est toujours égale & tranquille, à Metz comme à Paris. Le public malin n'en croit rien : il se moque de vous, & prétend que vos lettres à M. de St. Florentin, à M. de Bissy & à M. de Noailles, sont de la mauvaise plaisanterie, sans goût, sans style, & que vous n'écrivez pas mieux en vers qu'en prose ; ce sont-là ses propres termes.

Si vous étiez, M. le Comte, de ces gens bouffis d'orgueil qui prétendent que tout ce qu'ils font soit bien, je me garderois bien d'avoir tant

de franchiſe; mais je vous connois, vous êtes Philoſophe, la critique du public vous touche peu, je ſais que vous voulez bien écrire: on le voit aſſez. Cela ſuffit: on vous reproche ſurtout de courir après l'eſprit, ſans pouvoir l'attraper: ce n'eſt donc pas votre faute, voilà qui vous juſtifie.

Aujourd'hui on ne juge des choſes que par les apparences, on ne veut pas ſe donner la peine d'approfondir les motifs qui font agir. L'homme eſt comme cela, qu'y faire? Vous ne lui ôteriez pas de la tête que vous veulez faire parler de vous, à quelque prix que ce ſoit: on dit tout haut à qui veut l'entendre que vos deſſeins *in petto* étoient que M. le Procureur général vous dénonçât au Parlement, pour être jugé les Chambres aſſemblées, afin que la choſe fît plus d'éclat & que tout le monde parlât de vous comme d'un martyr.

Voyez, M. le Comte, comme on vous prête de la miſere, de la petiteſſe: qu'on connoît mal le ſage! c'eſt bien de ces fadaiſes dont il s'occupe, il aime le grand, le ſublime.

Ce public ingrat ignore les peines que vous vous êtes données pour trouver de la Porcelaine qui allât ſur le feu; combien de choſes auſſi importantes n'avez-vous pas tentées qui n'ont pas mieux réuſſi? Ce n'eſt pas que vous ayez épargné l'argent aſſurement, mais le tems de ces découvertes n'étoit pas venu: la poſtérité recon-

noftra vos fervices; l'homme de mérite n'eft jamais jugé ce qu'il vaut de fon vivant. C'eft ce qui fait, M. le Comte, qu'on vous tourne en ridicule, qu'on fe moque de vos talens & de votre efprit: on vous blâme auffi d'avoir quitté le fervice: quand vous ferez mort on ne parlera plus de tout cela, & vos cendres repoferont en paix.

Cette Lettre eft de M. le Duc de Pequigny à M. le Comte de Lauraguais.

11 *Août* 1763.

L'Apologie des Jéfuites convaincue d'attentat contre les loix divines & humaines. Trois parties. Cet ouvrage, attribué à M. de Montclar, Procureur général du Parlement de Provence, réfume de nouveau tout ce qu'on a dit de plus fpécieux en faveur des Jéfuites, renverfe, détruit, pulvérife tout l'échaffaudage de leurs défenfeurs; il finit par attaquer fpécialement *l'Apologie des Jéfuites de Nancy*, & ne laiffe rien à défirer fur l'éclairciffement de cette matiere. Le livre eft écrit d'une façon nerveufe, concife & atterrante.

14 *dudit.*

On débite imprimé un portrait de M. de Voltaire de 200 vers environ: il paroît que c'eft quelqu'un qui fous le voile de l'éloge a prétendu tourner en ridiclue ce grand homme, quoique Fréron paroiffe le donner comme d'un louangeur de bonne foi. Voici le début:

Je chante un mortel exigu
Et dont le frêle individu
N'a presque point de consistance;
Mais s'il n'a ni hanche ni cu,
S'il est aussi sec qu'un pendu,
Le ciel le fit en récompense
D'esprit abondamment pourvu.

Après avoir détaillé les qualités de cet homme universel, l'auteur finit ainsi:

Quand on jouit de l'avantage
De réunir tant de trésors,
Il est permis pour son usage,
De n'avoir qu'un petit visage,
Point de mollets & peu de corps

On attribue cet écrit à M. de la Vieville.

16 *Août* 1763.

Les Ecrits sur *la Richesse de l'Etat*, pour ou contre, ne tarissent pas. On distingue dans le grand nombre de ces brochures *la Balance égale ou la juste imposition des droits du Roi.* L'auteur y présente un plan d'administration très séduisant, & qui semble approcher du vrai point tant desiré. Il improuve le projet qui a donné lieu à tous les autres, en démontre les défauts, & y supplée par le sien, tous les autres tendant à la destruction des finances.

16 *Août* 1763.

Coup d'œil d'un citoyen. Ouvrage en trois par-

ties, du Sr. Forbonnais, qui a fait, il y a déja du tems, le livre intitulé *Confidérations fur les finances*, livre très eftimé en pareilles matieres. On prétend que M. le Contrôleur général a pris de l'ombrage contre cet auteur fyftématique, furtout à l'occafion des liaifons qu'il a depuis quelque tems avec M. le Duc de Choifeul; il a recherché le péché originel de fes liaifons avec M. de Silhouette: enfin ce Citoyen zelé, fans être abfolument exilé, a été confeillé de s'expulfer & d'aller dans fes terres.

17 *dudit.*

Le *Saül* de M. de Voltaire, malgré la défenfe & la févérité de la Police, eft imprimé. On y trouve peu de changemens. Les avis font fort partagés: les uns trouvent cet ouvrage déteftable, & dans le fond & dans la forme; ils en réprouvent le ftyle emphatique & fimple tour à tour; les autres le regardent comme un chef-d'œuvre d'impiété, mais en même tems comme un ouvrage pittorefque & philofophique.

18 *Août.*

On parle de donner l'hôtel de Conti à la Comédie Françoife & de faire de la vieille Salle un magafin d'éleves. Ce feroit une Ecole d'Académie de déclamation. Le projet, fuggéré par Mlle. Clairon, reprènd faveur. Cette grande actrice gémit toujours de fe voir fous les cenfures de l'Eglife, elle renouvelle fes efforts pour fecouer ces indignes anathêmes: par le titre d'*Acadé-*

mie de Déclamation, elle éluderoit ces peines canoniques.

20 *dudit.*

La Faculté de Médecine ne voulant rien faire avec précipitation, ramasse avec soin tous les faits relatifs à la matiere dont le Parlement l'a chargée. Elle a écrit dans les Cours étrangeres, pour avoir de toutes parts les notions les plus sûres & les plus multipliées sur l'Inoculation. *Interea patitur justus*, c'est-à-dire que cette utile pratique reste proscrite : ce que M. le Comte de Lauraguais avoit prévu & ce dont il se plaignoit si fort.

20 *dudit.*

M. de la Harpe, connu par différentes Héroïdes dont Freron a enrichi ses feuilles, entre dans la lice dramatique. La premiere Tragédie que doivent donner les François est son *Warwick*. Mlle. Clairon ne doit pas jouer dans cette piece.

24 *dudit.*

Il paroît une magnifique Edition des *Poësies Sacrées de M. le Franc de Pompignan*, ornée de toutes les graces typographiques & de la magnificence du burin de M. Cochin. Cet auteur tant mystifié, tant baffoué par M. de Voltaire, a cependant un mérite spécifique : il y a dans ses Odes des strophes dignes de Rousseau ; ses discours tirés des livres sapientiaux sont pleins d'une philosophie sublime, enrichie d'une poésie vive, nerveuse & pittoresque.

25 *dudit.*

Aujourd'hui M. l'Abbé Rousseau a prononcé devant Mrs. de l'Académie Françoise le Panégyrique de St. Louis. Le Pere Elysée, assez fameux Prédicateur, a fait le même Panégyrique devant Mrs. de l'Académie des Sciences & Mrs. de celle des Inscriptions.

Cette après-midi on a adjugé le prix d'Eloquence à M. Thomas, cet atthlete invincible, couronné tant de fois qu'on ne peut nombrer ses victoires. Le sujet étoit l'*Eloge de Sully*. Mrs. Saurin, Duclos & Watelet, se sont revelés successivement pour achever la lecture de ce long ouvrage. On a été surpris du ton dogmatique & libre qui y regne. Plusieurs endroits sont une satyre amere de l'Administration actuelle; mais le moyen de louer un tel Ministre sans critiquer ceux qui ne lui ressemblent pas! La Séance a fini sechement, M. d'Alembert qui est en possession d'égayer l'Académie par quelque caricature du jour, étant encore auprès du Roi de Prusse.

26 *Août* 1763.

Hier s'est fait l'ouverture du Sallon avec toute l'affluence possible. On sait qu'on y expose les différens ouvrages que les Peintres, Sculpteurs & Graveurs de l'Académie veulent y envoyer. La collection de cette année continue à donner une idée de l'Ecole Françoise, la seule aujourd'hui de l'Europe. Il semble que le Public se soit porté plus volontiers en foule vers le Tableau de

M. Van-

M. Vanloo, repréſentant les trois *Graces* enchaînées de fleurs par l'*Amour*. Le coloris en eſt des plus brillant, il eſt nourri de peinture. On a trouvé les figures un peu flamandes, on les eut deſiré plus ſveltes. La *Chaſteté* de *Joſeph*, par M. Deshayes, attire beaucoup d'attention. Les *Marines* de M. Vernet, ſes *quatre parties du Jour*, & en général tous ſes Tableaux ſont recherchés des amateurs. La *Piété filiale* de M. Greuze ſe conſidere avec la plus grande admiration : enfin le *Promethée* en Marbre de M. Adam ; le *Pigmalion* de M. Falconnet, emportent les ſuffrages en cette partie.

27 dudit.

On a placé hier au Sallon le Portrait du Roi en Tapiſſerie, d'après le Tableau original de M. Louis Michel Vanloo, expoſé en 1761. Cet ouvrage eſt de la plus grande magnificence pour l'exécution. Il faut être prévenu pour ne pas s'y méprendre. S. M. y eſt en pied avec tous les attributs de la royauté. Les ombres, les nuances, les teintes, les dégradations y ſont de la préciſion la plus correcte. On diroit que l'on a d'abord tiſſu le cannevas de la forme la plus fine & la plus ſerrée, & qu'on l'a peint enſuite. C'eſt de M. Audray.

28 *Août* 1763.

Requête de la Veuve Calas au Roi : en vers. Ce morceau plein de poéſie & de pathétique eſt de très bonne main : on n'en dit pas l'auteur.

29 *dudit.*

On répand dans le public une Estampe, gravée il y a plusieurs années, mais qui étoit restée dans le plus grand secret; elle a été faite à l'occasion de la démolition qu'on vouloit faire de la *Colonne Médicis*. Elle représente l'extérieur de cet ouvrage; & la coupe intérieure est perpendiculaire. Dans un coin du tableau on voit l'Ignorance en bonnet d'âne, qui amene à sa suite des pionniers & autres ouvriers, prêts à démolir. Au pied de la Colonne se trouvent des Sauvages, qui se disposent à la défendre. Ils supportent les armes de M. de B***, alors Prevôt des Marchands. Ou sait que ce fut M. de Bachaumont qui s'opposa pour lors à cette barbarie, ayant acheté le monument. Cette Gravure, conséquemment très injurieuse au Prevôt des Marchands, avoit été supprimée : elle reparoît depuis peu, à l'occasion des travaux qu'on fait dans l'hôtel de Soissons.

30 *dudit.*

Le discours de M. Thomas continue à faire grand bruit. On assure qu'on en avoit supprimé déja plusieurs phrases avant la lecture. On trouve qu'on n'a pas tout retranché; on cite la devise qu'il avoit donnée : *ô utinam* ! On n'a pas voulu la laisser imprimer.

Le 31 *Août* 1763.

Catéchisme de l'honnête homme, ou Dialogue entre un Caloyer & un honnête homme, traduit du Grec vulgaire par J. J. R. C. D. G.

Tel est le titre d'une très petite Brochure fort rare. Il paroît qu'on veut la mettre sur le compte de Rousseau : bien des gens la donnent à M. de Voltaire. Les personnes un peu instruites ne l'imputent ni à l'un ni à l'autre. On prétend que cet ouvrage n'est que le précis mis en dialogue d'un plus ancien connu de tous les Gens de Lettres, attribué à St. Evremond, quoi qu'il y ait bien de l'apparence qu'il n'en soit pas. On a lieu de le soupçonner du Roi de Prusse, ou peut-être de la Métrie, mort à la cour de ce Prince. Quoi qu'il en soit de la génération de cet écrit peu répandu, mais fort recherché, il est du nombre de ceux qui n'auroient jamais dû voir le jour : malheureusement il est imprimé & conséquemment indélebile.

Le 1. *Septembre* 1763.

La Littérature essuye des modes, ainsi que tout le reste : depuis quelque tems les génies se sont tendus vers la Finance & la Politique : les calamités de l'Etat ont fait naître des écrits vigoureux, presque dignes des beaux jours des Républiques d'Athenes & de Rome. On y voit la liberté palpitante rendre ses derniers soupirs avec la plus grande énergie. On sent bien que nous voulons parler des belles Remontrances que nos divers Parlemens ne cessent de faire en ces tems orageux : celles de Bordeaux ne sont point inférieures à celles de Paris & de Rouen, elles en-

chériſſent même, & n'approchent point encore à ce qu'on aſſure de celles de Grenoble.

2 *Septembre* 1763.

L'ouvrage de M. Thomas fait un bruit du diable à la cour: les Fermiers Généraux ſurtout s'en plaignent. Malgré les retranchemens qu'on aſſure y avoir été faits par l'Académie, on y trouve encore des choſes trop fortes pour des tems où l'adulation & la molleſſe ont énervé toute la vigueur des ames. On eſt ſurpris qu'un homme attaché à un Miniſtre ait parlé avec tant d'amertume de l'Adminiſtration moderne. Ce langage feroit honneur au Maître, s'il l'avoit entendu.

3 *Septembre* 1763.

On crie pluſieurs Arrêts du Conſeil, qui ſupriment les beaux écrits dont on a parlé. Il ſemble qu'on veuille interdire aux Parlemens la liberté de faire imprimer ces grands morceaux d'éloquence, propres à transmettre dans les mains des particuliers les ſentimens mâles & généreux des vrais patriotes. Celui contre Bordeaux eſt adroit, en ce qu'il donne cet écrit & les autres comme propres à décourager les peuples; & c'eſt ſur ce motif qu'il eſt fait une défenſe générale aux imprimeurs de France de voiler ainſi les ſecrets de la Cour & des Parlements dans ſon approbation. Cet écrit, comme Littéraire, eſt attribué au Sieur *Moreau*, appellé l'Avocat des Finances.

4 *dudit.*

Depuis quelques jours, Mlle. Dumesnil & Mlle. Clairon ont joué en présence l'une de l'autre dans *Heraclius* & dans *Rodogune*. La premiere l'a sans contredit emporté, & le public, quelqu'idolâtre qu'il soit de la derniere, ne s'est point mépris sur la différence qu'il faut mettre entre ces deux rivales.

5 *dudit.*

On annonce la *Marianne* de M. de Voltaire comme refondue en grande partie, il y a un rôle tout nouveau.

5 *dudit.*

M. l'Abbé Yvon, ce fameux proscrit comme complice & auteur de la These de l'Abbé de Prades, revenu depuis quelque tems en ce pays, avoit annoncé qu'il faisoit un ouvrage capable de surprendre. Il paroît cet ouvrage, & il étonne en effet, non par la maniere dont il est traité, mais par son but extraordinaire dans un pareil homme: c'est une *Réponse à la Lettre de J. J. Rousseau à Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris*. On est tout-à-fait émerveillé de voir un Apôtre de l'Athéisme tourner casaque & servir de bouclier à M. de Beaumont.

Il ne paroît encore que la premiere partie de cet ouvrage; il doit contenir quinze Lettres; elle renferme une préface fort longue, suivant l'usage de ce verbeux métaphysicien, & la premiere Lettre; c'est-à-dire, que pour refuter une

brochure très mince, ce champion volumineux se dispose à donner au public une suite de trois ou quatre in 12. Quant au style, personne n'osera le mettre en parallelle avec la plume brûlante de Rousseau.

6 Septembre 1763.

L'Académie des Sciences distribue le Programme d'un sujet proposé par un Citoyen zelé *sur la meilleure maniere d'éclairer une grande ville*, en embrassant autant qu'il sera possible, la sûreté, la durée & l'économie. On y développe plusieurs points à considerer, qui rendent cette question plus compliquée qu'elle ne paroît au premier coup d'œil. Les ouvrages doivent être envoyés avant le 1 Janvier 1765.

Le prix est une somme de cent Pistoles, qui a été déposée par le citoyen zélé. On sçait que c'est M. de Sartines, aujourd'hui Lieutenant de Police dans cette capitale.

7 dudit.

On a repris aujourd'hui *Marianne*, avec les changemens qui ont paru nécessaires, disoit l'affiche. Le concours n'a pas été nombreux, comme il l'est aux pieces de M. de Voltaire, & tout cet appareil n'a point fait, ainsi qu'on l'espéroit, la sensation d'une piece nouvelle. Les innovations se réduisent au rôle de *Varus*, auquel l'on en a substitué un autre. Il se trouve dans la même position, & dit à peu près les mêmes choses & les mêmes vers. Beaucoup de spectateurs ont

regretté de grandes beautés de détail supprimées dans les changemens faits à cette tragédie.

8 *Septembre* 1763.

La *Gazette Littéraire* n'a point encore paru, elle est toujours suspendue par l'opposition formée en vertu du privilege du *Journal des Savants*. L'affaire portée au Conseil devoit être jugée à Compiege, mais elle n'a pu l'être, les parties intéressées ayant demandé du tems pour produire réciproquement leurs titres.

19 *dudit.*

Les Remontrances de Grenoble annoncées comme un chef-d'œuvre de liberté & d'énergie, sont ici de la plus grande rareté & ne se vendent point. Nous venons de les lire; elles soutiennent la réputation qu'elles ont; &, comme on l'a dit, les Cicéron, les Demosthene, les grands orateurs des anciennes Républiques, se trouveront revivre dans un si bel ouvrage.

10 *dudit.*

La Salle de l'Opéra n'est point encore prête, on prétend que ce sera pour le retour de Fontainebleau, c'est-à-dire pour la fin de Novembre. On est indigné que dans une Capitale on travaille aussi lentement à satisfaire les plaisirs du public.

11 *dudit.*

M. de Voltaire avertit dans toutes les gazettes, dans tous les ouvrages périodiques, que son édition de Corneille est prête; qu'il ne tiendra

point à lui qu'elle ne paroisse; mais que les Gravures ne sont point finies, que ce sera pour l'année prochaine. Il est étonnant que depuis que le public est dupe des souscriptions, il y donne encore.

M. de Voltaire profite de l'occasion pour faire une nouvelle protestation contre tout ce qui paroît sous son nom. Il déclare que les Cramers seuls ont droit d'imprimer ses ouvrages & qu'il n'avoue que ce qui sort de leur imprimerie.

12 *Septembre* 1763.

Le Sr. Moreau continue à se décrier, en prêtant sa plume d'une façon vile & méprisable. On lui met sur le corps différentes *Lettres du Chancelier aux Cours souveraines*, entr'autres celles au Parlement de Bordeaux & de Grenoble. Ces pieces, comme littéraires, (& c'est le seul point de vue sous lequel nous les envisageons) sont pleines d'un amas de phrases boursouflées & puériles: on y remarque même un ton de persiflage indécent dans la bouche du grave Magistrat qu'on fait parler. Le tout est assaisonné d'une amertume qui sent l'auteur accoutumé à écrire des Satyres, & non le personnage suprême, qui tempere, qui calme les esprits trop exaltés.

13 *dudit.*

Profession de Foi Philosophique. C'est le titre d'une brochure légere, où on cherche à tourner en ridicule les ouvrages de M. Rousseau. Il est fort

aisé de le faire, rien ne prêtant plus à a parodie que le sublime, soit en style, soit en action, soit en morale. On ne peut se dispenser de rendre justice à l'esprit & à la bonne plaisanterie de l'auteur. On n'en dit pas le nom; mais c'est un des meilleurs ouvrages faits contre l'immortel Rousseau, il est plein des égards & des considérations qu'on doit au grand homme.

14 *Septembre* 1763.

A U R O I.

Pour ton inscription, Louis, on s'évertue,
Qu'est-il besoin d'esprit? Notre cœur t'a nommé;
Qu'on mette en lettres d'or, au bas de ta Statue:

LOUIS LE BIEN AIMÉ.

Par M. Saurin, de l'Académie Françoise.

15 *dudit.*

Il a débuté ces jours-ci aux Italiens une Actrice d'un ordre supérieur: elle est faite pour remplacer M. de Favart, & elle la surpasse déja. Elle n'a pas un organe bien étendu, mais de la gentillesse dans la voix; elle se distingue par une grande aisance sur le Théâtre, par une étude particuliere de se donner un jeu à elle, & par une intelligence très rare dans une débutante. Elle est reçue, mais ne doit commencer à jouer qu'à Pâques. Elle va s'exercer en Province, d'ici à ce tems-là. Elle se nomme Mlle. *Beaupré*.

18 *dudit.*

Les quatre Saisons ou *les Georgiques Françoises*, *par M. le Cardinal de Bernis.* C'est le Pendant des *quatre Parties du Jour* : même délicatesse, mêmes graces, même imagination riante & facile; trop de profusion encore d'images, de richesses poétiques, mais plus de philosophie; en un mot, la Muse de M. de Bernis n'est pas moins agréable sous sa calotte rouge qu'en petit rabat. Cet ouvrage a l'air d'un larcin d'ami, par les fautes typographiques de l'imprimé. On critique également le titre des *Géorgiques Françoises*, qu'on attribue à l'éditeur.

19 *dudit.*

On doit donner incessamment *Blanche & Guiscard*, tragédie imitée librement de l'Anglois, par M. Saurin, de l'Académie Françoise. Ce sujet est tiré de *Gilblas.* (2 vol. chap. 4. intitulé *le mariage de vengeance*) M. Saurin avoit déja lu le premier acte à une assemblée publique de l'Académie, & il n'avoit point été goûté. Le dénouement semble surtout devoir donner beaucoup de tablature. Un mari fait mettre l'épée à la main au Roi; il tombe, & sa femme s'approchant pour lui donner du secours, il la poignarde, la jugeant infidele. Cet instrument long dont il faut que le moribond se serve avec graces & vigueur, a beaucoup intrigué : on verra comment sera exécuté le coup de théâtre. Les Comédiens, grands partisans du costhume, ont été au cabinet des

eſtampes pour l'habillement des Siciliens de ce tems-là. Il s'eſt trouvé peu pittoreſque & peu théâtral. Il a fallu y ſuppléer, en ſe rapprochant davantage des tems modernes.

M. le Chevalier de la Morliere publie qu'il avoit déja traité ce même ſujet : le public doit être fâché de ne pas voir du tragique de ſa façon.

20 *Septembre* 1763.

Il court dans le monde une Lettre manuſcrite à M. J. J. Rouſſeau. On l'attribue à une Dame qui joint aux graces de la figure & de la jeuneſſe, celles de l'eſprit & de la belle Littérature. Elle retorque ingénieuſement contre cet écrivain quelques expreſſions, quelques façons de penſer de cet auteur, qui, iſolées, paroiſſent fort ridicules ou fort impertinentes. Cette plaiſanterie trop longue ne peut être placée ici.

21 *dudit.*

Le Pere *Cerutti*, Jéſuite, âgé de 24 ans, le fameux auteur de leur *Apologie*, eſt à Paris en Abbé. Il part pour Avignon, il travaille à une continuation de ſon ouvrage. Ses premieres viſites ont été chez Mrs. d'Alembert & Duclos ; ce qui a fait dire plaiſamment à ce dernier, qu'on n'avoit rien à craindre de ce Jéſuite, que cette double viſite valoit une abjuration.

Le 23 *Septembre* 1763.

Clovis, *Poëme*. C'eſt le même plan de Deſmarets, allongé de pluſieurs chants ; il eſt en

vers de dix syllabes. On sent qu'il est traité d'une façon moins grave. *L'Orlando furioso* paroît avoir été le modele de l'auteur, modele qu'il n'a pas attrapé à beaucoup près. Il a parodié Desmarets, comme Voltaire a parodié Chapelain. Il n'est pas plus heureux dans cette imitation. Il y a pourtant de la facilité & de pittoresque dans sa versification.

24 *dudit.*

M. de Lauraguais ayant écrit à M. de Voltaire pour lui faire part de son séjour à la Citadelle de Metz, cet auteur a pris la chose en plaisantant. Il paroît ignorer dans sa réponse les motifs de la détention de ce Seigneur, il le suppose en ce poste comme honoré de la confiance du Roi, il le félicite & ne doute pas que S. M. n'ait reconnu ses talens, en les récompensant aussi honorablement. C'est un persiflage aussi indécent que facile à faire.

25 *dudit.*

M. de Sauvigny nous a lu la tirade contre Palissot qui devoit être insérée dans le *Socrate.* Ce morceau contre le moderne Aristophane, est nerveux & peint à merveille ce scélérat. Il est fâcheux que la police ait couvert de son Egide ce vil personnage.

26 *dudit.*

Les Comédiens François ont donné aujourd'hui la premiere représentation de *Blanche & Guiscard*, tragédie de M. Saurin, imitée librement de

l'Anglois, eſt-il dit ſur l'affiche. Ce Drame eſt vicieux dans ſes caracteres & dans ſa contexture ; il paroît d'abord prêter beaucoup par ſa cataſtrophe ſanglante & par la violence des paſſions où ſe trouvent les acteurs ; mais l'inſtabilité des caracteres, petits & grands, dans la même action, les rend impropres à la ſcene. On peut voir le ſujet dans Gilblas, qui a été littéralement imité. Il ſe paſſe une reconnoiſſance dès le 1er acte : ce qui eſt contre toutes les regles dramatiques.

Le coup d'épée que le Connétable donne à ſa femme, quoique couché ſur le plancher, eſt merveilleuſement exécuté. Bellecour le paſſe avec toute la grace poſſible. Mlle. Clairon n'a pas joué avec le même ſuccès qu'à l'ordinaire : elle fait *Blanche.* L'auteur a ſupprimé le rôle de *Conſtance*, plus théâtral, & qui auroit pu faire un plus grand effet.

27 dudit.

M. de Bullionde, Capitaine de Carabiniers, Chevalier de St. Louis, eſt mort depuis quelque tems ; il n'avoit que 22 ans. Son eſſai dans la Littérature, la *Pétriſſée*, quoique des plus médiocres, mérite qu'on jette quelques fleurs ſur ſon tombeau.

29 dudit.

On aſſure que le Fontainebleau ſera très-brillant pour les fêtes ; que le Palais de Diamans eſt changé & doit être infiniment plus beau.

L'*Idomée* de M. le Miere doit être joué à la cour pour la premiere fois, & ne paroîtra point à Paris avant; on l'annonce d'avance comme un Drame de la plus grande beauté pour les situations; si la piece réussit, il est d'étiquette qu'on fasse à l'auteur une gratification de deux mille écus.

30 *Septembre* 1763.

Il est beaucoup question de l'Edition de Tacite, à laquelle on travaille sous les auspices de l'abbé Brothier, ci-devant Jésuite. Ce Savant très estimé en cette partie a restitué les passages tronqués de l'historien latin. On assure que c'est de la plus grande beauté, & dans le vrai goût de l'original. Les Anglois, surtout, en font grand cas & attendent avec impatience cette rare production. Cet abbé Brothier est regardé comme ayant travaillé en tout ou en grande partie à deux parties de *l'Appel à la Raison*.

1 *Octobre* 1763.

Garrick, ce fameux acteur & directeur d'un des théâtres de Londres, est à Paris depuis quelque tems. Il est venu à nos spectacles, il a fait connoissance avec nos acteurs, sur lesquels il ne s'explique point que vaguement & avec des louanges qui indiquent des restrictions. On prétend que Mlle. Clairon avoit pris des leçons de lui pour la piece de M. Saurin, auquel cas elle n'a point fait honneur à son maître. Cette

tragédie eſt ſans contredit celle où elle a le plus mal joué depuis longtéms.

2 *dudit.*

Théâtre de M. Favart, ou Recueil de Comédies, Parodies, Opéra-Comiques, avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piece. Cet ouvrage, én huit volumes, contient une infinité de Drames de toute eſpece. On en connoît pluſieurs qui ont eu un très grand ſuccès. Il paroît que les Opéra-Comiques ſont le vrai genre de ce parodiſte gai & naturel. Quiconque lira ce mélange, y trouvera une touche bien différente de celle de l'auteur des *Sultanes*, d'*Anette & Lubin*, & tout recemment de *l'Anglois à Bordeaux*. On à mis pluſieurs pieces ſous le nom de Madame Favart: il eſt à préſumer qu'elle n'y a qu'une très légere part.

3 *dudit.*

Blanche & Guiſcard a fini après la 3eme. Repréſentation. Pour conſoler l'amour-propre de l'auteur, les Comédiens avoient affiché le ſamedi 10 Décembre que cette piece ſeroit jouée pour la derniere fois, à cauſe du voyage de Fontainebleau.

6 *dudit.*

Les Concerts François ſont ſuſpendus pendant le ſéjour de la Cour à Fontainebleau. Il eſt bien à craindre qu'on ne ſoit obligé de les reprendre au retour; la Salle qu'on fait aux Thuilleries pour l'Opéra, ne ſera vraiſemblablement pas en

état d'y jouer. On découvre à chaque instant de nouvelles choses à faire, soit pour la sûreté du service de ce spectacle, soit pour les commodités & pour l'agrément du public. C'est le Sr. Souflot qui y préside, & cet ouvrage ainsi morcelé en détail ne lui fait point honneur : il devoit embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de ce qu'il avoit à faire.

7 *dudit.*

On a donné aux Italiens le 27 Septembre la premiere représentation d'une piece nouvelle, intitulée *les amours d'Arlequin & de Corneille.* Ce Drame, très goûté, quoiqu'Italien, est de M. Goldoni. On ne sauroit croire combien dans un sujet si simple, il y a de vraies beautés : les incidens en sont très multipliés, & ils s'enchaînent tous & sortent naturellement les uns des autres. Le pathétique & le comique sont tellement fondus ensemble dans cette piece, qu'ils ne font point disparate. Mlle. Corneille y brille par le sentiment.

8 *dudit.*

Lettre de l'homme civil à l'homme sauvage. Cette sage production est de M. Marin, Censeur Royal. Il a voulu faire quelques efforts pour repousser les dangereux sophismes du Philosophe de Geneve; & cet athlete estimable mérite en cela des éloges. A-t-il réussi ? Il convient lui-même que c'est le pot de terre contre le pot de fer. Pourquoi donc vouloir être brisé ?

9 *Octobre* 1763.

Il commence à se répandre un in-12. en billot, intitulé *l'Aretin*. Il a pour épigraphe *Parvé, nec invideo, sine me, liber, ibis in ignem*. On peut sur cette étiquette juger de ce qu'il contient. C'est un ouvrage dans le goût de Rabelais, un amphigouri, où il se trouve des choses excellentes; il indique beaucoup de connoissances & même d'érudition de la part de son auteur. En général, c'est un homme qui en veut beaucoup à l'Ecriture Sainte, & qui parodie les différentes histoires des livres sacrés d'une façon à les tourner en ridicule aux yeux de ceux qui ne connoîtroient pas le poison. Aussi prétend-on que ce livre est d'un Ex-Mathurin. On l'avoit attribué à M. de Voltaire.

10 *Octobre* 1763.

Le Poëme épique de M. d'Arnaud sur *Pierre Premier*, se trouve dans une fâcheuse concurrence. M. Thomas, malheureusement pour lui, traite le même sujet. Il n'y a pas d'apparence que le moderne *Jérémie* puisse tenir devant un pareil adversaire: au reste, le public jugera.

11 *dudit*.

On vient de recueillir en 4 volumes in 8. les Oeuvres du Roi de Pologne Stanislas, sous le titre d'*Oeuvres du Philosophe Bienfaisant*. On lit dans la préface un portrait de ce Monarque, qui est une espece d'historique de sa vie, par M. le Chevalier de Polignac. Cet ouvrage ne peut que

faire honneur au Roi dont il porte le nom : tout en est très estimable, à ne le regarder que comme les productions d'un citoyen, & on ne peut lui refuser des éloges en n'y considérant que l'homme de Lettres. Dans les observations sur le gouvernement de Pologne on lit : „ nous n'a-
„ vons que trop souvent sujet de nous plaindre
„ du choix que nous avons fait de nos Rois. A
„ peine avons-nous élevé nos Rois sur nos tê-
„ tes, qu'ils tâchent de nous écraser ; ils vou-
„ droient anéantir tout ce qui a contribué à les
„ mettre sur le trône ". . . . C'est un Roi qui parle.

12 *Octobre* 1763.

Vers attribués à M. de Voltaire sur la statue faite par M. Pigale pour la ville de Rheims.

Esclaves prosternés sous un Roi conquérant,
De vos pleurs arrosez la terre :
Citoyens ! levez-vous sous un Roi bienfaisant :
Enfans ! connoissez votre pere.

13 *dudit*.

On fait un Conte assez plaisant pour donner matiere à une comédie : en conséquence nous allons en donner l'extrait. On rapporte qu'à Roye le Lieutenant général faisoit la cour à une Demoiselle qui paroissoit agréer son hommage ; un Officier se mit sur les rangs, il ne put effacer le robin. Dans un accès de rage il le tire à part, il lui déclare qu'il faut cesser ses assiduités au-

près de la Demoiselle, ou se déterminer à se battre. Le Magistrat, homme de cœur, lui répond que rien n'est capable de l'intimider: il accepte le défi. Tous deux rendus au champ de bataille, le robin annonce qu'il ne sait point se battre à l'épée, mais qu'il a apporté des pistolets. Il en fait voir deux, donne à choisir au militaire, lui présente ensuite de quoi charger le sien. La préparation faite il continue d'offrir généreusement à son Rival de tirer le premier. Il tire: l'autre tombe: il le croit mort, va prendre la poste & part. Quelque tems après il rencontre quelqu'un de l'endroit, qui lui demande: „ ce qu'il étoit devenu? pourquoi il étoit parti sans dire mot? „ Vous ne savez pas mon affaire, replique l'officier „ surpris; c'est moi qui ai tué votre Lieutenant „ Général. Vous n'y pensez pas, repart en „ riant le Quidam: il est plein de vie, il vient d'é„ pouser Mlle. une telle".... Coup de foudre pour le militaire: il voit d'un coup d'œil toute la supercherie; il reconnoît combien il a été dupe; il finit par en rire, & par avouer son étourderie. Le fait est que le Magistrat lui avoit présenté des balles artificielles, au moyen de quoi le pistolet n'étoit que chargé à poudre. Il avoit fait le mort, se doutant bien de l'évasion de l'autre, &c.

14 *Octobre* 1763.

Il se répand un mot de Madame la Marquise sur le tableau des *Graces* de M. Vanloo, qui dé-

ſole ce grand Artiſte. L'illuſtre protectrice étoit au Sallon. Celui-ci l'eſcortoit. Quelqu'un dit à Madame de Pompadour qui paroiſſoit négliger le tableau de M. Vanloo: „ Madame, vous ne fai-
„ tes pas attention à ces *Graces*: —çà, des *races*,
„ dit dédaigneuſement la Virtuoſe; çà, des *Gra-*
„ *ces*!" & fait en même tems une pirouette pour aller plus loin voir les Citrons de Javotte. L'artiſte humilié s'approche humblement, & lui dit:
„ Madame, je les referai."

Le 16 *Octobre* 1763.

Epitre à Lucinde, par un Sage.

Oui: c'eſt Lucinde (*) que j'ai vue:
C'eſt ainſi qu'elle eut ſoupiré;
Oui, c'eſt bien cette ame ingénue,
Qui s'épanouit par degré:
Enfin, c'eſt la nature même,
Dans toi c'eſt elle que l'on aime;
Tu dictes ſes plus douces loix;
Dans tes regards elle reſpire,
Sur ta bouche elle vient ſourire,
Elle s'exprime par ta voix.
Qu'elle ſoit toujours ton modele:
Elle eſt la mere des ſuccès;
Pour reconnoître ſes bienfaits,
Sois toujours naïve comme elle.
Sa beauté dédaigne le fard.
Suis l'exemple qu'elle te donne:
La ſimple fleur qui la couronne,
Vaut tous les preſtiges de l'art.

(*) Mlle. d'Oligny, qui a joué le rôle de *Lucinde* dans l'*Oracle*.

De mille sons l'essain frivole
Viendra bientôt grossir ta cour :
Ah ! crains leur encens qui s'envole
Aussi vîte que leur amour !
Leurs cœurs ressemblent à leur tête ;
Garde-toi de ces séducteurs :
Ils t'écriroient sur leurs tablettes,
Et puis iroient tromper ailleurs.

Je sais, si tu voulois m'en croire,
Celui qu'il te faudroit choisir :
Il est amoureux de la gloire,
Très indulgent pour le plaisir ;
Il fuit le faste & l'étalage :
En un mot, cet amant, c'est moi....
Tu t'offenses de mon hommage ?
Il est indiscret ; je le vois.
Un Mentor déplaît à ton âge.
Flore n'aime que le printems.
Lucinde ! tu n'as pas vingt ans,
Et j'ai le malheur d'être sage.

17 *Octobre* 1763.

C'est M. de Sartines qui a la Librairie. Le Sr. Marin est choisi pour le Secrétaire. On parle de donner à ce Lieutenant général de Police un Conseiller au Châtelet sous ses ordres, les grandes occupations de ce Magistrat ne pouvant suffire à une partie aussi étendue.

18 *dudit.*

Annonce d'une Gazette de Londres du 23 Septembre. „ Il est arrivé dans cette ville un „ François célebre par plusieurs excellens ou

„ vrages philoſophiques. : Il ſe nomme M. de
„ Vergy : l'objet de ſon voyage en Angleterre eſt
„ de voir des hommes. "

Dans la Gazette ſuivante M. de Vergy a fait inſérer cette réponſe.

„ M. de Vergy eſt fort ſenſible à l'honneur
„ qu'on lui fait de le mettre dans les papiers pu-
„ blics. Il ne mérite pas certainement une di-
„ ſtinction auſſi flatteuſe ; mais il prie Mrs. les An-
„ glois de croire qu'il eſt autant d'hommes à
„ Paris qu'à Londres, dans le ſens philoſophi-
„ que que le Gazetier paroît avoir voulu atta-
„ cher à ce mot, & qu'il n'eſt pas venu ici
„ dans l'eſprit ridicule de trouver l'humanité
„ plus parfaite. Sans mépris & ſans enthouſiaſ-
„ me pour tout être ; portant un grand ou
„ un petit chapeau, un turban ou un bonnet
„ quarré, il eſt perſuadé que tout eſt au mieux
„ & même le petit orgueil qui prétend à la ſu-
„ périorité."

Quel eſt ce M. de Vergy, François célebre par d'excellens ouvrages philoſophiques ? C'eſt un problême à réſoudre. Le ton modeſte de ſa réponſe donne lieu de croire qu'il auroit réformé cette erreur du Gazetier, ſi c'en eut été une ; d'un autre côté, on ne connoît point ici aucun auteur de traités philoſophiques, nommé Vergy. Eſt-ce un nom ſuppoſé d'un homme de Lettres plus connu ? C'eſt le point de la queſtion.

19 *Octobre* 1763.

M. Thomas, Secrétaire de M. le Duc de Praslin, connu par ses triomphes académiques & surtout par son *Eloge de Sully*, vient d'être nommé Secrétaire interprête des Cantons Suisses pour le Roi. Il doit cette grace à M. de Praslin, qui a cherché à l'attacher au Gouvernement, pour lever l'obstacle qu'on opposoit, & mettre cet homme de lettres en état d'être adopté pour membre de l'Académie, si l'occasion s'en présente.

L'Académie ne reçoit point dans son sein des Gens qui ont un service particulier auprès des Grands, à moins que ce ne soit chez les Princes.

20 *Octobre* 1763.

Vers des Lorrains au Roi Stanislas, *à l'occasion du trône de Pologne vacant par la mort du Roi Electeur de Saxe.*

Peuples amis de la liberté,
Qui dans un Roi ne chérissez qu'un Sage,
Venez à Stanislas rendre un troisieme hommage,
C'est le rendre à l'humanité.
Mais, ô vous Stanislas! vous des Rois le modele,
A votre propre loi seriez-vous infidele?
Vous regnez sur nos cœurs, que voulez vous de plus?
La Monarchie universelle
N'est que l'empire des vertus.

21 *Octobre* 1763.

M. l'Abbé Bourlet de Vauxelles a fait hier

en Sorbonne un sermon, suivant l'usage, à l'occasion de la fête de Ste. Ursule; il a pris l'Incrédulité pour matiere de son discours; il a démontré que la foi se retiroit de la France, il a prétendu que nos malheurs en tout genre ne le prouvoient que trop, il a pris occasion de-là pour en faire un tableau des plus tristes & des plus véhemens. On regarde ce discours, bien fait dans son genre, comme une déclamation également indigne & de l'orateur citoyen & de l'orateur chrétien. On prétend qu'il seroit répréhensible à beaucoup d'égards sous ces deux points de vue.

22 *Octobre* 1763.

M. de Voltaire ne laisse passer aucune occasion de draper M. de Pompignan: il publie un Quatrain à l'occasion des traductions de Jérermie que vient de donner au public ce magistrat poëte:

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré durant sa vie?
C'est qu'alors il prophétisoit,
Que Pompignan le traduiroit.

23 *dudit.*

M. l'Abbé Cannieres Deslandes a fait aussi un *Eloge de Sully*, qui a concouru avec celui de M. Thomas. Il a mis à la tête de son discours un avertissement préliminaire. Là-dessus, bavardage peu honorable & qui prévient mal. Ses Notes sont plus philosophiques qu'historiques, & sentent

tent souvent la déclamation. Son style est incorrect, lâche, diffus, son expression impropre.

25 *dudit.*

On parle beaucoup de l'Opéra de *Scanderberg*, exécuté à Fontainebleau le 22 de ce mois avec la plus grande magnificence. La décoration de la Mosquée surpasse tout ce qu'on en peut dire, les colonnes en sont garnies de diamants & font un effet des plus surprenans. On prétend que c'est en petit l'imitation de celle de Ste. Sophie. Ce Drame est connu pour être de M. de la Motte. Mais il ne l'avoit pas fini. Le 5e. Acte étoit d'une main étrangere, lorsqu'il fut joué en 1735. Ce même Acte a été changé en paroles & en Musique: on a également ajouté des morceaux de chant & de symphonie dans le corps de l'ouvrage.

27 *dudit.*

On vient d'imprimer dans le plus grand détail tout ce qui s'est passé au sujet des Edits & Déclaration. On y rend compte de la conduite qu'ont tenu ceux qui ont été chargés de veiller à leur enrégistrement. Le rédacteur s'est particuliérement appésanti sur M. Dumesnil & M. de Fitz-james, sur lesquels il se permet beaucoup de licences. On les accable de sarcasmes, d'épigrammes, de chansons. On leur reproche leur naissance, que l'on dégrade au dernier point.

28 *dudit.*

M. Hume, ce Philosophe Anglois si connu dans la République des Lettres, vient d'arriver à Pa-

ris ; il est Sécrétaire intime du Lord Herford, Ambassadeur d'Angleterre en France.

29 dudit.

Mlle. Bieron nous donne un spectacle des plus curieux & des plus intéressans. Cette fille, aussi active qu'industrieuse, s'est depuis plusieurs années appliquée à l'anatomie d'une façon si intelligente, qu'elle en exécute des modeles de la plus grande perfection. Elle employe toutes sortes de matieres, à mesure qu'elle les trouve plus propres à faire illusion & à rendre dans toute leur vérité les diverses parties qu'elle veut figurer. De tels ouvrages pourroient être fort utiles pour plusieurs opérations, & cette habile ouvriere devroit être encouragée par le Gouvernement.

30 *Octobre* 1763.

Les Comédiens François repétent actuellement le *Comte de Warwick*, tragédie de M. de la Harpe, jeune auteur connu par quelques Héroïdes, & dont on nous donne les plus grandes espérances. S'il réussit, il aura d'autant plus de mérite, que ce sujet a déja été manqué par M. de Cahuzac.

31 *dudit.*

Vers de M. de Voltaire à l'Impératrice des Russies.

Dieux ! qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les moi : je parts au même instant ;
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O Catherine ! heureux qui vous entend.
Plaire & régner c'est-là votre talent,

Mais le premier me touche davantage.
Par votre esprit vous étonnez le Sage,
Il cesseroit de l'être en vous voyant.

1 *Novembre* 1763.

M. de Marmontel ayant mis en Drame son Conte de *la Bergere des Alpes*, & M. de la Borde en ayant fait la musique, ces Mrs. ont présenté leur ouvrage aux Italiens. Les Comédiens prévenus par le Sr. Favart qu'il travailloit pour eux à la même piece, ont refusé cette nouveauté, qui d'ailleurs ne leur a pas paru d'une bonté supérieure.

2 *dudit.*

M. le Chevalier de la Morliere travaille à une Suite de l'histoire du Théâtre, depuis 1720 jusqu'à nos jours: il peut tirer un grand parti de ce morceau intéressant.

2 *Novembre* 1763.

On connoît actuellement l'auteur du Poëme de *Zelis au Bain*. C'est décidemment M. de Pezé, officier de Dragons; jeune homme qui a de l'aisance, de la versification, du coloris, mais qui rate les jouissances.

3 *dudit.*

L'*Idomenée* de M. le Miere devoit être joué à Fontainebleau, mais cet auteur a éludé cet honneur: il doit passer à Paris après le *Warwick* de M. de la Harpe: il a voulu être neuf pour la Capitale.

4 *dudit.*

Le Catalogue de la Maison Professe paroît : il contient plus de sept mille articles, sans compter une infinité de livres dépareillés. La Bibliotheque de M. Huet & celle de M. Menage avoient été fondues dans celle-là.

5 *dudit.*

Lettres sur l'origine de la Noblesse Françoise, par M. le Chevalier d'Arcq, cet auteur connu pour être fils naturel de M. le Comte de Toulouse. Il discute les trois Systêmes, du Comte de Boulainvilliers, de l'Abbé Dubos, & de M. le Président de Montesquieu : il établit le sien, qui tend à conclure que la Noblesse n'est qu'une concession de nos Rois, &c. il le développe avec clarté, avec élégance & érudition.

6 *Novembre* 1763.

Il s'éleve un orage terrible contre M. Thomas : M. Veron de Forbonnais réclame ses dépouilles ; il accuse cet orateur d'avoir pillé de la façon la moins honnête son livre *des Recherches & Considérations sur les finances de France.* Il prétend que la troisieme partie du discours de M. Thomas & la meilleure sans contredit, est en entier extraite de son ouvrage, qu'il a rétréci & rappetassé étrangement. Il y a non-seulement puisé son plan, mais encore ses pensées, & quelquefois ses expressions. On voit dans la feuille 3 de l'*Année Littéraire* un long détail sur ce plagiat. Cette découverte diminue de beaucoup la

haute idée que certaines gens avoient des connoissances profondes de M. Thomas. On se met en garde contre lui & l'on craint qu'il n'ait déja fait des larcins plus adroits, qu'on découvrira peut-être un jour. L'Académie Françoise doit être piquée qu'on lui en ait imposé à ce point, & M. Thomas doit craindre que cette mesaventure ne l'exclue de sa prétention à cette Compagnie.

Le 7 Novembre 1763.

On a donné aujourd'hui la piece du *Comte de Warwick.* Ce héros célebre joue un grand rôle dans les querelles fameuses des Maisons de *Lancastre* & de *York*, connues sous le nom de la *Rose rouge* & de la *Rose blanche.* Le Drame a fait la plus grande sensation : on y remarque une conduite sage. Un de ses plus grands mérites c'est d'être éloigné de toutes les tragédies modernes. La simplicité de sa conduite s'étend au style, qui n'a rien de cette bouffissure si à la mode. Mlle. Dumesnil fait le rôle de *Marguerite d'Anjou*, avec un succès qui doit exciter la jalousie de sa rivale. Elle n'y joue point. Il y a tout à espérer d'un auteur qui à 23 ans fait un ouvrage aussi bien conduit. Il ne faut pas dissimuler pourtant que Shakespear est un dangereux adversaire pour ce jeune homme, & qu'on voit une infinité de reminiscences dans son Drame. Nous en parlerons plus amplement.

8 *Novembre* 1763.

Nous allons consigner ici trois anecdotes concernant M. le Chevalier de la Morliere: elles peuvent fournir des traits très piquants pour le Dramatique, & d'ailleurs cet ouvrage étant des especes de *Memoires pour servir à l'Histoire des Gens de Lettres*, la vérité nous oblige de tout dire, à charge & à décharge.

M. de la Morliere est un excellent comédien: il y a quelques années qu'étant retourné à Rouen, où il avoit un tailleur pour créancier, celui-ci le rencontre, l'aborde, lui demande sa dette. Le Chevalier le regarde avec indignation, lui baragouine de l'allemand, au point d'en imposer à cet homme, qui lui demande pardon & s'en va.

Le Chevalier continue son rôle de Baron Allemand, s'introduit chez un Conseiller du Parlement, séduit sa fille & lui fait un enfant, lui promettant de l'épouser. La grossesse reconnue, le Conseiller est obligé de consentir au mariage. Dans cet intervalle le Chevalier fait écrire par un de ses amis de Paris au pere qu'il se défie d'un certain Baron Allemand, qui n'est autre chose que *la Morliere*. Etonnement du Conseiller, qui se met en garde. Les couches se font sourdement, & sous quelque prétexte on renvoie le prétendant. Celui-ci continue ses assiduités auprès de la fille, qui veut à toute force l'épouser. Dans cet intervalle il se présente un parti qu'on propose au pere: il accepte, mais ne peut détermi-

ner ſa fille. La Morliere tient bon, ſe préſente toujours pour tenir ſa parole, & fait arriver Lettres ſur Lettres qui confirment que c'eſt un imposteur, qu'on craigne tout de lui, qu'il eſt homme à deshonorer une fille & à le publier; qu'il faut éconduire un pareil ſcélérat à prix d'argent. Le pere le tire à part, lui déclare qu'il lui donnera dix mille francs, s'il veut ſe déſiſter, tenir le ſecret & laiſſer faire le mariage de ſa fille. Il éloigne bien loin la propoſition: dix mille francs à un homme comme lui! Bref, on lui en offre trente, qu'il accepte & il déloge.

L'autre tour du même homme eſt à l'égard d'une femme mariée, qu'il ſéduit également, qu'il engage à quitter ſon mari, marchand à la place Maubert, à lui voler tout ce qu'elle trouvera, pour vivre heureuſe avec lui. Elle accepte tout; le jour pris elle part, après avoir pillé tout ce qu'elle peut, ſe rend dans une allée où eſt un jeune homme, ami de la Morliere, qu'elle ſavoit devoir l'attendre. Elle monte dans un fiacre, elle eſt conduite dans un quartier iſolé, où elle eſt introduite dans un appartement; il prend l'argent, ſous prétexte de le ſerrer, ſort, en laiſſant la femme avec le jeune homme; va chez le mari, lui conte ce qu'il a vu & ce qu'il ſait du prétendu enlévement, lui dit qu'il voie s'il n'a point été volé. Cela ſe reconnoît bien vîte. Alors il déclare qu'il va le conduire où eſt ſa femme: ce qu'il exécute. Le jeune homme eſt empriſonné

comme complice du vol. La Morliere triomphe & se trouve hors de toute atteinte.

Le 9 Novembre 1763.

En applaudissant à l'ouvrage de M. de la Harpe, on donne lieu de rechercher sa vie & ses mœurs : on en fait un portrait affreux ; c'est déja un monstre d'ingratitude & de noirceur, si l'on en croit tout ce qu'on en dit : il faut prendre garde que la jalousie des talens ne cherche à se venger sur le caractere.

Mlle. Clairon à la pique particuliere qu'elle a contre l'auteur, d'avoir fait une piece où elle ne devoit pas jouer, joint une jalousie prodigieuse contre sa rivale ; elle réjaillit sur le jeune homme : elle accrédite, elle favorise, elle répand tant qu'elle peut les mauvais bruits qui courent sur le compte du dernier.

10 *Novembre* 1763.

M. l'Evêque du Puy ne cesse de s'élever contre la Philosophie moderne avec plus de mission que son frere. Il est à craindre qu'il n'ait pas plus de succès. Il attaque courageusement & avec force plusieurs de nos auteurs vivans & même morts ; il en veut spécialement à M. Rousseau de Geneve. *Estime des Sciences Naturelles*, *Esprit de Doute*, *Tolérantisme*, *Patriotisme*, voilà les qualités que M. l'Evêque du Puy attribue à la Philosophie moderne, & qu'il prétend refuter dans son Instruction Pastorale. Cet ouvrage est traité supérieurement dans son

espece,

especе, il est d'un homme instruit & pénétré de son état.

11 *dudit.*

On répand un bon mot qu'on attribue à M. le Duc d'Ayen. Sans en discuter le mérite intrinseque il donne une idée de la tournure d'esprit des courtisans. C'est à l'occasion du Vice-Chancelier; lorsqu'on lui en donne la nouvelle: *je ne vois*, dit-il, *dans tout cela qu'un Vice de plus dans l'Etat*.

11 *Novembre* 1763.

L'Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences s'est tenue aujourd'hui.

M. de Fouchy, Secrétaire, a lu l'Eloge de M. Hales, célebre Physicien de la Société Royale de Londres & membre de l'Académie des Sciences de Paris en qualité d'Associé Etranger.

Cette lecture a été suivie de celle d'un Mémoire de M. de Montalembert, sur une *maniere de changer les cheminées en poëles sans perdre aucuns de leurs ornemens, & avec une épargne très considérable de bois*. Ces poëles pourront aussi être converties facilement en cheminées, avec la même épargne & surtout sans fumée.

M. Adanson a lu un second Mémoire sur la *végétation des Plantes*, & une exacte recherche du degré de chaleur qu'elle exige, suivant la saison, la nature des Plantes & le Climat.

La séance a été terminée par la lecture d'une Préface ou d'un Discours Préliminaire à l'Art de

l'Horlogerie, dont M. le Roy a été chargé par l'Académie.

14 *Novembre* 1763.

Le toucher justifié, à Mlle. . . . .

Les vers suivans sont d'un jeune auteur anonyme : ils méritent d'être exceptés du fatras des Scriblers.

Pourquoi me grondez-vous quand votre collerette,
Rend mon œil attentif & ma main inquiette?
Ah! répondez, Climene, & parlez sans détour,
Le respect vous plaît-il aux dépens de l'amour?
Lorsque dans nos jardins je vois la fleur nouvelle,
J'y porte, en souriant, un regard curieux;
Mais je ressentirois une peine cruelle,
S'il ne m'étoit permis que d'y porter les yeux:
Ma main veut y toucher & quand sur chaque feuille
Le desir innocent a promené mes doigts,
Son parfum me séduit, il faut que je la cueille:
Ainsi pour un plaisir j'en ai trois à la fois.

Tel est l'ordre de la Nature,
Elle nous a fait naître avec des sens jaloux.
Vous, qui les enchantez, prévenez leur murmure,
Ou n'en flattez aucun, ou contentez-les tous.

15 *Novembre* 1763.

L'Académie Royale des Inscriptions a tenu aujourd'hui sa séance publique d'après la St. Martin : elle a déclaré que M. Smith avoit remporté le prix proposé pour cette année : c'est pour la 8e. fois qu'il est couronné.

M. le Beau a lu *l'Eloge de M. de Bougainville*, dans lequel il a inséré une partie de ſcene d'une tragédie que cet Académicien avoit compoſée. Le ſujet étoit *la mort de Philippe, pere d'Alexandre.* On aſſure que cette piece eſt finie & qu'elle paroîtra quelque jour. Cette tirade a paru belle: mais qu'eſt ce qu'une tirade?

M. Anquetil a lu un Mémoire ſur les livres en langue *Zind*, qu'il a rapportés de l'Inde. Ce ſont les livres attribués à Zoroaſtre, & qui contiennent le ſyſtême dogmatique & moral de la religion des anciens Perſes. M. Anquetil a développé ce ſyſtême, quant aux dogmes, aux rites & à la morale.

Cette lecture a été ſuivie de celle d'un Mémoire de M. de Groynes ſur le *Commerce des Romains avec les Indiens & les Chinois.* Il a prouvé la réalité de ce Commerce & entré à ce ſujet dans des détails abſolument neufs, tirés pour la plupart des auteurs Chinois. Son but étoit de prouver par ce Mémoire, qu'il reſte encore bien des découvertes à faire dans la Littérature, & qu'il s'en faut de beaucoup que toutes les ſources de l'hiſtoire ancienne ſoient épuiſées, même par rapport aux Romains, qui ſont les peuples anciens que nous connoiſſons le mieux.

M. de Caylus a fini par un Mémoire *ſur les rapports des anciens monumens de l'Egypte avec les monumens Chinois*, & il a prouvé qu'il y avoit entre ces monumens une reſſemblance ſinguliere,

quant aux dimenſions, à la forme, &c. Le but de ce Mémoire eſt de fournir de nouvelles preuves à l'opinion de M. de Guines, que les Chinois ſont une Colonie des Egyptiens. M. de Caylus a fait diſtribuer à l'aſſemblée les deſſins de pluſieurs de ces monumens qu'il a fait graver.

16 *Novembre* 1763.

Eloge hiſtorique de M. le Cardinal Paſſionnei. Ce Prélat, mort au mois de Juillet 1761, étoit né en 1682: c'étoit un ſavant profond dans les antiquités & dans les diſcuſſions canoniques; il a fait une oraiſon funebre du Prince *Eugene*, très applaudie dans ſon tems. Le reſte de cet ouvrage contient beaucoup de recherches & de détails érudits. Il étoit Aſſocié Etranger de l'Academie des Belles Lettres, & Bibliothécaire du Vatican. On deſireroit dans cet Eloge plus de morceaux relatifs à la vie privée de ce Cardinal.

17 *dudit*.

Nous avons entendu lire aujourd'hui une tragédie manuſcrite de M. de Rochefort: c'eſt une nouvelle *Penelope*, traitée dans le goût de l'antique. Il a eſſayé de remplir les entr'actes d'une muſique analogue au ſujet, & il paroît avoir réuſſi: du moins il donne matiere à un grand harmoniſte de développer toutes les richeſſes de ſon art. Le Drame eſt très ſimple, dénué de cet amour ſecondaire qu'y a introduit M. l'Abbé Genet. L'auteur pénétré de ſon Homere en a

tiré grand parti, & y a inséré tout ce qu'il a pu extraire de ce grand Poëte.

19 *dudit*.

M. de Sauvigny, peu content du succès médiocre de son *Socrate*, a pris le parti de le mettre d'abord en 4 actes, & puis en 5. Il est à présumer que ce Drame en deviendra détestable. L'action, déja très peu chaude, n'en sera que plus froide, & le remplissage qu'il faudra mettre, diminuera absolument le mérite de la versification, en général assez bien faite, mais desormais lâche, diffuse & noyée dans des dialogues trop allongés.

Cet auteur fait actuellement des Apologues Orientaux, qui s'impriment & paroîtront incessamment.

Le 20 *Novembre* 1763.

On lit dans la 33e. Feuille de l'*Année Littéraire*, pag. 177, l'anecdote suivante : „ il y a „ dans Paris un homme de Lettres qui a pris la „ peine d'examiner les 70 premieres pages de „ ce livre si vanté (*l'Esprit des Loix*). .. Il a „ trouvé dans ces 70 pages un si grand nombre „ de faits & de citations fausses, tronquées ou al- „ térées, que la discussion qu'il en a faite lui „ a fourni de quoi remplir 2 vol. in 12, qui fu- „ rent imprimés, & dont on tira 500 Exemplai- „ res. Le Président de Montesquieu en fut si „ allarmé qu'il se donna de grands mouvemens „ pour en empêcher la publication. Il y em-

„ ploya le crédit de tous ſes amis, & fut aſſez „ heureux pour réuſſir. . . . . Elle (cette Criti„ que) fut communiquée à pluſieurs perſonnes, „ qui ſont en état d'en rendre compte, il s'en „ eſt même ſauvé quelques exemplaires. . . .

C'eſt à l'auteur de l'*Année Littéraire* à juſtifier une imputation auſſi hardie, & à conſtater une anecdote auſſi intéreſſante.

21 *dudit.*

M. le Marquis de Ximenès ayant eſſayé vainement de ſe faire un nom comme auteur, ſe borne à préſent à ſe faire des protégés; il a une cour de jeunes gens, dont quelques-uns ſont déja connus; il a pris M. de la Harpe ſous ſon Egide, il vient de faire imprimer une feuille où il exalte ſa piece au deſſus des nues: c'eſt ainſi, dit-il, qu'ont commencé Racine & Voltaire. . . Les *Freres ennemis* accollés à l'*Oedipe*!

Il paroît une critique en libelle de cette même piece: on l'attribue à M. de la Morliere, auteur connu de toutes ces ſatyres clandeſtines.

22 *Novembre* 1763.

Les Comédiens François ont remis hier la *Pariſienne*, petite piece en un acte & en proſe de Dancour. Il paroît qu'elle n'a pas eu un certain ſuccès & qu'on ſe bornera à cette ſeule repréſentation: elle n'en eut que 9 en 1691.

22 *dudit.*

L'Optique ou *le Chinois à Memphis: Eſſais traduits de l'Egyptien*, Roman en deux parties de

M. de Semperavi. Il est malheureux pour cet auteur que *Zadig* & *Candide* aient été faits : il y a une sorte de style, & cet ouvrage n'est pas d'un sot. Mais un Roman, après ceux-là, ne peut que décheoir.

23 *dudit.*

Instruction pastorale de l'humble Evêque d'Aletopolis à l'occasion de l'Instruction pastorale de Jean George, humble Evêque du Puy. Tel est le titre d'un Pamphlet attribué à M. de Voltaire, touchant cette Instruction, qui a 300 pages in 4°. avec des Notes, & dans laquelle cet auteur est attaqué en plusieurs endroits & très-maltraité pour son compte. Celui-ci a voulu s'en venger par des sarcasmes, & il a accouplé au Prélat le frere Académicien : cette plaisanterie n'est pas des meilleures, elle n'empêche pas que l'ouvrage de M. du Puy ne soit très-estimé.

24 *dudit.*

M. le Comte de Lauraguais est de retour en cette Capitale. Cette grace, qu'on avoit refusée à sa famille & à sa femme, a été accordée aux sollicitations de Mlle. Arnoux. Cette anecdote trop glorieuse pour les arts mérite d'être conservée. On assure que Mlle. Arnoux a saisi l'instant de la sensation très vive qu'elle a faite à la Cour dans l'Opéra de *Dardanus*, dans le rôle de *Cephise* : elle s'est jettée aux pieds du Duc de Choiseul & demandé dans cette posture pathétique le rappel de son *Dardanus*. Les entrailles

du Ministre galant se sont émues, il s'est prêté de la meilleure grace du monde à ses instances si tendres. M. le Comte de Lauraguais a cru devoir rendre hommage de sa liberté à son auteur, il lui a consacré les premiers jours de son retour. Pour ne point troubler ses plaisirs, Madame de Lauraguais s'est retirée en couvent.

Nota. M. de Lauraguais n'est point de retour. La demande de Mlle. Arnoux, quoique très séduisante, n'a pas produit un changement si merveilleux; elle contribuera pourtant beaucoup à ce rappel, qui ne tient, dit-on, qu'à la condition préalable qu'on exige de la séparation du Comte d'avec son Epouse.

25 *Novembre* 1763.

Dans une suite du Compte historique qui a été rendu de la conduite de M. Chatelier-Dumesnil en Dauphiné; on lit cette Chanson. Elle fait anecdote, & mérite d'être consignée ici.

Margot la Ravaudeuse
A dit à Dumesnil,
Cousin, je suis bien gueuse;
Viens rebattre mon lit,
Comme ton ayeul Blaise,
Qui jadis l'a battu
Pour un quart d'écu!

On prétend M. Chatelier petit-fils d'un cardeur de laine.

On lit dans la même relation le détail d'un placard séditieux, affiché à Grenoble, dont voici les paroles :

O France ! ô Peuple esclave & servile !
En méprisant les Loix,
On t'arrache tes biens
Pour t'en former des chaînes.
Le souffriras-tu,
Peuple assemblé ?

25 *dudit*.

M. Marmontel a été élu de l'Académie Françoise avant-hier. Il avoit essuyé depuis longtems plusieurs refus. L'extrême licence dont il avoit parlé d'un Grand Seigneur au souper d'une Actrice & la bassesse avec laquelle il avoit desavoué ensuite cette satyre, contre-balançoient ses talens littéraires. Son ennemi a eu la générosité de finir par le mépriser.

26 *Novembre* 1763.

Mlle. *Mazarelli*, cette fameuse courtisanne connue par ses avantures & par son procès, vivoit depuis quelque tems avec M. de Moncrif. Elle a puisé dans le sein de cet Académicien un goût pour la belle Littérature ; elle s'est évertuée en conséquence, elle avoit concouru pour le prix de l'Académie & son discours paroît imprimé. Il est sans doute très bon pour une femme de cette espece, mais son *Eloge de Sully* est d'un pinceau mort & sans vigueur ; quoiqu'il y ait

apparence que son *Anacréon* y ait mis la main, on n'y retrouve aucun trait mâle qui caractérise le génie nécessaire pour une production de cette espece. Il est vrai que M. de Moncrif, plus délicat que nerveux, n'a jamais que sacrifié aux Graces.

27 *dudit*.

On répand un bon mot du Roi, que S. M. peut avoir dit de très bonne foi, mais qu'a relevé la malignité des courtisans. Lorsqu'il a été question de remplacer M. de Bougainville, le Roi en parloit à quelques Seigneurs & demanda si ce seroit M. Thomas? — *Non, Sire,* (repliqua M. de Bissy qui étoit présent) *il ne s'est pas mis sur les rangs; car il ne m'est pas venu voir.* — *C'est qu'il ne vous croyoit pas de l'Académie*, reprend S. M.; & les courtisans de rire.

29 *dudit*.

Le *Comte de Warwick* est imprimé, il soutient sa réputation à la lecture. La piece est dédiée au Prince de Condé. On lit à la fin une Lettre à M. de Voltaire, où ce jeune auteur développe son sentiment sur le genre qu'il embrasse; il le fait avec une noblesse que ses ennemis traiteront de hauteur; il tranche, mais poliment, & sans nommer personne; elle est fort bien écrite. Il rend à M. de Voltaire tous les hommages qui sont dûs au Prince du Parnasse.

30 *Novembre* 1763.

On a enrégistré le 25 au Parlement des Let-

tres-patentes qui donnent tout le College de Clermont à l'Université, y placent les classes de Lisieux & y réunissent différens boursiers des Colleges qui ne sont pas de plein exercice: le Roi confirme en faveur de l'Université toutes les graces accordées à ce College par ses prédécesseurs: S. M. veut qu'il continue de porter le nom de *Louis le Grand*, & qu'il soit le chef-lieu & la principale Ecole de l'Université. On a fait des Réglemens pour l'administration de ce College.

Le 1 Décembre 1763.

Voici ce que nous recueillons concernant M. de la Harpe & sur quoi il paroît qu'on peut se fonder: M. de la Harpe est fils d'un porteur d'eau & d'une ravaudeuse, un enfant trouvé enfin, qui, ayant eu occasion d'être connu de M. Asselin, Principal du College d'Harcourt, fut reçu comme Pensionnaire, sans payer pension. M. Asselin, homme de mérite & connu par de très bonnes productions, se fit un plaisir de cultiver le mérite naissant du jeune de la Harpe. Celui-ci répondit à ses soins, & s'est distingué d'une façon supérieure; il a remporté presque tous les prix de l'Université. La satyre est la premiere qualité qui se développe ordinairement dans un jeune Poëte. Celui-ci l'exerça d'une façon indécente envers ses maîtres, & même envers M. Asselin. Il trouva le secret de faire imprimer une piece en vers où il s'égayoit sur le compte de ces Mrs. M. Asselin, moins piqué pour ce

qui le concernoit, que jaloux de réprimer une licence qui pouvoit faire tort à son pupile, obtint du Lieutenant de Police qu'il fût mis au Fort l'Evêque : ce qui a été exécuté. Il a depuis fait des Héroïdes ; elles ont eu un médiocre succès ; on a surtout trouvé très mauvais que dans une préface il ait décidé impérieusement du mérite de tous les auteurs anciens & modernes. Il semble s'être corrigé depuis d'une morgue qui ne va point à un auteur naissant. Il a rabaissé le ton dans une Lettre à M. de Voltaire, dont on parlera ci-après.

2 *Décembre* 1763.

La Littérature vient de perdre M. l'Abbé Prevot, mort il y a quelques jours subitement, en allant à une maison de campagne qu'il avoit près de Chantilly. On doit regretter cet auteur estimable : ses productions feront longtems les délices des cœurs sensibles, & des belles imaginations.

3 *dudit*.

Lettre d'un Quakre à Jean George le Franc de Pompignan, Evêque du Puy en Velay, &c. signée Frere de Simon le Franc de Pompignan.

Au titre seul on doit juger à qui on attribue cette Epitre. M. de Voltaire cherche à y être plaisant. Il revient sur l'Instruction Pastorale qui le blesse fort, & dont il parleroit moins si elle ne remplissoit pas son objet. Il fait de vains efforts pour la rendre ridicule : elle triomphe de tous

ses sarcâsmes, dont la plupart tombent à faux absolument. A ce titre de Quakre il se permet des Réflexions Philosophiques trop connues pour avoir le mérite de la nouveauté, ainsi que la plupart de ses Epigrammes.

4 *dudit.*

Le succès de *Warwick* ne se dément point. On continue à le donner; il est fort suivi, il a été joui à la Cour. Il a plu généralement, & le Roi lui-même a daigné en témoigner sa satisfaction à l'auteur, S. M. lui a dit qu'il méritoit d'être encouragé.

4 *dudit.*

On nous promet le retour de Grandval à la Comédie, dont on ne jouira qu'en partie cependant. Il se consacrera aux rôles à manteau; son ventre & son ampleur ne lui permettent pas de jouer les petits-maîtres & les rôles lestes & déliés.

5 *Décembre* 1763.

Le Sr. Moreau, connu par son *Observateur Hollandois* & qui depuis a fait bruit par différentes Lettres écrites aux Parlemens au nom du Chancelier, vient d'être gratifié par le Roi d'une charge de Conseiller à la Cour des Aides & Chambre des comptes d'Aix en Provence. S. M. paye jusqu'aux frais de réception. Il est en outre depuis plusieurs années Avocat des finances, dont il retire des honoraires considérables.

6 *Décembre* 1763.

On avoit vu jusqu'à présent avec surprise que

le célebre Rameau ne fut pas décoré du Cordon de St. Michel, honneur accordé aux Gens qui s'illustrent dans les arts. Le plaisir que ses Opéra ont fait à Fontainebleau dans le dernier Voyage, a renouvellé l'indignation publique sur un oubli aussi injurieux. L'honneur que lui a fait le Roi de lui témoigner combien il avoit été satisfait de sa musique, a enfin ouvert les yeux: S. M. a ordonné qu'on lui expédiât des lettres de noblesse, dont elle fera tous les frais. Il doit être aussi décoré du premier Cordon qui sera vacant.

8 *dudit.*

L'Anti-financier ou Relevé de quelques-unes des malversations dont se rendent journellement coupables les Fermiers-Généraux, & des vexations qu'ils commettent dans les Provinces, &c. précédé d'une longue Epitre au Parlement de France, & d'une estampe ingénieuse &c. vol. in 8°. de 167 pages.

Tel est le titre d'une Brochure fort recherchée & contre laquelle on fait les perquisitions les plus vives: ce qui en rend le prix très cher. On y épuise contre la gent financiere tous les traits de la critique la plus amere, & on y rapporte assez de faits, quoique très succints, pour justifier ce qu'on en dit. Cet ouvrage, où l'auteur exhale peut-être un peu trop sa bile, n'est point dénué de mérite. La forme d'y traiter la matiere est assez dure, mais le fonds en est de la plus grande vérité. Il y a des endroits subli-

mes : il paroît que son vœu est un impôt unique, il en déduit un intérêt réciproque très avantageux au Roi & à l'Etat.

9 *Décembre* 1763.

On annonce l'Opéra pour le 5 Janvier 1764. On débutera par *Castor & Pollux.* La salle est exactement semblable à l'ancienne, à quelques pieds de plus près. Ce qui jette de l'aisance dans toutes les parties, telles que les corridors & les loges. Tout est retenu depuis plusieurs mois pour quelque tems. M. le Duc d'Orléans conserve les trois Loges qu'il avoit, jusqu'à ce que le spectacle change de lieu, & donne pour cela 70000 Livres.

10 *dudit.*

Freron, auteur de l'*Année Littéraire*, a été arrêté avant-hier après midi, par ordre de M. le Duc de Choiseul & conduit au Fort-l'Evêque, pour avoir inséré dans son Journal, N°. 34, il y a quinze jours, une Lettre à lui adressée sur une famille d'Alsace en route pour se rendre à Rochefort, & passer à Cayenne, arrêtée dans sa marche le 17 du mois dernier par la plus excessive misere, qu'un citoyen généreux a soulagée. Cet acte d'humanité rendu public n'a pas été vu du même œil à la Cour ; on en a fait un crime politique à l'Éditeur. M. le Duc de Choiseul étant à table entend parler de cette feuille : *ce gueux*, s'écrie-t-il, *s'avise de parler de Cayenne! Qu'on m'apporte le* N°. 34. On lui lit l'endroit.

Il couchera au Fort-l'Evêque, s'écrie de nouveau le Ministre courroucé. On ne doute pas que M. Thomas n'ait couvert sa vengeance sous le voile du bien public.

12 *dudit.*

Il paroît dans le monde un conte manuscrit de M. de Voltaire, qui a pour titre *Ce qui plaît aux Dames*. Il est dans le goût de la *Pucelle*, narré avec une naïveté charmante, orné de toutes les graces de son style. Il a environ 500 vers, il a toute la fraîcheur, tout le velouté de la jeunesse. Ses amis ne dissimulent pas que M. de Voltaire a cet ouvrage depuis plus de 30 ans dans son porte-feuille. Quant aux idées génératives, c'est-à-dire l'imagination, on voit que l'Arioste lui a été d'un grand secours.

14 *dudit.*

On a donné aujourd'hui *Merope*, dans laquelle a débuté un jeune acteur, qui n'a paru sur aucun Théâtre : il promet. C'est le fils du soufleur de la Comédie ; il n'a que 16 ans. Ce qui a surtout frappé durant cette représentation, c'est le jeu sublime de Mlle. Dumesnil. Le public l'a interrompue à plusieurs reprises & a témoigné son enthousiasme d'une maniere particuliere.

15 *Décembre* 1763.

Freron a été élargi hier. Il avoit écrit une Lettre à M. de Choiseul, où il lui représentoit d'une façon pathétique combien peu il avoit lieu de

s'at-

attendre à un traitement aussi injuste de la part d'un Ministre qui l'avoit honoré de sa protection.

Le Ministre a répondu avec détail, en cherchant à justifier sa conduite, & en donnant à entendre quel crime politique c'étoit de dévoiler ainsi les négligences & l'inattention du Ministere. Il a paru même révoquer la vérité du fait conté par Freron. Il a fini par dire qu'il verroit M. de Sartines & qu'il lui procureroit son élargissement. Freron a riposté, & en récriminant sur les imputations de M. le Duc, il lui a donné à entendre qu'on abusoit étrangement de sa crédulité & de sa confiance. Toute cette correspondance est des plus risibles, elle est aussi indécente d'une part que de l'autre.

20 *dudit.*

Vers de M. Dorat, sur sa seconde rupture avec Mlle. Dubois, de la Comédie Françoise.

Chassé deux fois, c'est trop, friponne,
Quoi que je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne,
Je suis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne.
Ce sont les droits de la Beauté,
Du benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages :
Nous autres sots, soi-disant sages,
Ainsi l'avons-nous arrêté.

Mais ton Argus (*)! que Dieu confonde,
Qu'on voit sans cesse autour de toi
Tonner, frémir, faire la ronde;
Ce Dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien allarme,
Et qui n'est prompt qu'à soupçonner,
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Permets qu'au moins je m'en amuse:
J'ai mon congé, c'est mon excuse:
D'autres iroient se lamentant,
Te reprochant tes injustices:
Pour moi de tes jolis caprices
Je me console en plaisantant.
Dis-moi donc, qu'est-ce que demande
Ce vieux Bostangi des Amours?
Dois-tu trembler quand il commande
Et lui prodiguer tes beaux jours?
Donne-t-on des chaînes à Flore?
Elle éparpille sous ses pas
Les roses qui viennent d'éclore:
Un seul ne s'en contente pas.
La jeune & brillante Immortelle,
Dans les champs qu'elle a fait fleurir,
S'envole où le desir l'appelle,
Et court souvent après Zéphir,
Comme Zéphir court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras,
Toi, Rosine, toi, fraiche & belle,
Ce décrépit & lourd Midas,
Que tu trouves toujours rebelle

(*) M. *de Sarsal*, son Entreteneur.

A l'aiguillon de tes appas ;
Qui pour t'occuper te tourmente,
Et sur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiser de soixante.
Je crois voir le Cyclope affreux,
Ce forgeron attrabilaire,
Qui de son antre ténébreux
Tout en boitant vient à Cythere
Attrister les ris & les jeux,
De Vénus salir la Ceinture,
Effaroucher la volupté,
Et souiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la Beauté.

Ah! ramene enfin sur tes traces
Et la folie & l'agrément :
Allons, Rosine, au nom des Graces,
Chasse-nous ce froid surveillant ;
Il t'ennuyera pendant sa vie,
S'il t'enrichit après sa mort.
Ah! n'es-tu pas jeune & jolie?
Dispose seule de ton sort.
Ta voix, ta voix enchanteresse,
Dont les accens victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse,
La langueur, le trouble & les feux;
Ta taille élégante & légere,
Ton œil fripon, le don de plaire,
Qu'à la beauté l'amour préfere,
Mille talens voluptueux,
Quelques grains de libertinage,
Tes foiblesses & nos desirs,
Crois-moi, voilà ton héritage;
Enrichis-toi par les plaisirs.

21 *Décembre* 1763.

L'histoire arrivée en Angleterre à M. d'Eon de Beaumont donne lieu de faire des recherches sur son compte, & voici ce qui en résulte. Il passe pour avoir été employé dans les négociations de la paix, plutôt par intrigue que par véritable choix du Ministere. Sa premiere mission en Russie a été celle d'un spadassin. Le Grand Duc vouloit un maître-d'armes : on choisit M. d'Eon, qui avoit ce talent, dans la confiance qu'il ménageroit le retour d'un Ministre de France à St. Petersbourg. Ce qu'on avoit prévu arriva, il s'insinua dans l'esprit du Grand Duc, fut de ses parties de plaisir; il fit entrevoir que la France enverroit volontiers un Ambassadeur. . . . Il fut Secrétaire d'Ambassadeur, & enfin d'Ambassade. On lui donna un Brevet de Capitaine de Dragons. Dans cet intervalle il donna quelques écrits sur le Commerce, dont il se fit honneur; ils pouvoient en faire à son auteur, mais il n'étoit que prête-nom, à ce qu'on prétend. On veut que ces écrits soient de son oncle & de M. Dupin, qui n'ont pas voulu réclamer. Quoi qu'il en soit, il étoit comblé de graces, avoit 2000 écus de pension, le titre de Ministre Plénipotentiaire & la Croix de St. Louis, lorsqu'il a eu une rixe en Angleterre chez le Lord Halifax contre un François, M. de Vergy, à l'occasion de la paix derniere, que ce dernier prétendoit honteuse, & qu'il a soutenue nécessaire.

M. de Guerchi, Ambassadeur, ayant voulu interposer son autorité, M. d'Eon n'en a tenu compte; ce qui l'a obligé de porter des plaintes à la Cour de France. Depuis il a passé dans la Cité de Londres, & malgré toutes les réclamations du Ministere, il est inviolable, & le Roi d'Angleterre ne peut le faire enlever de son asyle. Il étoit important de conter une anecdote toute politique, mais qui regarde un homme de Lettres.

22 *Décembre* 1763.

M. Marmontel a prononcé aujourd'hui son discours de réception à l'Académie Françoise. Malgré son ton pédantesque & qui exigeoit les applaudissemens, il n'en a reçu que quelques-uns en certains endroits: il a fait valoir, comme il devoit, la nécessité indispensable des hommes de Lettres pour transmettre à la postérité les belles actions. Il a détaillé d'une maniere vraie & naturelle les embarras, les inquiétudes d'un auteur isolé & qui ne trouve point dans ses amis les ressources dont il auroit besoin pour être éclairé dans la carriere qu'il parcourt. Ces deux morceaux & une très belle image sur l'Académie des Belles Lettres, sauveront de l'oubli ce discours consacré, comme tous les autres, à la fadeur & à l'adulation.

M. Bignon, Directeur, a répondu d'une façon maigre & d'un ton rauque.

Ensuite M. de Marmontel a repris la parole, & a lu une Epitre en vers de dix syllabes, *sur*

la force & la foiblesse de l'esprit humain. Ce morceau de poésie, qui n'a rien de neuf que la difficulté vaincue à l'égard de plusieurs systêmes de physique rendus d'une maniere assez pittoresque, n'est que d'un très foible mérite, après les discours philosophiques de M. de Voltaire.

23 *Décembre* 1763.

M. l'Abbé de Marsais vient de mourir : il avoit été Jésuite, & s'étoit distingué alors par plusieurs poësies d'une élégance & d'un goût exquis ; il étoit sorti de cet Ordre d'une façon assez desagréable, & il en couroit de très mauvais bruits. Il a fait depuis plusieurs autres ouvrages, entr'autres l'*Analyse de Bayle*, qui a eu les honneurs de la brûlure & toutes les censures cumulées des Facultés de Théologie, de la Sorbonne, des Evêques, &c.

24 *dudit.*

Chanson de Mr. de Voltaire contre les Pompignans.

Sur l'Air : *D'un inconnu.*

Simon le Franc, qui toujours se rengorge,
Traduit en vers tout le Vieux Testament,
Simon les forge très durement :
Mais pour la prose, écrite horriblement,
Simon le cede à son puîné Jean-George.

26 *dudit.*

Epitre à Sophie, ou Mlle. Arnoux, par M. Dorat.

Flore jadis brilloit dans Rome :
Tribuns, Ediles & Questeurs,
Consuls, Pontifes, Dictateurs;

Tous ces héros que l'on renomme,
Étoient ses humbles serviteurs:
On briguoit l'honneur de ses chaînes.
A sa voix naissoient les beaux jours,
A ses pieds les Aigles Romaines
Se jouoient avec les Amours.
En loix érigeant ses caprices,
Elle soumit ces fiers vainqueurs;
De Rome elle fit les délices,
Rome en fit la Reine des fleurs,
Et lui fonda des sacrifices.
Mais enfin Flore, s'il lui plaît,
Va te remettre sa couronne;
Détruisant ce que Rome a fait,
C'est tout Paris qui te la donne.
Tous ses Zéphirs sont avertis
Qu'ils ont une Flore nouvelle,
Qu'ils aient à se ranger près d'elle,
Sur des bords par elle embellis.
Tel est l'Arrêt de ta patrie
Vu, rédigé par la folie,
Et qu'au mois cher aux amans,
Mois brillant des métamorphoses,
Doit signer de ses doigts de roses,
Le Dieu qui préside au printems.
Du sein des plus douces ivresses,
Reçois notre hommage & nos vœux!
C'est la crainte qui fit les Dieux,
Et l'Amour seul fait les Déesses.
Que dis-je? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de *Sophie*?
Crois-moi, jeune, folle & jolie,
Laisse l'Olympe radieux

A la céleste bourgeoisie,
Que l'on adore & qui s'ennuye
Tandis que tu fais des heureux.
Le beau temple de l'harmonie
Va bientôt s'ouvrir à nos yeux:
C'est-là que je te déifie,
Voilà ton palais & tes cieux.
Je vois *Psyché*, je crois l'entendre
Parmi la foudre & les éclairs,
Mêler sa voix plaintive & tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'Amour si tu peins les flâmes,
Si tu fais gémir la douleur,
Ta voix s'échappe de ton cœur
Et va retentir dans nos ames.
Dis-moi par quels sons inconnus
Peux-tu réunir, ma Sophie,
Le babil piquant de Thalie,
Les sons touchans de Polymnie,
Et le silence de Venus?
Surtout combien je t'idolâtre,
Lorsque rendue à tes amans,
Jamais heureux, toujours contens,
Tu sais par ton humeur folâtre
Surprendre & charmer leurs tourmens;
Lorsqu'on te voit sans étalage,
Sans aprêt & sans dignité,
Prêtresse de l'Amour volage
Cueillir avec légéreté
Cette fleur du libertinage
Qui ressemble à la volupté.
Jamais chez toi n'osent paroître
Ces vieux despotes éclopés,

Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours si bien faits pour l'être.
Tu proscris les airs imposans,
Les tons burlesques, les caprices,
Des Altesses de nos coulisses,
Qui traitent en Impératrices,
Et leurs valets & leurs amans.
Chez toi l'on trouve la nature,
Ou l'art séduisant de *Ninon*,
Cet art qui tient à la raison,
L'art de tromper sans imposture.
Chez toi l'on badine & l'on rit;
La gêne y semble insupportable,
Et l'on y cache son esprit
Afin d'en être plus aimable.
Il est un champêtre réduit,
Temple paisible du mystere,
Où l'on s'envole à petit bruit
Loin d'un public triste & sévere,
Dont l'œil persécuteur nous suit.
C'est-là que sur une Ottomane,
Qu'ombragent les festons légers
D'un voile errant & diaphane,
Volent les jeux & les baisers.
C'est-là que plus vive & plus belle,
Le feu, la gaîté dans les yeux,
Hebé verse le Nectar aux Dieux
Qui ne s'enivrent point sans elle.
C'est-là que vers la fin du jour,
La liberté convive, aimable,
Met les deux coudes sur la table
Entre les plaisirs & l'amour.
Quelle volupté, ma Sophie!

Que font les biens & la grandeur?
Vas, ce délire eſt le bonheur,
Il eſt le charme de la vie.
Crains de ſerrer de nouveaux nœuds:
Toujours folle & toujours tranquille,
Laiſſe errer ton cœur & tes vœux;
Ton amour feroit un heureux,
Ton indifférence en fait mille.

29 *dudit.*

Vers ſur Jean-Jaques Rouſſeau, ci devant Citoyen de Geneve.

Rouſſeau prenant toujours la nature pour maître,
Fut de l'humanité l'apôtre & le martyr;
Les mortels qu'il vouloit forcer à ſe connoître
S'étoient trop avilis pour ne pas l'en punir.
Pauvre, errant, fugitif & proſcrit ſur la terre,
Sa vie à ſes écrits ſervit de commentaire.
La fiere vérité dans ſes hardis tableaux
Sçut en dépit des grands montrer ce que nous ſommes.
Il devoit de nos jours trouver des échafauds;
Il aura des autels quand il naîtra des hommes!

30 *dudit.*

On a donné aujourd'hui *Turcaret*. On remarque cet événement par rapport à la piece de la *Confiance trahie*, ſupprimée avant-hier, comme injurieuſe aux Financiers.

30 *dudit.*

M. Dorat ſe retranche aux Epitres, aux Héroïdes. Il vient d'en faire une de *Barnevelt*, *le Marchand de Londres*. On ſent de quel mauvais

goût il est de mettre en récit une piece de cette espece, un des plus beaux Drames du Théâtre Anglois. Il cherche à s'excuser dans une préface & il ne fait que montrer son tort dans un plus grand jour. Il y a beaucoup de vers dans cet ouvrage: quelques-uns sont pleins de sentiment; il y en a même de génie, mais ce ne sont que des vers.

31 *Décembre* 1763.

Il court un Noël sur différens personnages de la cour, qui est très piquant.

Sur l'Air: *Des Bourgeois de Chartres.*

De Jésus la naissance
Fit grand bruit à la cour,
Louis en diligence
Fut trouver *Pompadour*:
Allons voir cet Enfant, lui dit-il, ma mignonne.
Eh! non, dit la Marquise au Roi,
Qu'on l'apporte tantôt chez moi,
Je ne vais voir personne.

Cependant la nouvelle
Gagnant de tout côté,
Le fils de la Pucelle
De tous fut visité.
D'arriver des premiers, un chacun se dépêche:
Le Roi, la Reine, & leurs Enfans,
S'en vont tous chargés de présens
L'adorer dans la crèche.

Les Chanceliers de France,
Car il s'en trouva deux,
Pour droit de préséance
Eurent dispute entr'eux:
C'est à moi, dit *Maupeou*, qu'est la Chancellerie:
Qui pourroit me la disputer?
On sçait que j'ai pour l'acheter
Vendu ma Compagnie.

Doué d'un esprit rare,
Mais mordant comme un chien,
Près des gens à simare
On apperçut *d'Ayen*:
Pourquoi donc, Messeigneurs, (dit-il) entrer en lice?
Grace au Conseil sage & prudent,
Entre vous deux tout incident
Est sauvé par un *Vice*.

Rempli de son mérite,
Entrant le nez au vent,
Choiseul parut ensuite,
Et d'un ton turbulent,
Dit sans aucun égard: changeons cette cabane,
Je veux culbuter tout ici;
Je réforme le bœuf aussi,
Et je conserve l'âne.

En sa simple maniere
Joseph dit à *Praslin*,
Défendez ma chaumiere
Contre votre cousin.
Au moins, de son projet que l'effet se retarde;
Songez que je suis étranger.

Et que devant me protéger,
La chose vous regarde.

Praslin dit: toute affaire
Est de l'hébreu pour moi;
Ils m'ont au Ministere
Mis sans savoir pourquoi.
Ainsi je n'y fais rien que porter la parole:
Le Duc & sa sœur reglent tout;
Mais d'elle vous viendrez à bout
Avec quelque pistole.

Ne se sentat pas d'aise,
Bertin dit en entrant,
Qu'on me donne une chaise,
Je veux bercer l'Enfant.
Je suis Ministre en pied, mais je n'ai rien à faire,
Et pour occuper mon loisir,
Seigneur, je compte vous offrir
Mon petit Ministere.

N'ayant de la confiance
Qu'au Poupon nouveau-né,
De Laverdy s'avance
D'un air tout consterné,
Disant, puisque d'un mot vous levez tout obstacle,
Jésus, je me livre à vos soins,
Pour subvenir à nos besoins
Il me faut un miracle.

Courtisan sans bassesse,
Citoyen vertueux,
D'Etrées fendit la presse,
Et dit au Roi des cieux:

Veillez ſur ma Patrie, elle m'eſt toujours chere :
Au Conſeil, ſans ménager rien,
Tous mes avis tendent au bien,
Mais on ne les ſuit guere.

Nivernois prit ſa place,
Apportant deux bouquets,
De Lauriers du Parnaſſe,
D'Olives de la Paix;
Puis d'un air gracieux à Jéſus il les donne.
L'Enfant dit: je reçois ce don;
Mais c'eſt pour orner votre front
D'une double couronne.

Dans un coin de l'étable
Entendant du débat,
Quelqu'homme charitable
Vint mettre le holà.
C'étoit *le Beaufremont*, venu de ſa province,
Preſſant un Page à Melchior,
Qui refuſoit cent Louis d'or
De cet aimable Prince.

En coudoyant la foule
Le Marquis *de Puyſieux*,
A grand' peine ſe coule
Auprès du fils de Dieu;
Pour regarder l'Enfant ayant mis ſes lunettes,
Enfin, dit-il, je vois le cas :
Pourtant la nouvelle n'eſt pas
Miſe dans ma Gazette.

Richelieu, plein de grace,
Apportoit au Poupon

Des vers dignes d'Horace,
Et du miel de Mahon.
Enchanté de le voir, à l'entendre on s'arrête:
Mais voyant Marie à l'instant,
Il laisse-là son compliment
Pour lui conter fleurette.

Lugeac, pour toute antienne,
Dit d'un ton impudent:
Faut à la Prussienne
Elever cet Enfant;
Il aura, comme moi, le cœur impitoyable.
Joseph dit, en bouchant son nez,
Mon beau Seigneur, quand vous parlez,
Vous infectez l'Etable.

Ecumant de colere
Lugeac vit en sortant
L'amour du militaire,
Monteynard & *Breban*,
Avec eux *Talaru* se tenoit à l'entrée:
Approchez-vous, leur dit *Jesus*,
Vous serez toujours bien vènus,
Ici comme à l'Armée.

Un certain *Surlaville*,
Espece de Commis,
Se trouvant à la file,
D'un air bas & soumis,
Dit: *Jésus*, vous voilà dans un pauvre équipage;
Mais je suis né plus indigent,
J'ai fait fortune sans talent:
Jesus, prenez courage.

Un homme d'importance,
C'étoit Mons *Dubois*,
Fort bouffi d'importance,
Dit en haussant la voix:
De ma visite ici, Seigneur, tenez-moi compte;
Car à ma porte, plus d'un Grand
Vient se morfondre en attendant,
Sans en rougir de honte.

Du fond de la masure
On voit dans le lointain
Une courte figure,
C'étoit *Saint Florentin*:
Il me fait, dit *Joseph*, une peur effroyable;
Dans ses mains je vois un paquet,
C'est quelque Lettre de cachet
Pour sortir de l'Etable.

Sur son abord sinistre
On ne se trompoit pas:
Je viens, dit le Ministre,
Pour un très fâcheux cas;
La Cour vous a donné l'Egypte pour retraite!
Au Roi cet exil a déplu;
Mais la Marquise l'a voulu,
Sa volonté soit faite!

Fin du premier Volume.

00102508

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016